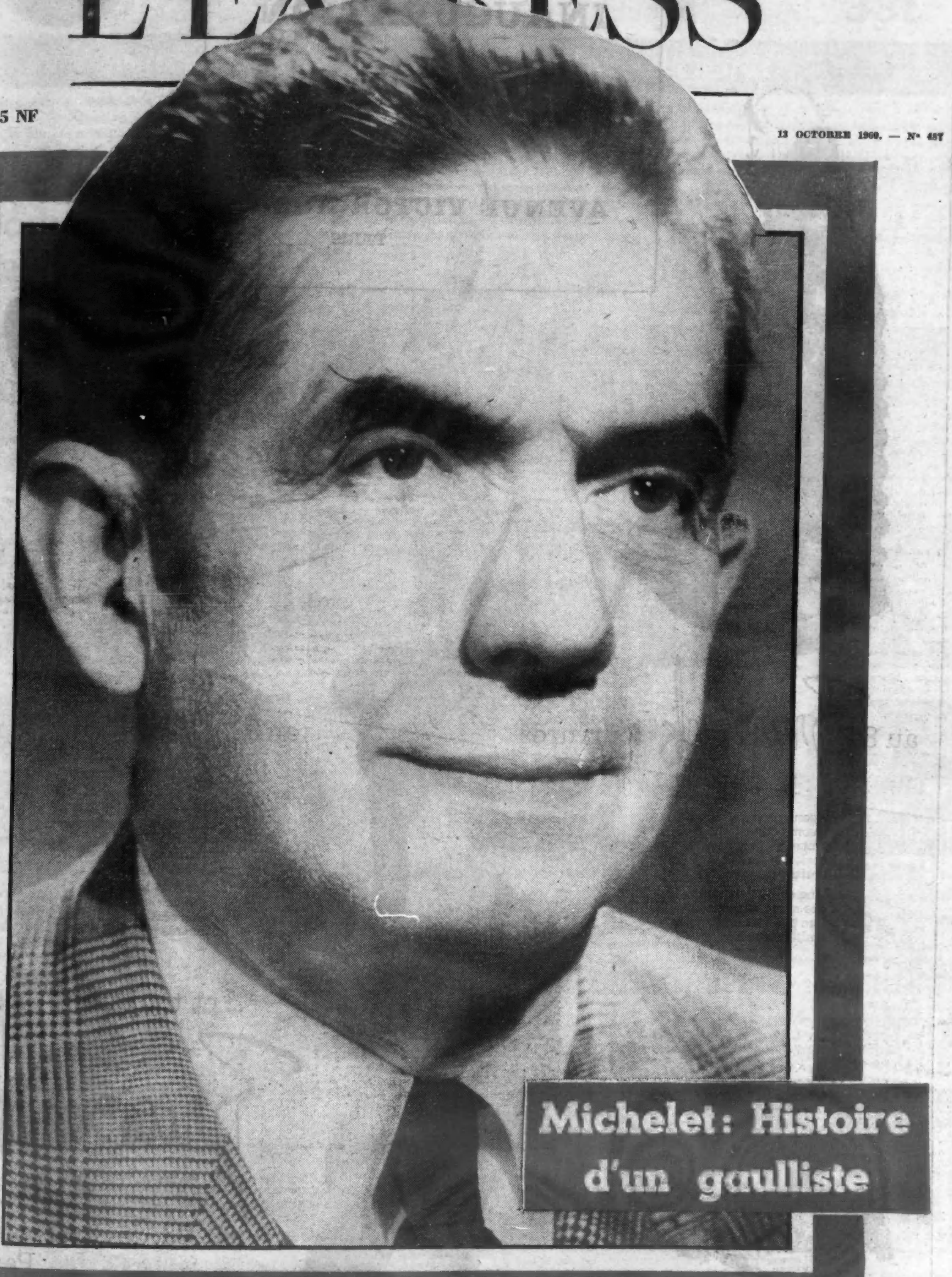
SUR LE BARRAGE... par JULES ROY

(pp. 14 - 15 - 16)

L'EXPRESS

1,25 NF

13 OCTOBRE 1960. — N° 487



(A.F.P.)

M. EDMOND MICHELET, MINISTRE DE LA JUSTICE (*Voir pp.* 10, 11.)

« J'ai observé que la plupart des hommes ne font les grands maux que par les scrupules qu'ils ont pour les moindres. »

(Cardinal de Retz.)

B 6 ★★★★★

INAUGURATION
de
deux nouvelles "Boutiques"
Brunswick
AVENUE VICTOR HUGO
PARIS
au 84 Brunswick fourrures
vison sauvage,
vison pastel,
loutre, moiré, poulain,
ocelot, astrakan,
breitschwanz...
Une collection jeune,
des modèles fastueux,
une pelleterie parfaite
traitée avec art.
au 82 Brunswick sport
cuir; ensembles ski,
chasse, pluie; manteaux,
pelisses, tricots, bijoux,
foulards, ceintures,
accessoires...
Le goût le plus sûr
au service
de créations raffinées
et très parisiennes.
... et toujours
Brunswick
fourrures et cuir
62, Bd. de Strasbourg
Paris
(grand parking dans l'immeuble)
AV. BUGEAUD
RUE DE SONTAY
AVENUE RAYMOND POINCARÉ
LÉONARD DE VINCI
AVENUE VICTOR-HUGO
PLACE VICTOR-HUGO
RUE COPERNIC
AVENUE VICTOR-HUGO
ST-HONORÉ D'EYLAU
RUE MESNIL
82 - 84, Avenue Victor-Hugo

3 microsillons pour le prix de 1

30 et 25 cm 33 t.

offerts par le club du disque PATHE MARCONI

Trois disques de 33 tours (25 ou 30 cm de diamètre) de production PATHÉ MARCONI sont à vous pour le prix d'un seul, soit:

3 microsillons pour NF 21.36 seulement

(d'une valeur pouvant dépasser NF 90.00)

Choisissez 3 disques de notre offre spéciale et devenez ainsi membre du CLUB DU DISQUE PATHÉ MARCONI. Puis il vous suffira de choisir, dans l'année suivant votre inscription, quatre autres disques parmi plus de 100 enregistrements qui seront mis à votre disposition au prix habituel. Vous pourrez par la suite quitter le club si tel est votre souhait ou continuer à enrichir votre collection de disques et vos moments de loisir.

Choisissez vos 3 disques et vous ne paierez, après réception, que le prix d'un seul.

Les membres du club continuent à bénéficier de conditions incroyables même après leur achat minimum. Chaque fois que vous aurez acquis 3 disques supplémentaires dans une période de 12 mois, vous recevez en prime

gratuitement 1 microsillon (25 cm 33 tours) de votre choix.

Ceci représente une remise pouvant atteindre 48% par rapport aux prix de catalogue.

1 Les deux pôles des dix sonates: grâce et violence.

2 Les œuvres les plus célèbres de W. A. Mozart.

8 Une perle véritable parmi les œuvres de ballet.

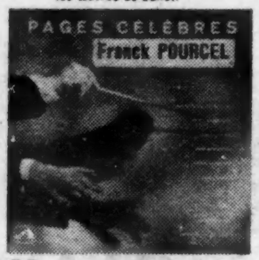
4 Toute discothèque se doit de posséder cette œuvre.

5 Le testament symphonique de Tchaïkovsky.

7 N. Milstein, un des plus grands violonistes actuels.

10 Chefs d'œuvre de l'art musical russe.

9 Musique 100% romantique et heureuse.



50 Pages célèbres de Massenet, Offenbach, Schumann, etc.

11 Musique militaire de la révolution à nos jours.

51 Qui manquerait un rendez-vous avec Gilbert Bécaud?

53 Le grand succès actuel du Casino de Paris.

59 Succès mondial de Sinatra: «Come dance with me!»

58 Sa dernière tournée en France fut un réel triomphe.

57 Un des disques en vogue de la grande fantaisiste.

56 Partons en voyage sur les ailes de la chanson.

55 L'Oscar mondial de l'accordéon.

54 Un récital à l'Olympia, comme si vous y étiez.

Les disques du club sont fabriqués avec toute l'expérience, toutes les connaissances musicales et toutes les ressources de la plus grande société de disques française. La qualité et la présentation des disques du club sont identiques à celles des disques Pathé Marconi vendus au public. Les disques seront tous choisis parmi les meilleurs enregistrements du répertoire des grandes marques suivantes:

Pathé — Capitol — Columbia — La Voix de son Maître

GARANTIE
Tous nos disques sont garantis haute fidélité et sortant directement des usines PATHÉ MARCONI

Les microsillons sont réalisés par les plus grands interprètes et vous apportent une valeur artistique inestimable:

Yehudi MENUHIN	Mathé ALTHERY	Georges GUETARY
Samson FRANÇOIS	Gilbert BECAUD	Yvette HORNER
Maria CALLAS	BOURVIL	René-L. LAFFORGUE
Herbert von KARAJAN	Jacqueline BOYER	Gloria LASSO
Igor MARKEVITCH	André CLAVEAU	Luis MARIANO
André CLUYTENS	LES COMPAGNONS	Jerry MENGO
Constantin SILVESTRI	Annie CORDY	Edith PIAF
ORCHESTRE NATIONAL	François DEGUELT	Jo PRIVAT
Franck POURCEL	Henri GENES	Line RENAUD

et beaucoup d'autres.

Voici comment fonctionne le Club du Disque Pathé Marconi:
Le club est divisé en deux sections:
Classique — **Variétés et Jazz**

Chaque mois, vous recevrez **gratuitement** notre revue illustrée **«Portraits de la Musique»** qui vous présentera le «disque du mois» de chaque section. Sans avis contraire de votre part dans les dix jours, au moyen d'une carte-réponse incluse dans chaque revue, le «disque du mois» de votre section vous sera adressé automatiquement. Mais vous aurez pleine liberté de choisir un autre disque figurant dans le programme du mois ou de refuser tout envoi ce mois-là. Il vous suffira, dans ce cas, de nous retourner la carte-réponse avec la mention adéquate.

En vous inscrivant au Club du Disque Pathé Marconi, vous adoptez la méthode la plus avantageuse, la plus simple et la plus agréable d'enrichir votre discothèque.

Vous pourrez nous régler en joignant votre paiement à votre bon ou à réception de facture, par le moyen qui vous conviendra le mieux.
Renvoyez-nous le bon ci-joint dès aujourd'hui.

Offre valable pour la France y compris l'Algérie.

BON de souscription

Club du Disque Pathé Marconi, Dept. 68 rue Emile Pathé, Chatou (S. & O.)

Veuillez m'envoyer les 3 microsillons que j'ai indiqués et ce pour le prix d'un seul, soit NF 21.36 (+ NF 1.80 frais d'envoi) et inscrivez-moi comme membre du Club. Je m'intéresse particulièrement à la section suivante:
Classique **Variétés/Jazz** (rayer la mention inutile)
Je suis d'accord pour acheter, au cours des 12 prochains mois, 4 autres disques au prix du commerce (frais d'envoi à la charge du Club) parmi plus de 100 disques qui paraîtront au programme du Club. Je n'aurai aucune autre obligation de quelque sorte que ce soit; par contre, je profiterai de tous les avantages supplémentaires offerts aux membres du Club.

Je désir recevoir les 3 disques suivants:

Nom ______________________

Adresse ______________________

Ville ______________ Dept. ______________

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
(42 lettres, signes ou espaces par ligne)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOI

Importante firme spécialiste des problèmes de PROMOTION DES VENTES, PUBLICITE, ORGANISATION COMMERCIALE, offre au sein d'une équipe jeune, dynamique, situations intéressantes et avenir à jeunes H.E.C. LICENCIES OU EQUIVALENTS, 25-30 ans, ayant acquis une certaine expérience commerciale ou administrative.
Ecr. M. MARTIN, B. P. 197-04 PARIS R. P.

Très important
GROUPE DE SOCIETES
recherche pour ses

DIRECTIONS ADMINISTRATIVES

Jeunes gens 30 ans maximum libérés ou bientôt libérés obligations militaires. H.E.C., Sciences Po Droit + préliminaire expertise comptable, désireux de faire une

CARRIERE ADMINISTRATIVE

Formation très complète assurée par fonctions successives dans services Contrôle comptable, Contrôle Gestion Ordinateur, Financier, Organisation juridique.
Adresser curriculum vitae avec photo à BOULANGER (serv. P.V.) boîte post. 310-08 Paris

OFFRES D'EMPLOI (Cadres)

IMPORTANTE SOCIETE INDUSTRIELLE recrute pour labo de recherches banlieue N.-O. Hommes exclusivement Français, âgés de 25-35 a.

1° INGENIEUR

Phys. et chimie ou équiv. ou LIC. ES-SCIENCES possédant certificat de Physique

2° INGEN.-CHIMISTES

pour pratique de l'analyse dont un pour Labo proche banlieue Est. Situations d'avenir. Env. C.V. manuscr. et prét. n° 37.068 CONTESSE Publicité, 20, av. de l'Opéra. Réponse rapide. Discr. assurée.

CADRE RESPONSABLE

35 ans minimum. Libre rapidement. Direction-administration personnel. Gestion d'exploitation. Usine 300 ouv. rég. Ouest. Appart. assuré. C.V., photo, prétent. Ecr sous n° 1.044 LEVI TOURNAY, 91, Faubourg-Saint-Denis (10e) qui transmettra.

COURS ET LEÇONS

LEÇONS D'ANGLAIS
Mme THOMPSON, Diplômée d'Oxford
7, square Delambre - PARIS (14e)

HOTELS ET PENSIONS

MEGEVE, altitude 1.113 m. Station des 4 saisons
HOTEL MONT-BLANC ★★★ Tél. 0.02, 0.03, 0.04
Ouvert toute l'année. Forfait 15 jours T.C. à partir de 495 NF. Direction : G. BOISSON

VACANCES D'HIVER

MENTON Dans ville, vue mer, jardin : tr. bel appart. meubl., studios (avec cuisine et douche). Prix raisonn. Dr Ivaldy, 2, rue Georges-de-Porto-Riche, PARIS (14e)

TRAVAUX A FAÇON

VOS VETEMENTS
retouchés, rectifiés par tailleur
SIMON, 31 bis, Faub.-Montmartre - PRO. 52-50

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

DISQUES

ECHANGE DISQUES
33 tours : 3 contre 1 neuf. Bon état exigé
ACHAT ET VENTE DE DISQUES NEUFS
DISQUES MUSIQUE
161, rue de Rennes - PARIS (6e)
Tél. : LITtré 63-37

BONNES ADRESSES

PEINTURES des Grandes Mques. Rem. 20 %
VITRIFICATEURS des Grandes Mques. Rem. 20 %
PAPIERS PEINTS des Grandes Mques. Rem. 30 %
BODY 2, rue Cler PARIS-7e
de 10 h. à 20 h. sans arrêt, sauf lundi

ACHAT DE **BIJOUX-ORFEVRERIE**
BRILLANTS - OBJETS D'ART ANCIENS
BIJOUTERIE, 41, rue de Surène - PARIS (8e)

FONDS DE COMMERCE (Vente)

BELLE BOUTIQUE
2, ARCADES RIVOLI - Possibilité nombreux commerces. Intermédiaire s'abstenir - OPE. 60-42

PROPRIETES (Vente)

LISIEUX (Région). Ensemble HERBAGES 14 ha. 70 avec bouverie. Libre Noël 1961
EURE-ET-LOIR 60 ha. en plusieurs parcelles cours remembrement. Possibilité parcelles herbages. Bon rapport. ISAMBERT, 37, av. Général-Serrail (16e)

Vends **BELLE MAISON** gr. terrain, arbres fruit. LE CHESNAY. S'adresser Agence du Centre, 17, rue Hoche, à Versailles. Tél. 950-21-67

APPARTEMENTS (Vente)

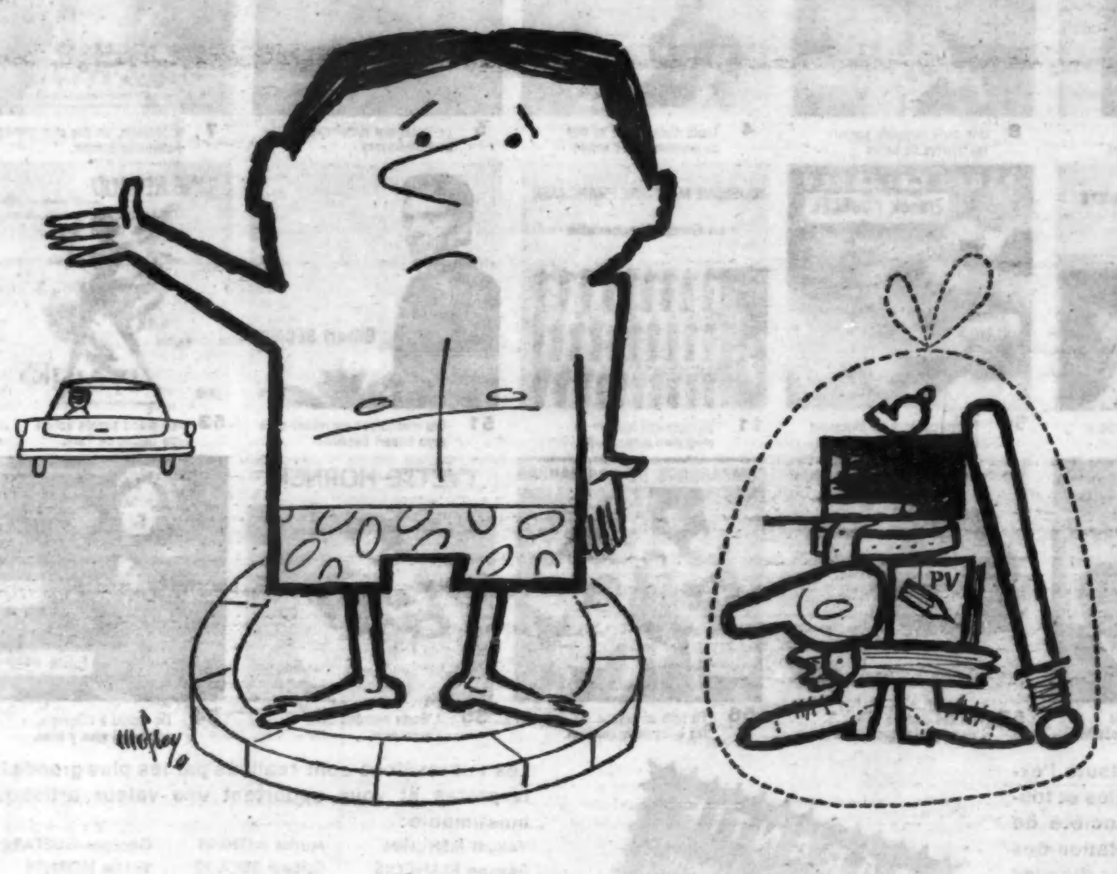
16e 5 PIECES TOUT CONFORT, SOLEIL, CH. SERVICE, PRIX TRES INTERESSANT
P. MASSONI, 21, rue Lesueur - POI 24-12

IMMOBILIER

P. MASSONI
21, rue Lesueur (16e)
APPARTEMENTS
LOCATIONS VIDES ET MEUBLEES
VENTE GRAND CHOIX QUARTIER RESIDENTIEL
KLE. 11-37

VENTES A VERSAILLES

Me BLACHE, Commissaire-Priseur
en son Hôtel Rameau à VERSAILLES
5, rue Rameau
Tél. 950-55-06 et 950-71-20
Jeudi 13 octobre 14 heures
TABLEAUX MODERNES (collect. M. X.)
Dimanche 16 octobre, 14 heures
IVOIRES (collection de Mme Z.)
Exposition la veille des ventes



un agent sans équipement n'est pas un agent...

Gerep publ.

UN BUREAU SANS ÉQUIPEMENT N'EST PAS UN BUREAU

SALON
INTERNATIONAL DE L'ÉQUIPEMENT DE
BUREAU
PARIS 14 - 23 OCTOBRE
PALAIS DU CNIT. ROND-POINT DE LA DÉFENSE
OUVERT TOUS LES JOURS DE 10 h. à 18 h. 30

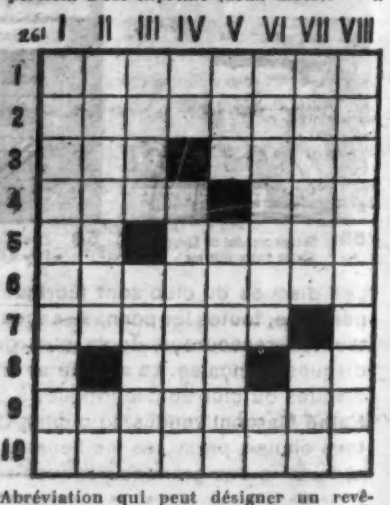
MATÉRIEL EXPOSÉ: AGENCEMENT. Casiers. Rayonnages. Cloisons mobiles. Meubles et sièges de bureau en bois et en métal. Tables et meubles à dessin. Coffres-forts. Vestiaires. Décoration d'ensemble de bureaux. — **TRI ET CLASSEMENT.** Bacs à fiches et à dossiers. Dossiers suspendus. Classeurs pour cartes, microfilms et plaques. Classeurs horizontaux, verticaux, basculants. Fiches visibles suspendues verticales. Fiches visibles décalées ou non décalées. Fiches en pochettes, sur tringles, en reliure. Fiches à système rotatif. Microfiches. Microfilms. Rateliers de tri. Répertoires à bandelettes ou à fiches. — **ÉCRITURE. DESSIN. REPRODUCTION.** Appareils à dessiner. Photocopie. Photographie. Duplicateurs à stencil ou hectographiques. Machines à écrire, à adresser, à composer. Machines à imprimer, à sténographier, à signer. Machines à tirer les plans, à griffer, à perforer. — **COURRIER.** Machines à trier et à classer le courrier. Machines à ouvrir et fermer les enveloppes. Machines à mettre sous pli et à affranchir. — **CALCUL ET COMPTABILITÉ.** Caisses enregistreuses. Machines pour la tenue des comptabilités. Machines à calculer imprimantes ou non. Machines comptables. Machines à cartes perforées. Connexion et synchronisation de machines. — **TRANSMISSIONS ET ENREGISTREMENTS.** Enregistreurs et reproducteurs de sons. Signalisation lumineuse. Sonorisation. Téléimprimeurs. Téléphonie. — **ORDONNANCEMENT. CONTROLE.** Horloges de contrôle, de pointage. Horodateurs. Surveillance électronique des bureaux. Machines à trier et à compter la monnaie. Plannings. Destruction de documents. — **INFORMATIONS.** Publications et documents.

Révélations d'une riche Anglaise

La richissime lady Namot qui possède de puissants intérêts dans le cartel des machines électriques, vient d'arriver à Paris par la route. Elle a déclaré qu'au cours de la nuit sa voiture était tombée en panne dans l'obscurité mais que son chauffeur avait pu réparer sans difficulté à la lumière de son boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

Mots croisés N° 261

HORIZONTALEMENT : 1. Garde toujours ses distances avec sa directrice. — 2. Appelé maître par l'ironie du fabuliste. — 3. Autorise et précède une dispersion. S'est exprimé (deux mots). — 4. Abréviation qui peut désigner un revêtement, un ouvrier, une machine. Insuffisant pour loger une famille nombreuse. — 5. Le chaland ne l'utilise plus guère. Meurtrier diabolique. — 6. Situation délicate d'un vaisseau. — 7. Dans la cave ou dans la cage. — 8. Optimiste avec ça ! Elément essentiel d'une défense contre les robins. — 9. Plus d'un n'est pas à l'abri des malaises. — 10. Louent un bâtiment.



260	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	P	A	P	E	L	A	R	D
2	A	N	A	T	O	M	I	E
3	S	T	U	C	■	B	A	S
4	S	E	L	■	C	O	D	E
5	É	R	I	D	A	N	■	S
6	T	I	N	E	S	■	B	P
7	E	E	■	D	A	L	L	E
8	M	U	S	A	■	E	U	R
9	P	R	A	L	I	N	E	E
10	S	E	R	E	N	I	T	E

Solution du n° 260

VERTICALEMENT : I. Dissimule, sans véritable secret, un précieux instrument de pénétration. — II. Qualifiait celle qui précéda une reine juive du répertoire. Demi-rouge. — III. Quelque chose, peu de chose, pas du tout. Un peu en amont d'un bassin à régates fort fréquenté. — IV. Marque une séparation, un éloignement. Signifie, de ma part, une docilité à venir. — V. Plus redouté par l'Américain de la jungle que par la Parisienne. Son plus célèbre enfant y a placé un fameux enterrement. — VI. Jugement de Dieu. Désinence de noms de pays. — VII. Plus long de nom et plus court de cours que celle qui le reçoit. Bien mal dit. — VIII. Peut inciter à être diabolique.

Courrier

INDEX

- L'Armement de l'Allemagne, *par P. Mendès France* 6
- L'Editorial *de J.-J. Servan-Schreiber* 7
- Diplomatie : La fin d'un rêve, *par Michel Bosquet* 8, 9
- Histoire d'un gaulliste, *par Claude Krief* 10, 11
- Retour de l'O.N.U., *par Jean Daniel* 12, 13
- Sur le barrage..., *par Jules Roy* 14, 15, 16
- Le discours de Grenoble, *par Siné* 17
- Les sinistrés sont-ils des mendiants ? 23
- Enquête : *La Française et la pluie* 24, 25
- Le Labour et la Bombe, *par Paul Johnson* 31
- Contre les 121, *par Bernard Frank* 33
- Aragon poète, *par Madeleine Chapsal* 34, 35
- La Télévision, *par François Mauriac* 39
- Le Théâtre, *par R. Kanters* 42
- Poussin et Louis XIV, *par P. Schneider* 43
- Le Bloc-Notes 48

Les victimes du Minotaure

Je m'étonne qu'à propos de Brigitte Bardot, M. François Mauriac puisse employer des expressions telles que « biche forcée » ou parler du Minotaure et de ses victimes...

Je songe à ces innombrables jeunes femmes fatiguées, épuisées de travail dans la poussière des usines, des magasins, des bureaux ou minées par ce déprimant esclavage du ménage, vaisselle, lessives sans fin, avec enfants et sans aide et à qui la vie n'apporte que bien rarement une quelconque compensation...

Quand elles essaient — et ratent — un petit suicide, elles se réveillent à l'annexe psychiatrique de l'hôpital du quartier et reviennent étiquetées « piquée » pour longtemps (sinon toujours) par les collègues ou la famille (meutes autrement impitoyables que celles des journalistes qui, eux, feront la fortune du prochain film de votre émouvante suicidée).

MARIE-JEANNE BRIGUENEER,
2 filles, 1 belle-fille, 1 petite-fille,
Bruxelles.

Indulgence (suite)

Vous avez publié, dans le courrier du dernier numéro, une lettre du docteur Vidal-Naquet vous reprochant votre « indulgence » à l'égard de Defferre, Beuve-Méry et Mauriac. Je tiens à m'associer à cette protestation ; il y a longtemps que je voulais vous le dire. Comment croyez-vous pouvoir éclairer vos lecteurs, dans le terrible désarroi actuel, si vous continuez à faire du confusionnisme avec des gaullistes de gauche ? Ceux qui ont endormi le pays en laissant croire aux miracles du vieux soldat sont les premiers responsables. En ne le disant pas clairement vous contribuez à entretenir des illusions.

ROLAND MOUNES,
Limoges.

Indulgence (fin)

La lettre du docteur Vidal-Naquet me navre. Si l'on compte s'opposer au fascisme et reconstruire une démocratie en refusant le concours de tous les Français qui ont voté « oui » en 1958, autant se suicider tout de suite. Des hommes comme Defferre, Beuve-Méry et Mauriac ont pu faire une analyse politique différente, à tel ou tel moment, de celle des éditoriaux de « L'Express »... et alors ? Ce sont des démocrates sincères et honnêtes. Si aujourd'hui on peut se retrouver dans la même volonté d'imposer la négociation en Algérie, le passé doit être oublié, de part et d'autre. Ceux qui, par sectarisme, entretiendraient des divisions ou des rancœurs seraient bien légers et bien myopes. Le rôle de « L'Express » est précisément de rassembler, et non d'être l'organe d'une chapelle, ou des 20 % de « non ». Je peux le dire d'autant mieux que j'ai voté non en 1958. Mais qui était sûr d'avoir raison ?

JEAN-BERTRAND FLEURNOY,
Rouen.

Futur para

J'ai vingt et un ans et suis étudiant à Lyon où je vais terminer ma troisième et dernière année d'études. Ensuite je ferai mon service militaire en tant que parachutiste afin que l'Algérie reste française.

A ce sujet, je vous conseille d'aller voir les murs du port d'Oran, au cas où vous ne sauriez pas encore que l'Algérie, c'est la France.

Quant à votre journal, il n'y a rien à lire. Sur 36 pages, 32 ne peuvent intéresser que des concierges d'immeubles parisiens se trouvant à court de potins du quartier. Je ne vois pas la raison de s'abonner à ce journal.

PIERRE-HENRI GAUTHIER,
Mazamet (Tarn).

Au collège

Je suis étudiant. Je prépare mon bac dans un collège dit « bien-pensant ». Là, je me suis mêlé à des clans Jeune Nation. Les choses que j'y ai entendues m'ont fait peur, je le dis franchement. Des réactionnaires et des petites brutes fascistes se sont unis contre tout individu de gauche ou même simplement républicain. Moi-même, j'ai été menacé parce que je lisais « L'Express ».

Monsieur, je ne veux pas revivre les temps aberrants des camps de jeunesse du Maréchal. Dites-moi à travers votre journal, et ainsi non seulement à moi, mais à beaucoup de jeunes qui attendent, ce qu'il est possible, pour moi et pour eux, de faire pour empêcher l'installation en France d'un régime autoritaire.

De plus, je crois bon de vous dire que vous devez, par des enquêtes historiques, montrer la bêtise et le non-sens du fascisme.

R. B.,
Paris.

Les deux patriotismes

« Il y a deux patriotismes. Il y en a un qui se compose de toutes les haines, de tous les préjugés, de toutes les grossières antipathies que les peuples, abrutis par des gouvernements intéressés à les désunir, nourrissent les uns contre les autres... Il en est un autre, qui se compose au contraire de toutes les vérités, de tous les droits, que les peuples ont en commun. »

Ce n'est pas Francis Jeanson qui l'a dit, ni Sartre, ni Robert Barrat ; c'est Lamartine.

Philippe ROBICHON,
Paris.

Une étrange caution

Un nom est cité actuellement avec beaucoup de complaisance à propos de la guerre d'Algérie.

Je n'ai pas à prendre position sur le fond, mais je puis seulement m'étonner que ce nom soit celui d'un nommé Henry Bordeaux. Pourquoi, alors, ne pas demander la caution des Abel Bonnard, Pierre Benoît et Céline ?

Il me souvient que, peu avant la guerre, ce même Henry Bordeaux parcourut les pays de langue française comme conférencier à la Tribune des Amitiés françaises, et ce en propagandiste du régime hitlérien.

Il s'est plu à nous dire que, comme invité d'honneur de Hitler au congrès de Nuremberg, il avait eu l'occasion d'admirer les beautés du régime, dont il nous a vanté les charmes et l'attrait.

Ce n'est que par respect pour la France que nous ne l'avons pas sorti avec les honneurs qu'il méritait.

J. S.,
Luxembourg.

Le respect

Nous devons le respect aux choses de nos ancêtres : Honneur, Famille, Patrie, Armée, Etat, Police. Vous ne devriez pas juger l'Armée, du moins pas si sévèrement.

En vérité, vous faites trop de cas de la querelle d'Algérie, qui n'est rien à côté du danger soviétique, par exemple, et du danger de la puissance atomique aux mains d'un homme aussi monstrueux que M. K., qui veut exterminer tout l'Occident. Ecoutez les informations : tous les jours il menace, il attaque. Et quand il fait quelque chose de bien, c'est qu'il fait de la propagande pour le communisme, ne vous y trompez pas. Cet homme est dangereux.

Faisons confiance à nos dirigeants et soyons heureux de ne pas avoir des chefs sans morale et sans aucune tenue, comme Fidel Castro ou M. K. Le premier ne porte même pas de cravate à l'O.N.U...

Il faut faire la guerre aux déserteurs, éliminer encore mieux ceux qui aident l'ennemi et se préparer à la guerre contre le communisme.

P. CHATRAI,
Gardien de la paix.

Nous assurons nos lecteurs de la plus grande discrétion, s'ils le souhaitent, au sujet de leurs nom et adresse. Mais la signature est le premier des courages civiques. Nous ne tenons donc aucun compte des lettres anonymes, quel que soit leur contenu.

Les J.O. de la P.P.

Passant devant votre hebdomadaire, j'ai constaté que les « traditions » ne se perdaient pas et qu'une manifestation « Anciens Combattants - Jeune Nation » ne pouvait se terminer autrement qu'à « L'Express » avec la vitrine cassée...

Je constate que notre police, que je jugeais pourtant depuis certaines manifestations — exemple celle du 4 septembre 1958 — comme prétendante sérieuse à la médaille d'or dans le domaine de la matraque, se révèle particulièrement décevante. Elle se trouve être incapable de contenir quelques centaines de manifestants : s'il y avait eu des Jeux Olympiques de la police — quel curieux spectacle ! — nous aurions dû encore nous contenter de vils accessits.

GEORGES MARTIN,
Pa..s.

En pays d'Orient

Comme vous, M. Jules Roy, j'ai assisté à la mise en place des éléments du drame actuel, et dans une sphère probablement plus limitée, tenté d'en éviter l'implacable enchaînement.

Comme vous, j'ai été vaincu, mais, à l'inverse de vous, je crois avoir compris que la vérité n'était pas une, que les esprits de la gauche française (dont je me réclamais) ne possédaient pas l'unique solution et qu'à défendre une thèse on s'en faisait forcément l'esclave.

Je suis en cela encore plus déchiré et malheureux que vous. Car vous possédez une vérité — moi pas...

Vous avez (justement) parlé des excès de l'Armée française. Si peu (et je le regrette) des attentats terroristes et du fait indéniable qu'il meurt plus de Musulmans que de Français du fait du F.L.N. Pourquoi ?...

C'est trop tard, monsieur.

Je pensais comme vous il y a trois ans, deux ans peut-être ! Maintenant, ce serait une abdication et, en pays d'Orient (ne l'oubliez pas), une abdication coûte toujours très cher...

DR JEAN SUDAKA,
Alger.

Les logements de Bône

Au cours de l'inauguration de la cité des mille logements de Saint-Cloud à Bône, Mlle Sid Cara, secrétaire d'Etat auprès du Premier ministre, afin de se renseigner sur l'attribution desdits logements aux communautés, posa la question suivante à M. Grauby, maire de Bône :

— Le 50 % d'attribution est-il respecté ?

— Oui, lui fut-il répondu sans aucune hésitation.

Nous tenons à déclarer que *c'est faux.*

Voici la répartition qui a été faite jusqu'au 30 septembre 1960 :

Bâtiments	*Attributions* Musulmans	Européens
A 1	54	96
Tour C4....	16	50
Bât. A3	12	44
Totaux	82	190

Où est le pourcentage respecté par M. le Maire ?

UN CONSEILLER MUNICIPAL DE BÔNE.

La nouvelle Wehrmacht

Dans votre article intitulé « La nouvelle Wehrmacht », publié dans l'édition du 1er septembre, vous écrivez qu'en février 1957 M. le ministre Strauss a déclaré, à un meeting d'officiers et de chroniqueurs militaires, que les unités allemandes avaient besoin d'armes nucléaires et en seraient équipées, que cela plaise ou non aux Américains.

J'ai l'honneur de vous informer que le ministre Strauss n'a jamais fait une déclaration pareille.

GERD SCHMUECKLE,
Attaché de presse
au ministère de la Défense.

[*La déclaration citée par « L'Express » a été publiée à l'époque par l'hebdomadaire social-démocrate « Vorwärts » et reproduite dans le numéro du 18 avril 1957 du « Reporter » de New York.*]

P.M.F. et l'Allemagne

J'ai lu avec intérêt et inquiétude les deux derniers articles de Michel Bosquet sur le réarmement allemand.

Mais, au fait, « qu'en pense Mendès France » ? Oui, qu'en pense le président du Conseil Mendès France qui, après avoir « enterré » la C.E.D., fit voter les « Accords de Paris » ?

La C.E.D., elle, prévoyait l'intégration européenne, alors que les Accords de Paris ont ressuscité l'indépendance militaire et politique de l'Etat-Major allemand.

N'était-il pas possible de prévoir alors ce à quoi nous assistons aujourd'hui ?

A moins que d'autres raisons aient poussé P.M.F. dans cette voie. Lesquelles ?

M. GEORGE,
Paris.

[*M. Pierre Mendès France répond à ces questions dans le présent numéro, page* 8.]

Lettre de Denise Barrat

Cher Louis Fournier, c'est avec un sentiment de gratitude nuancé de surprise que j'ai pris connaissance, dans « L'Express » de la semaine dernière, de l'appel des Forums à la solidarité en faveur de mon mari, à la suite de son arrestation.

Je vous remercie pour ce geste fraternel, mais regrette que vous ne m'ayez pas consultée avant de le faire. Je vous aurais dit, en effet, que des centaines de familles de démocrates français ont certainement davantage besoin de l'aide des Forums que la mienne.

Comprenez donc que, même si j'avais besoin de votre aide, il me serait, en conscience, impossible de l'accepter, alors que tant d'autres en ont davantage besoin que moi.

Aussi, je vous prie de remercier vivement les amis des Forums qui vous ont déjà adressé une participation et vous demande de conserver provisoirement ces sommes.

Je vous signale, en effet, qu'il va, à ma connaissance, se constituer incessamment, un Comité de Solidarité, pour tous les démocrates, victimes (passées, présentes ou futures) de la répression et des atteintes à la liberté d'expression.

DENISE BARRAT.

L'engourdissement

Vous trouverez ci-joint un chèque de 60 NF pour le renouvellement de mon abonnement, les 10 NF supplémentaires serviront à vous aider à faire face aux frais occasionnés par la récente saisie et par les actes de vandalisme des activo-nationalistes.

Le temps me manque pour vous encourager épistolairement, mais je ne manque pas de diffuser vos informations autour de moi afin de secouer l'engourdissement de mes collègues enseignants — à leur décharge : personnel insuffisant, effectifs invraisemblables.

MME CASADEMENT,
Pontarlier.

[*En remerciant l'une de nos correspondantes, Mme Casadement, nous remercions tous ceux de nos lecteurs qui, au rythme de plusieurs dizaines chaque jour, souscrivent un abonnement à « L'Express ». Grâce à eux, nous pourrons continuer chaque semaine à prendre des risques. C'est sur le nombre de nos abonnés que repose, pour l'essentiel, notre indépendance. Chaque nouvel abonné est une bataille gagnée contre l'arbitraire et la censure. Chaque abonné sera toujours informé par nos soins, quelles que soient les mesures prises contre nous. Pour prendre un abonnement à « L'Express », il suffit de découper le bulletin ci-dessous et de l'envoyer au :* Service Abonnements de « L'Express », 29, rue de Marignan, Paris (8e).]

M. ....

Adresse : ....

....

désire souscrire un abonnement d'un an à « L'Express », donnant droit au service de la « Lettre d'informations confidentielles ».

Je vous envoie ci-joint la somme de

50 NF. (France) **60 NF. (Etranger)**

— par chèque
— par virement à votre C. C. P. 7378-19 Paris.

Signature.

Réseau Fournier

● *Amis de « L'Express » de la région parisienne.* — Depuis un an, les Amis de « L'Express » du Groupe Sud (5e, 6e, 7e, 13e, 14e, 15e arrondissements) se réunissent régulièrement. A l'occasion de cet anniversaire, ils organisent une réunion le jeudi 20 octobre, à 21 h. 30, avec la participation de Harris Puisais.

Les lecteurs intéressés qui désirent recevoir une invitation sont priés d'écrire à Louis Fournier, 91, Champs-Elysées (8e),

● *Lecteurs de la Nièvre.* — Vendredi 14 octobre, à 21 h., dans le hall du champ de foire de Nevers, grande réunion publique avec Edouard Depreux et Gilles Martinet.

QU'EN DIT MENDÈS FRANCE ?

Ici, chaque semaine, Pierre Mendès France répond aux questions que suscite l'actualité.

— Nombre de Français se demandent jusqu'où peut aller le réarmement de l'Allemagne, notamment en matière atomique. Comment voyez-vous ce problème ?

L'OPINION française est légitimement émue par la conjonction de deux faits : d'une part l'éventualité de la dotation de l'armée allemande en armes atomiques et, d'autre part, la remise en question, par des personnalités allemandes, hautement responsables, des frontières de l'Est et la revendication de territoires qui relèvent actuellement de la Pologne, de la Tchécoslovaquie et même de l'Union Soviétique.

Sur la dotation de la Bundeswehr en armes atomiques, nous sommes réduits aux hypothèses. Il s'agit pourtant d'une matière où nous avons notre mot à dire et où la France dispose d'un droit de veto aussi bien à l'O.T.A.N. qu'à l'U.E.O. Or, le gouvernement français, assez étrangement, n'informe pas l'opinion, et même les commissions parlementaires spécialisées ne manifestent sur ce point aucune curiosité.

On ne peut envisager de gaieté de cœur l'attribution d'engins de destruction massive à la Bundeswehr mais il faut reconnaître qu'à ce sujet notre position est affaiblie par le fait que la France a tenu à procéder à des explosions atomiques et qu'elle prétend fabriquer des bombes et se créer une force de frappe. Les arguments que font valoir les porte-parole français en faveur d'une force nationale de dissuasion sont évidemment tout aussi applicables à l'Allemagne; il y a un parallélisme frappant entre les thèses de l'état-major allemand et celles des militaires français.

— Dans ces conditions, quelle devrait être notre position ?

JE persiste à croire, malgré la tension internationale, qu'un accord général sur l'armement atomique sera possible, après les élections américaines.

Mais il faut penser cependant à l'hypothèse où cet accord général, avec le concours des deux super-Grands, n'interviendrait pas et où ils conserveraient et même accroîtraient leurs moyens actuels.

Certains dirigeants du Labour proposent qu'alors les autres pays : Angleterre, France — et bien entendu Allemagne — renoncent à l'arme atomique et, s'ils en ont, détruisent leurs bombes.

Ce système s'accompagnerait d'un contrôle qui — selon une suggestion française — pourrait porter tout d'abord sur les moyens de lancement et les véhicules.

Etats-Unis et U.R.S.S. répugnent au contrôle pour eux-mêmes, tout en redoutant son inefficacité pour « l'autre ». Il serait donc intéressant de faire une expérience de contrôle dans des pays moins importants. En cas de succès, ce précédent pourrait être étendu plus tard aux deux principales puissances militaires ou à certaines de leurs régions.

Certes, un précédent, il y en a déjà eu un et qui ne fut guère encourageant. Le Traité de Paris, d'octobre 1954, signé par l'Allemagne, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie et les pays du Benelux, créait un système de limitation, de publicité et de contrôle des armements sur le continent. En fait, les pays-membres ont rapidement renoncé à contrôler leurs voisins pour ne pas être contrôlés eux-mêmes ! Les Français, pour qu'on n'inspecte pas leurs forces, ont renoncé à inspecter les Allemands. Gouvernants et militaires ont pris là une lourde responsabilité.

Remarquez, cependant, que tous les droits qui résultent du traité restent valables bien que, pour le moment, on ne les exerce pas.

— Mais est-ce que ce problème du réarmement allemand se poserait si on n'y avait pas consenti en principe en octobre 1954 ?

CE n'est pas en 1954 que le problème s'est posé, mais bien avant. Replacez-vous dans le climat de l'époque. Il y avait eu le blocus de Berlin, le coup de Prague, la guerre de Corée. On redoutait une guerre déclenchée par l'Est.

On voyait mal les Alliés se battant éventuellement un jour, pour défendre une Allemagne attaquée mais qui ne participerait pas à sa propre défense. Dès 1950, la participation de l'Allemagne à la défense occidentale a donc été discutée ; les gouvernements français successifs en ont accepté le principe, dans le cadre de la C.E.D., sans soumettre le traité au Parlement.

Quand je suis arrivé au gouvernement, en 1954, j'ai été pressé, par les milieux les plus divers comme par les gouvernements alliés, de mettre fin à l'incertitude de la position française. Tous les pays alliés avaient ratifié la C.E.D. Depuis trois ans, les tergiversations de la France les exaspéraient, ils voulaient être fixés. Ils ne cachaient pas qu'ils iraient de l'avant, de toute manière, pour le réarmement allemand ; la seule question était de savoir si la France serait ou non membre de l'organisation projetée (C.E.D. ou autre) et si elle pourrait y exercer son influence et son contrôle.

La conférence de Bruxelles, en juillet 1954, ne put réaliser aucun accord. Dès le lendemain, j'allai voir Churchill, espérant de sa part une sorte d'arbitrage. Mais il prit la même position que les autres Alliés : à défaut d'un arrangement avec nous, ce serait, me dit-il, la politique de la « chaise vide », c'est-à-dire que les décisions définitives seraient prises sans nous et que nous nous trouverions alors en présence du fait accompli.

Fin juillet, l'Assemblée Nationale rejeta la C.E.D. La majorité, fixée depuis longtemps, fut renforcée par l'intransigeance manifestée à Bruxelles par les autres pays intéressés.

L'armement de l'Allemagne

Certains espéraient que la situation nouvelle permettrait un progrès vers la détente internationale, que les Soviétiques se montreraient plus accommodants dans la recherche de solutions pour les affaires en cours : Autriche, Allemagne, désarmement. Il n'en fut rien. En août, les Etats occidentaux reçurent des notes soviétiques plus négatives et plus provocantes que jamais. La diplomatie russe, loin d'ouvrir les voies à un accord de désarmement international, et d'éviter ainsi le réarmement allemand, se montrait intraitable. Dans aucun domaine la moindre concession ne fut faite.

C'est ainsi que nous fûmes obligés de poursuivre les négociations sur l'organisation défensive occidentale. Quels devaient être nos objectifs ? Limiter le plus possible le réarmement, désormais inévitable, de l'Allemagne, et nous assurer un droit de veto pour pouvoir nous opposer ultérieurement à tout accroissement dangereux pour la paix; en tout cas, éviter un accord signé en dehors de nous, réarmant l'Allemagne dans des conditions qui nous priveraient de toute possibilité de contrôle.

Ce dernier danger était réel. Dès le lendemain du rejet de la C.E.D. par la France, M. Foster Dulles se rendit à Bonn pour envisager un accord militaire entre tous ceux qui y seraient disposés, c'est-à-dire notamment les Etats-Unis et l'Allemagne. Notre pression sur les Anglais et la sagesse de ces derniers firent obstacle à une formule qui eût été désastreuse pour la paix et pour nous.

C'est alors, en septembre et octobre 1954, que furent signés les accords de Londres et de Paris. Ils limitaient le réarmement de l'Allemagne à des niveaux et à des matériels dont les listes ne pouvaient être révisées sans notre consentement. L'Allemagne se voyait naturellement interdire la fabrication de tout armement atomique.

Nous obtenions la possibilité de mesurer et de contrôler son réarmement. Aujourd'hui, nous conservons ce droit.

Si nous avions laissé les choses se débattre et se fixer en dehors de nous, il y aurait eu un réarmement allemand plus important, mais, chose plus grave, il aurait pu se développer en dehors de toute surveillance ou contrôle de notre part.

— Les craintes que le réarmement de l'Allemagne inspire aux Tchèques, aux Polonais, aux Soviétiques, vous paraissent-elles justifiées ?

TOUT ce qui remet en cause les frontières allemandes de l'Est est dangereux pour la paix. Il est donc impardonnable pour les autorités de l'Allemagne occidentale de laisser se développer des manifestations révisionnistes et revendicatives.

Je suis bien certain que les gouvernants allemands ne songent pas à provoquer une guerre. Mais il faut qu'ils aient le courage de dire à leur opinion publique que tel serait le prix d'une politique de revanche.

Il y a, je crois, huit millions de réfugiés en Allemagne occidentale; c'est une masse importante, nerveuse, qui se montre fort active. Il faut lui dire explicitement à quoi conduiraient les aventures ou même des imprudences.

Les dirigeants allemands doivent désavouer les agitations chauvines au lieu de composer avec elles comme ils paraissent le faire depuis quelques mois. Malgré le silence du gouvernement français, ils doivent savoir que l'opinion publique est ici très justement sensible sur ce point.

Je suis un partisan chaleureux de la réconciliation franco-allemande, plus encore : de la coopération amicale de deux nations entre lesquelles il y a manifestement beaucoup plus de facteurs d'entente et de travail commun que de conflit. Mais cette coopération n'est possible que pour la paix. Les Français se détourneraient bien vite de la construction européenne et du rapprochement franco-allemand s'ils n'étaient pas rassurés quant aux objectifs de l'Allemagne. C'est dans l'intérêt de ce rapprochement qu'il faut avertir le gouvernement de Bonn des dangers de certaines attitudes qu'une campagne électorale ne suffit pas à excuser.

— Quelle pourrait être notre politique ?

IL y a deux questions. La plus actuelle concerne l'armement atomique. Il faut d'abord que le gouvernement français nous renseigne sur l'attitude qu'il a prise ou va prendre. Nous avons le droit d'être renseignés.

Si un accord général intervient plus tard en matière atomique, bien entendu, nous devrons nous y associer. Mais à défaut d'accord général, ou en attendant, nous devrions envisager très sérieusement la proposition d'un grand nombre de travaillistes anglais, qui tend à la création d'un « club non atomique », qui comprendrait tous les pays européens (y compris l'Allemagne), et dont les membres renonceraient à l'armement atomique et nucléaire. Si nous prenions une initiative de ce genre et si nous acceptions nous-mêmes les disciplines et les contrôles nécessaires, personne ne pourrait s'y opposer et ce serait un immense progrès.

Il y a un autre aspect du problème militaire allemand : la puissance relative des armées allemande et française sur le continent. Cette relation dépend évidemment de nos charges militaires en Algérie. Il ne faudra pas s'étonner que les Allemands nous dépassent sur le continent tant que nous affecterons toutes nos forces à la guerre d'Algérie. Mais c'est une autre affaire...

P. M. F.

Pierre Mendès France, avant de partir donner aux Etats-Unis une série de conférences, a tenu vendredi dernier un meeting public à Saint-Denis. Plus de 3.000 personnes étaient venues l'entendre, à l'appel du P.S.U. et de l'ancien député de Saint-Denis, M. Charles Hernu. Il a résumé, au cours de son intervention, les raisons de son opposition à la politique sociale et à la politique algérienne du régime. Il a engagé tous les démocrates, et tous les partis de gauche sans exclusive, à se joindre à la manifestation organisée par l'U.N.E.F. pour la fin du mois d'octobre.

310e Semaine de la guerre d'Algérie

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Le scalpel

Il est de bon ton d'être pessimiste. Et apparemment il y a de quoi. Les mitraillettes sont de l'autre côté.

Vous ne croyez tout de même pas que Mmes Simone Signoret et Françoise Sagan vont défendre le territoire contre les parachutistes ?

En effet. Et en poursuivant dans ce bon sens bien terre à terre, on en arrive au dessin que notre confrère « Le Figaro » vient de publier à la « une » pour illustrer l'estime et l'importance qu'il accorde aux signataires de manifestes. Comme un certain nombre de nos lecteurs ne parcourent pas notre honorable confrère du matin nous nous sommes permis de reproduire ici ce dessin. Regardez-le bien, il fera date.

Ce n'est pas tant la haine de l'intelligence qu'il exhale. Sennep n'est pas un méchant homme et le directeur du « Figaro » non plus. Seulement le mépris. Bien sûr, nous disent-ils, les philosophes, les profs, et les gratte-papier de la nouvelle vague sont prêts à échafauder des barricades avec leurs cervelles. La belle affaire. Des légions armées, entraînées, aguerries, les manches retroussées, sont prêtes au moindre signal à prendre d'assaut le sort du pays. Comprenez la disproportion. Là où est la force, là est le pouvoir.

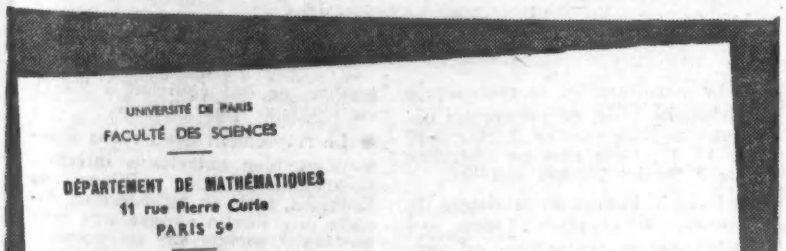
Il est possible que ce défaitisme bien-pensant finisse par être justifié, et que la France marche au franquisme. Je dirai seulement que ce n'est pas sûr.

La presse quotidienne a fait état de la déclaration envoyée au gouvernement, et rendue publique mercredi, par 80 professeurs de mathématiques des Facultés de Sciences de Paris et de province. M. Michel Debré a reçu, au début de cette semaine, une enveloppe identique à celle que nous avons reçue nous-mêmes (fac-similé ci-dessous). Elle contenait le document le plus impressionnant qu'il lui ait sûrement été donné de lire depuis bien longtemps. La majorité des mathématiciens français, en se déclarant solidaires de ceux qui sont — on peuvent être — frappés par des sanctions gouvernementales pour délit d'opinion, menacent ensemble le gouvernement *« de changer de métier, ou de changer de pays »*.

« *S'il devenait évident,* nous écrit le professeur Godement, *qu'on ne peut plus faire de mathématiques en France sans se rendre, implicitement ou explicitement, complice d'un gouvernement fasciste, alors beaucoup d'entre nous seraient automatiquement placés devant le choix qu'évoque notre texte : ou bien changer de métier (mais l'on n'abandonne pas facilement les mathématiques), ou bien changer de pays quels que soient les inconvénients de cette dernière solution.* »

On a pris légèrement la révolte des philosophes et des écrivains. Qui aujourd'hui, à l'époque des fusées, des spoutniks, de l'électronique et de l'automation, oserait envisager l'éventualité catastrophique (pour la paix, comme pour la guerre) d'une France décapitée de ses mathématiciens ?

Sennep dans « Le Figaro » (*).
Comprenez la disporportion...


UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DES SCIENCES
DÉPARTEMENT DE MATHÉMATIQUES
11 rue Pierre Curie
PARIS 5e
Envoi de M. le Professeur : Godement

Monsieur J.J. Servan-Schrei 3r
L'Express
91 Champs Elysées

L'enveloppe de la déclaration des mathématiciens.
La peur est communicative. Le courage aussi.

En moins de trois semaines, un chemin considérable a été parcouru. Les « 121 », c'est déjà du passé. Il a suffi que l'un d'eux, Pierre Vidal-Naquet, professeur à la Faculté de Caen, soit suspendu par décision gouvernementale pour qu'on vienne à l'ultimatum des mathématiciens. Ailleurs, c'est un premier arrêt de travail de tous les professeurs d'un lycée — comme cette semaine au lycée Marcelin-Berthelot — par solidarité avec leur collègue Jean Czarnecki. Ailleurs une manifestation commune des professeurs et de tous les élèves des classes préparatoires aux grandes écoles — comme au lycée Henri-IV — pour protester contre la suspension de J.-L. Bory et de J.-F. Rolland.

Et nous en arrivons à l'appel de l'U.N.E.F. Là encore, le scepticisme a été de mise. On a dit : la C.G.T. boude, les socialistes ne marcheront pas, la C.F.T.C. refuse l'unité d'action. Les choses ont tourné autrement. Le même élan qui a soulevé l'Université à l'annonce des sanctions contre trois ou quatre professeurs, la même poussée entraîne les responsables politiques ou syndicaux.

La direction de la C.F.T.C. regimbait devant toute manifestation commune avec la C.G.T. ? C'est vrai. Seulement, dimanche, la Fédération des industries chimiques, l'une des plus importantes de la centrale syndicale, après avoir réuni un congrès, a fait savoir « *qu'elle exigeait la réalisation d'un front syndical sans exclusive et se ralliait à la manifestation de l'U.N.E.F. contre la guerre* ».

Devant des prises de position, nombreuses, de cette nature, les directions (communistes et non communistes) se sont inclinées ; et jeudi elles devaient enfin se réunir avec l'U.N.E.F. et les mouvements de jeunesse pour prévoir ensemble la forme de lutte à entreprendre.

Les choses prennent tournure. Dans les préaux des écoles, comme dans les cours des usines, le mouvement s'amplifie. Il n'y a pas que la peur qui soit communicative. Le courage l'est aussi.

Bien sûr, la force de frappe en matière de guerre civile est toujours aux mains des régiments de parachutistes. Mais, là aussi, il faut y regarder à deux fois. On dit : l'Armée. Mais qui est-ce ? « *L'Armée*, a déclaré fort justement Mendès France à Saint-Denis, *ce n'est pas un noyau d'activistes, ce sont les enfants du peuple, et ils n'ont pas reçu leurs armes pour les retourner contre lui.* » Puisqu'il s'agit d'être « réalistes », soyons-le exactement. Que se passerait-il si demain, devant une exigence populaire de négocier avec le F.L.N., quelques états-majors d'Algérie décidaient de prendre la France d'assaut ? La réponse n'est pas si simple que les professeurs de panique voudraient nous le faire croire.

La gauche est divisée, répète-t-on à plaisir. Pas autant qu'on le proclame. L'Armée est unie, et résolue, nous dit-on. En vérité, l'Armée d'Algérie est lasse, fractionnée, indécise, et formée, après tout, pour ce qui est de la troupe, d'hommes du contingent (à la différence de l'Armée d'Indochine).

Il serait naïf d'aller plus loin, de tirer des quelques indices apparus ces dernières semaines, une conclusion optimiste excessive. Simplement, il n'est pas écrit que nous marchions vers le pouvoir militaire et la poursuite indéfinie de la guerre : les signes sont plutôt en sens contraire.

Pour que la France accepte de continuer cette guerre, il faudrait que la France soit amputée de son cerveau. Le gouvernement vient d'approcher le scalpel, c'est tout le corps qui s'est hérissé. Les réalistes ne l'avaient pas prévu. Ils auront peut-être d'autres surprises.

J.-J. S.-S.

(*) Avec cette légende : « Nous recevons encore l'adhésion de quatre circonvolutions, d'un hémisphère de gauche, d'un hémisphère de droite, d'un corps calleux, de trois substances grises, d'une substance blanche, d'une pie-mère, d'une dure-mère, d'un lobe frontal, d'un lobe pariétal, d'un lobe occipital, d'un lobe sphénoïdal, d'un bulbe et de douze cervelets ! »

QU'EN DIT MENDÈS FRANCE ?

Ici, chaque semaine, Pierre Mendès France répond aux questions que suscite l'actualité.

— Nombre de Français se demandent jusqu'où peut aller le réarmement de l'Allemagne, notamment en matière atomique. Comment voyez-vous ce problème ?

L'OPINION française est légitimement émue par la conjonction de deux faits : d'une part l'éventualité de la dotation de l'armée allemande en armes atomiques et, d'autre part, la remise en question, par des personnalités allemandes, hautement responsables, des frontières de l'Est et la revendication de territoires qui relèvent actuellement de la Pologne, de la Tchécoslovaquie et même de l'Union Soviétique.

Sur la dotation de la Bundeswehr en armes atomiques, nous sommes réduits aux hypothèses. Il s'agit pourtant d'une matière où nous avons notre mot à dire et où la France dispose d'un droit de veto aussi bien à l'O.T.A.N. qu'à l'U.E.O. Or, le gouvernement français, assez étrangement, n'informe pas l'opinion, et même les commissions parlementaires spécialisées ne manifestent sur ce point aucune curiosité.

On ne peut envisager de gaieté de cœur l'attribution d'engins de destruction massive à la Bundeswehr mais il faut reconnaître qu'à ce sujet notre position est affaiblie par le fait que la France a tenu à procéder à des explosions atomiques et qu'elle prétend fabriquer des bombes et se créer une force de frappe. Les arguments que font valoir les porte-parole français en faveur d'une force nationale de dissuasion sont évidemment tout aussi applicables à l'Allemagne; il y a un parallélisme frappant entre les thèses de l'état-major allemand et celles des militaires français.

— Dans ces conditions, quelle devrait être notre position ?

JE persiste à croire, malgré la tension internationale, qu'un accord général sur l'armement atomique sera possible, après les élections américaines.

Mais il faut penser cependant à l'hypothèse où cet accord général, avec le concours des deux super-Grands, n'interviendrait pas et où ils conserveraient et même accroîtraient leurs moyens actuels.

Certains dirigeants du Labour proposent qu'alors les autres pays : Angleterre, France — et bien entendu Allemagne — renoncent à l'arme atomique et, s'ils en ont, détruisent leurs bombes.

Ce système s'accompagnerait d'un contrôle qui — selon une suggestion française — pourrait porter tout d'abord sur les moyens de lancement et les véhicules.

Etats-Unis et U.R.S.S. répugnent au contrôle pour eux-mêmes, tout en redoutant son inefficacité pour « l'autre ». Il serait donc intéressant de faire une expérience de contrôle dans des pays moins importants. En cas de succès, ce précédent pourrait être étendu plus tard aux deux principales puissances militaires ou à certaines de leurs régions.

Certes, un précédent, il y en a déjà eu un et qui ne fut guère encourageant. Le Traité de Paris, d'octobre 1954, signé par l'Allemagne, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie et les pays du Benelux, créait un système de limitation, de publicité et de contrôle des armements sur le continent. En fait, les pays-membres ont rapidement renoncé à contrôler leurs voisins pour ne pas être contrôlés eux-mêmes ! Les Français, pour qu'on n'inspecte pas leurs forces, ont renoncé à inspecter les Allemands. Gouvernants et militaires ont pris là une lourde responsabilité.

Remarquez, cependant, que tous les droits qui résultent du traité restent valables bien que, pour le moment, on ne les exerce pas.

— Mais est-ce que ce problème du réarmement allemand se poserait si on n'y avait pas consenti en principe en octobre 1954 ?

CE n'est pas en 1954 que le problème s'est posé, mais bien avant. Replacez-vous dans le climat de l'époque. Il y avait eu le blocus de Berlin, le coup de Prague, la guerre de Corée. On redoutait une guerre déclenchée par l'Est.

On voyait mal les Alliés se battant éventuellement un jour, pour défendre une Allemagne attaquée mais qui ne participerait pas à sa propre défense. Dès 1950, la participation de l'Allemagne à la défense occidentale a donc été discutée ; les gouvernements français successifs en ont accepté le principe, dans le cadre de la C.E.D., sans soumettre le traité au Parlement.

Quand je suis arrivé au gouvernement, en 1954, j'ai été pressé, par les milieux les plus divers comme par les gouvernements alliés, de mettre fin à l'incertitude de la position française. Tous les pays alliés avaient ratifié la C.E.D. Depuis trois ans, les tergiversations de la France les exaspéraient, ils voulaient être fixés. Ils ne cachaient pas qu'ils iraient de l'avant, de toute manière, pour le réarmement allemand ; la seule question était de savoir si la France serait ou non membre de l'organisation projetée (C.E.D. ou autre) et si elle pourrait y exercer son influence et son contrôle.

La conférence de Bruxelles, en juillet 1954, ne put réaliser aucun accord. Dès le lendemain, j'allai voir Churchill, espérant de sa part une sorte d'arbitrage. Mais il prit la même position que les autres Alliés : à défaut d'un arrangement avec nous, ce serait, me dit-il, la politique de la « chaise vide », c'est-à-dire que les décisions définitives seraient prises sans nous et que nous nous trouverions alors en présence du fait accompli.

Fin juillet, l'Assemblée Nationale rejeta la

L'armement de l'Allemagne

C.E.D. La majorité, fixée depuis longtemps, fut renforcée par l'intransigeance manifestée à Bruxelles par les autres pays intéressés.

Certains espéraient que la situation nouvelle permettrait un progrès vers la détente internationale, que les Soviétiques se montreraient plus accommodants dans la recherche de solutions pour les affaires en cours : Autriche, Allemagne, désarmement. Il n'en fut rien. En août, les Etats occidentaux reçurent des notes soviétiques plus négatives et plus provocantes que jamais. La diplomatie russe, loin d'ouvrir les voies à un accord de désarmement international, et d'éviter ainsi le réarmement allemand, se montrait intraitable. Dans aucun domaine la moindre concession ne fut faite.

C'est ainsi que nous fûmes obligés de poursuivre les négociations sur l'organisation défensive occidentale. Quels devaient être nos objectifs ? Limiter le plus possible le réarmement, désormais inévitable, de l'Allemagne, et nous assurer un droit de veto pour pouvoir nous opposer ultérieurement à tout accroissement dangereux pour la paix; en tout cas, éviter un accord signé en dehors de nous, réarmant l'Allemagne dans des conditions qui nous priveraient de toute possibilité de contrôle.

Ce dernier danger était réel. Dès le lendemain du rejet de la C.E.D. par la France, M. Foster Dulles se rendit à Bonn pour envisager un accord militaire entre tous ceux qui y seraient disposés, c'est-à-dire notamment les Etats-Unis et l'Allemagne. Notre pression sur les Anglais et la sagesse de ces derniers firent obstacle à une formule qui eût été désastreuse pour la paix et pour nous.

C'est alors, en septembre et octobre 1954, que furent signés les accords de Londres et de Paris. Ils limitaient le réarmement de l'Allemagne à des niveaux et à des matériels dont les listes ne pouvaient être révisées sans notre consentement. L'Allemagne se voyait naturellement interdire la fabrication de tout armement atomique.

Nous obtenions la possibilité de mesurer et de contrôler son réarmement. Aujourd'hui, nous conservons ce droit.

Si nous avions laissé les choses se débattre et se fixer en dehors de nous, il y aurait eu un réarmement allemand plus important, mais, chose plus grave, il aurait pu se développer en dehors de toute surveillance ou contrôle de notre part.

— Les craintes que le réarmement de l'Allemagne inspire aux Tchèques, aux Polonais, aux Soviétiques, vous paraissent-elles justifiées ?

TOUT ce qui remet en cause les frontières allemandes de l'Est est dangereux pour la paix. Il est donc impardonnable pour les autorités de l'Allemagne occidentale de laisser se développer des manifestations révisionnistes et revendicatives.

Je suis bien certain que les gouvernants allemands ne songent pas à provoquer une guerre. Mais il faut qu'ils aient le courage de dire à leur opinion publique que tel serait le prix d'une politique de revanche.

Il y a, je crois, huit millions de réfugiés en Allemagne occidentale; c'est une masse importante, nerveuse, qui se montre fort active. Il faut lui dire explicitement à quoi conduiraient les aventures ou même des imprudences.

Les dirigeants allemands doivent désavouer les agitations chauvines au lieu de composer avec elles comme ils paraissent le faire depuis quelques mois. Malgré le silence du gouvernement français, ils doivent savoir que l'opinion publique est ici très justement sensible sur ce point.

Je suis un partisan chaleureux de la réconciliation franco-allemande, plus encore : de la coopération amicale de deux nations entre lesquelles il y a manifestement beaucoup plus de facteurs d'entente et de travail commun que de conflit. Mais cette coopération n'est possible que pour la paix. Les Français se détourneraient bien vite de la construction européenne et du rapprochement franco-allemand s'ils n'étaient pas rassurés quant aux objectifs de l'Allemagne. C'est dans l'intérêt de ce rapprochement qu'il faut avertir le gouvernement de Bonn des dangers de certaines attitudes qu'une campagne électorale ne suffit pas à excuser.

— Quelle pourrait être notre politique ?

IL y a deux questions. La plus actuelle concerne l'armement atomique. Il faut d'abord que le gouvernement français nous renseigne sur l'attitude qu'il a prise ou va prendre. Nous avons le droit d'être renseignés.

Si un accord général intervient plus tard en matière atomique, bien entendu, nous devrons nous y associer. Mais à défaut d'accord général, ou en attendant, nous devrions envisager très sérieusement la proposition d'un grand nombre de travaillistes anglais, qui tend à la création d'un « club non atomique », qui comprendrait tous les pays européens (y compris l'Allemagne), et dont les membres renonceraient à l'armement atomique et nucléaire. Si nous prenions une initiative de ce genre et si nous acceptions nous-mêmes les disciplines et les contrôles nécessaires, personne ne pourrait s'y opposer et ce serait un immense progrès.

Il y a un autre aspect du problème militaire allemand : la puissance relative des armées allemande et française sur le continent. Cette relation dépend évidemment de nos charges militaires en Algérie. Il ne faudra pas s'étonner que les Allemands nous dépassent sur le continent tant que nous affecterons toutes nos forces à la guerre d'Algérie. Mais c'est une autre affaire...

P. M. F.

Pierre Mendès France, avant de partir donner aux Etats-Unis une série de conférences, a tenu vendredi dernier un meeting public à Saint-Denis. Plus de 3.000 personnes étaient venues l'entendre, à l'appel du P.S.U. et de l'ancien député de Saint-Denis, M. Charles Hernu. Il a résumé, au cours de son intervention, les raisons de son opposition à la politique sociale et à la politique algérienne du régime. Il a engagé tous les démocrates, et tous les partis de gauche sans exclusive, à se joindre à la manifestation organisée par l'U.N.E.F. pour la fin du mois d'octobre.

310e Semaine
de la guerre
d'Algérie

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Le scalpel

Il est de bon ton d'être pessimiste. Et apparemment il y a de quoi. Les mitraillettes sont de l'autre côté.

Vous ne croyez tout de même pas que Mmes Simone Signoret et Françoise Sagan vont défendre le territoire contre les parachutistes ?

En effet. Et en poursuivant dans ce bon sens bien terre à terre, on en arrive au dessin que notre confrère « Le Figaro » vient de publier à la « une » pour illustrer l'estime et l'importance qu'il accorde aux signataires de manifestes. Comme un certain nombre de nos lecteurs ne parcourent pas notre honorable confrère du matin nous nous sommes permis de reproduire ici ce dessin. Regardez-le bien, il fera date.

Ce n'est pas tant la haine de l'intelligence qu'il exhale. Sennep n'est pas un méchant homme et le directeur du « Figaro » non plus. Seulement le mépris. Bien sûr, nous disent-ils, les philosophes, les profs, et les gratte-papier de la nouvelle vague sont prêts à échafauder des barricades avec leurs cervelles. La belle affaire. Des légions armées, entraînées, aguerries, les manches retroussées, sont prêtes au moindre signal à prendre d'assaut le sort du pays. Comprenez la disproportion. Là où est la force, là est le pouvoir.

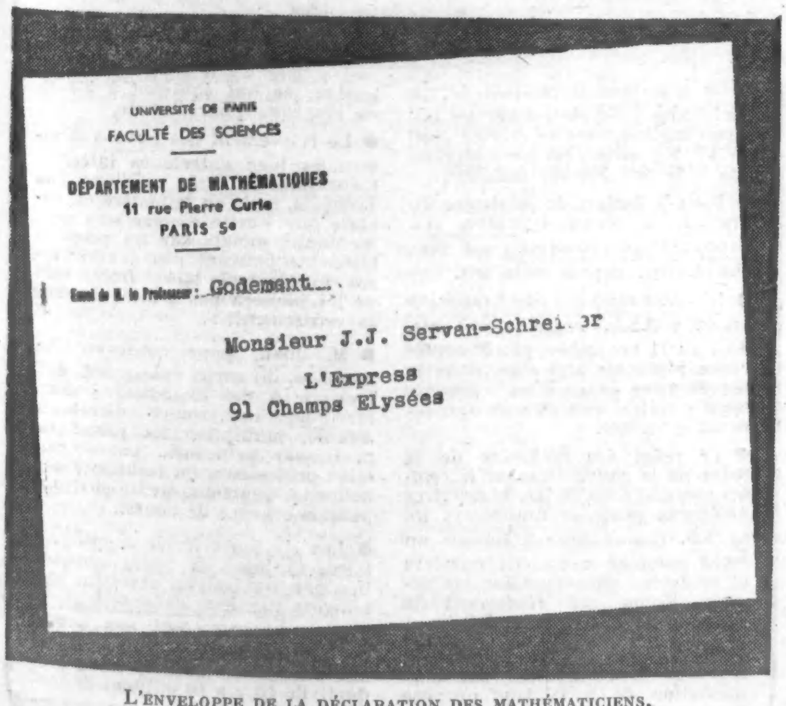
Il est possible que ce défaitisme bien-pensant finisse par être justifié, et que la France marche au franquisme. Je dirai seulement que ce n'est pas sûr.

Sennep dans « Le Figaro » (*).
Comprenez la disporportion...

La presse quotidienne a fait état de la déclaration envoyée au gouvernement, et rendue publique mercredi, par 80 professeurs de mathématiques des Facultés de Sciences de Paris et de province. M. Michel Debré a reçu, au début de cette semaine, une enveloppe identique à celle que nous avons reçue nous-mêmes (fac-similé ci-dessous). Elle contenait le document le plus impressionnant qu'il lui ait sûrement été donné de lire depuis bien longtemps. La majorité des mathématiciens français, en se déclarant solidaires de ceux qui sont — on peuvent être — frappés par des sanctions gouvernementales pour délit d'opinion, menacent ensemble le gouvernement *« de changer de métier, ou de changer de pays».*

« *S'il devenait évident*, nous écrit le professeur Godement, *qu'on ne peut plus faire de mathématiques en France sans se rendre, implicitement ou explicitement, complice d'un gouvernement fasciste, alors beaucoup d'entre nous seraient automatiquement placés devant le choix qu'évoque notre texte : ou bien changer de métier* (*mais l'on n'abandonne pas facilement les mathématiques*), *ou bien changer de pays quels que soient les inconvénients de cette dernière solution.* »

On a pris légèrement la révolte des philosophes et des écrivains. Qui aujourd'hui, à l'époque des fusées, des spoutniks, de l'électronique et de l'automation, oserait envisager l'éventualité catastrophique (pour la paix, comme pour la guerre) d'une France décapitée de ses mathématiciens ?



UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DES SCIENCES

DÉPARTEMENT DE MATHÉMATIQUES
11 rue Pierre Curie
PARIS 5e

Envoi de M. le Professeur : Godement...

Monsieur J.J. Servan-Schrei er
L'Express
91 Champs Elysées

L'enveloppe de la déclaration des mathématiciens.
La peur est communicative. Le courage aussi.

En moins de trois semaines, un chemin considérable a été parcouru. Les « 121 », c'est déjà du passé. Il a suffi que l'un d'eux, Pierre Vidal-Naquet, professeur à la Faculté de Caen, soit suspendu par décision gouvernementale pour qu'on vienne à l'ultimatum des mathématiciens. Ailleurs, c'est un premier arrêt de travail de tous les professeurs d'un lycée — comme cette semaine au lycée Marcelin-Berthelot — par solidarité avec leur collègue Jean Czarnecki. Ailleurs une manifestation commune des professeurs et de tous les élèves des classes préparatoires aux grandes écoles — comme au lycée Henri-IV — pour protester contre la suspension de J.-L. Bory et de J.-F. Rolland.

Et nous en arrivons à l'appel de l'U.N.E.F. Là encore, le scepticisme a été de mise. On a dit : la C.G.T. boude, les socialistes ne marcheront pas, la C.F.T.C. refuse l'unité d'action. Les choses ont tourné autrement. Le même élan qui a soulevé l'Université à l'annonce des sanctions contre trois ou quatre professeurs, la même poussée entraîne les responsables politiques ou syndicaux.

La direction de la C.F.T.C. regimbait devant toute manifestation commune avec la C.G.T. ? C'est vrai. Seulement, dimanche, la Fédération des industries chimiques, l'une des plus importantes de la centrale syndicale, après avoir réuni un congrès, a fait savoir « *qu'elle exigeait la réalisation d'un front syndical sans exclusive et se ralliait à la manifestation de l'U.N.E.F. contre la guerre* ».

Devant des prises de position, nombreuses, de cette nature, les directions (communistes et non communistes) se sont inclinées ; et jeudi elles devaient enfin se réunir avec l'U.N.E.F. et les mouvements de jeunesse pour prévoir ensemble la forme de lutte à entreprendre.

Les choses prennent tournure. Dans les préaux des écoles, comme dans les cours des usines, le mouvement s'amplifie. Il n'y a pas que la peur qui soit communicative. Le courage l'est aussi.

Bien sûr, la force de frappe en matière de guerre civile est toujours aux mains des régiments de parachutistes. Mais, là aussi, il faut y regarder à deux fois. On dit : l'Armée. Mais qui est-ce ? « *L'Armée*, a déclaré fort justement Mendès France à Saint-Denis, *ce n'est pas un noyau d'activistes, ce sont les enfants du peuple, et ils n'ont pas reçu leurs armes pour les retourner contre lui.* » Puisqu'il s'agit d'être « réalistes », soyons-le exactement. Que se passerait-il si demain, devant une exigence populaire de négocier avec le F.L.N., quelques états-majors d'Algérie décidaient de prendre la France d'assaut ? La réponse n'est pas si simple que les professeurs de panique voudraient nous le faire croire.

La gauche est divisée, répète-t-on à plaisir. Pas autant qu'on le proclame. L'Armée est unie, et résolue, nous dit-on. En vérité, l'Armée d'Algérie est lasse, fractionnée, indécise, et formée, après tout, pour ce qui est de la troupe, d'hommes du contingent (à la différence de l'Armée d'Indochine).

Il serait naïf d'aller plus loin, de tirer des quelques indices apparus ces dernières semaines, une conclusion optimiste excessive. Simplement, il n'est pas écrit que nous marchions vers le pouvoir militaire et la poursuite indéfinie de la guerre : les signes sont plutôt en sens contraire.

Pour que la France accepte de continuer cette guerre, il faudrait que la France soit amputée de son cerveau. Le gouvernement vient d'approcher le scalpel, c'est tout le corps qui s'est hérissé. Les réalistes ne l'avaient pas prévu. Ils auront peut-être d'autres surprises.

J.-J. S.-S.

(*) Avec cette légende : « Nous recevons encore l'adhésion de quatre circonvolutions, d'un hémisphère de gauche, d'un hémisphère de droite, d'un corps calleux, de trois substances grises, d'une substance blanche, d'une pie-mère, d'une dure-mère, d'un lobe frontal, d'un lobe pariétal, d'un lobe occipital, d'un lobe sphénoïdal, d'un bulbe et de douze cervelets ! »

DIPLOMATIE

La fin d'un rêve

● *M. Michel Debré, sous la dictée du chancelier Adenauer, et du bon sens, vient de renier deux ans de diplomatie gaulliste.*

« LA coopération la plus étroite entre les partenaires européens et nord-américains de l'Alliance atlantique est la condition indispensable à la défense efficace du monde libre. »

En contresignant, samedi à Bonn, cette phrase rédigée sous la dictée du chancelier Adenauer, M. Debré a entériné le plus cuisant échec de la diplomatie gaulliste.

Ce qui a été abandonné à Bonn (*« provisoirement »*, dit-on, mais en fait pour longtemps), c'est la doctrine politique même qui devait donner son sens à la « force de frappe nationale » française, sur laquelle le débat s'amorce cette semaine au Parlement.

Cette doctrine reposait sur une analyse dont la validité à moyen terme n'est pas contestable : tôt ou tard, les Etats-Unis allaient se retirer d'Europe ; le « deterrent » américain, sur lequel se fondaient jusqu'ici l'O.T.A.N. et la prépondérance américaine au sein de l'Alliance occidentale, allait cesser d'être une garantie sûre et efficace pour des pays tiers. En conséquence, l'Europe ne pourrait plus s'en remettre, pour sa défense, à une décision du président des Etats-Unis ; le commandement suprême des forces atlantiques en Europe ne pourrait ni ne devrait plus être exercé par un général américain perméable aux arguments de Washington. Entre *« le camp anglo-saxon »* et *« les totalitaires »* (comme dit le général de Gaulle), une tierce puissance allait émerger : l'Europe occidentale.

Le chancelier Adenauer et M. Michel Debré, à Bonn (*).
600 *milliards pour rien.*

(Keystone.)

Trois voies

A partir de cette analyse, trois voies s'ouvraient. La première, qui pourrait être celle d'une gauche authentique, consistait à miser à fond sur la coexistence pacifique : renonciation, par tous les pays européens, à l'arme nucléaire ; création de zones « dénucléarisées » et démilitarisées au cœur de l'Europe ; recherche des moyens réels d'un désarmement, etc.

La seconde voie, qui compte pour le moment les partisans les plus nombreux, consistait à doter l'Europe de son propre « deterrent » intégré, soit en entreprenant la fabrication en commun des engins nécessaires, soit en en obtenant la livraison des Etats-Unis.

Le général de Gaulle n'a jamais pris au sérieux la possibilité de la première voie. Il rejeta la seconde parce que, partisan d'une défense *nationale*, il ne voulait troquer la dépendance à l'égard des Etats-Unis contre l'interdépendance européenne, ni donner de sérieuses raisons d'inquiétude au *« camp totalitaire »* en associant l'Allemagne fédérale à la création d'un « deterrent » européen.

Restait la troisième voie, suggérée par les Britanniques : elle tendait à doter la France de véhicules stratégiques de fabrication anglo-saxonne (tout en associant la France à leur élaboration), et à fusionner l'ensemble des forces de représailles en Europe sous un commandement intégré français, britannique et américain.

La politique du « comme si »

Cette voie fut également rejetée, une association avec *« les Anglo-Saxons »* n'entrant pas dans les vues du général de Gaulle. Aux yeux de celui-ci, la vocation de la France est de prendre la tête d'une coalition, voire d'une confédération continentale et, forte du poids mondial que lui confèreraient ses voisins, de s'ériger en arbitre entre les deux autres camps.

Pour parvenir à ce but, la « force de frappe » purement française était indispensable : elle seule pouvait compenser, au sein d'une confédération des Etats continentaux, le faible poids économique, démographique et même militaire de la France, et justifier sa prétention au rôle de protagoniste.

Dès le 29 septembre 1958, la politique étrangère française fut menée comme si la « force de frappe nationale » était déjà une réalité. A cette date, le général de Gaulle adressa à ses alliés britannique et américain un mémorandum, réclamant la formation d'un directoire franco-anglo-américain destiné à harmoniser la politique mondiale des « trois Grands » et à assurer à la France un droit de regard ou de veto sur les initiatives diplomatiques ou stratégiques de ses partenaires.

Cette exigence, qui suscita d'énergiques protestations (du côté allemand, notamment) n'eut pas d'effet. Aussi, pour faire pression sur ses alliés, le général de Gaulle maintint-il son refus d'intégrer la flotte française de Méditerranée et la défense antiaérienne à l'O.T.A.N., et refusa-t-il la création de rampes de lancement sur territoire français.

Par la suite, la France gaulliste continua de se conduire comme si elle incarnait déjà à elle seule la « troisième force » européenne dont elle souhaitait prendre la tête. Pour faire aboutir ce projet, le général

---

(*) Derrière eux, le ministre allemand des Affaires étrangères, M. Von Brentano.

VIE SOCIALE

● Le PATRONAT de la métallurgie parisienne vient de relever les barèmes minima fixés en février 1958 de 17 %, mais cela ne concerne que 5 % des 700.000 métallos.

● Dans le budget du ministère du Travail, le chapitre « AIDE AUX TRAVAILLEURS AFRICAINS » est sans changement depuis trois ans.

● L'INTERNATIONALE DES SYNDICATS LIBRES (C.I.S.L.) organise, à Tunis, du 7 au 11 novembre, une 3ᵉ conférence régionale africaine, dans le but de faire échec à un regroupement syndical pan-africain qui lui serait extérieur.

● Le refus des médecins de la Seine de la convention sur le remboursement à 80 % des honoraires médicaux gêne les DIRIGEANTS DE LA S.S. qui espéraient former un front commun syndicats ouvriers et médecins pour modifier les décrets Bacon qui renforcent le contrôle de l'Etat sur la S.S.

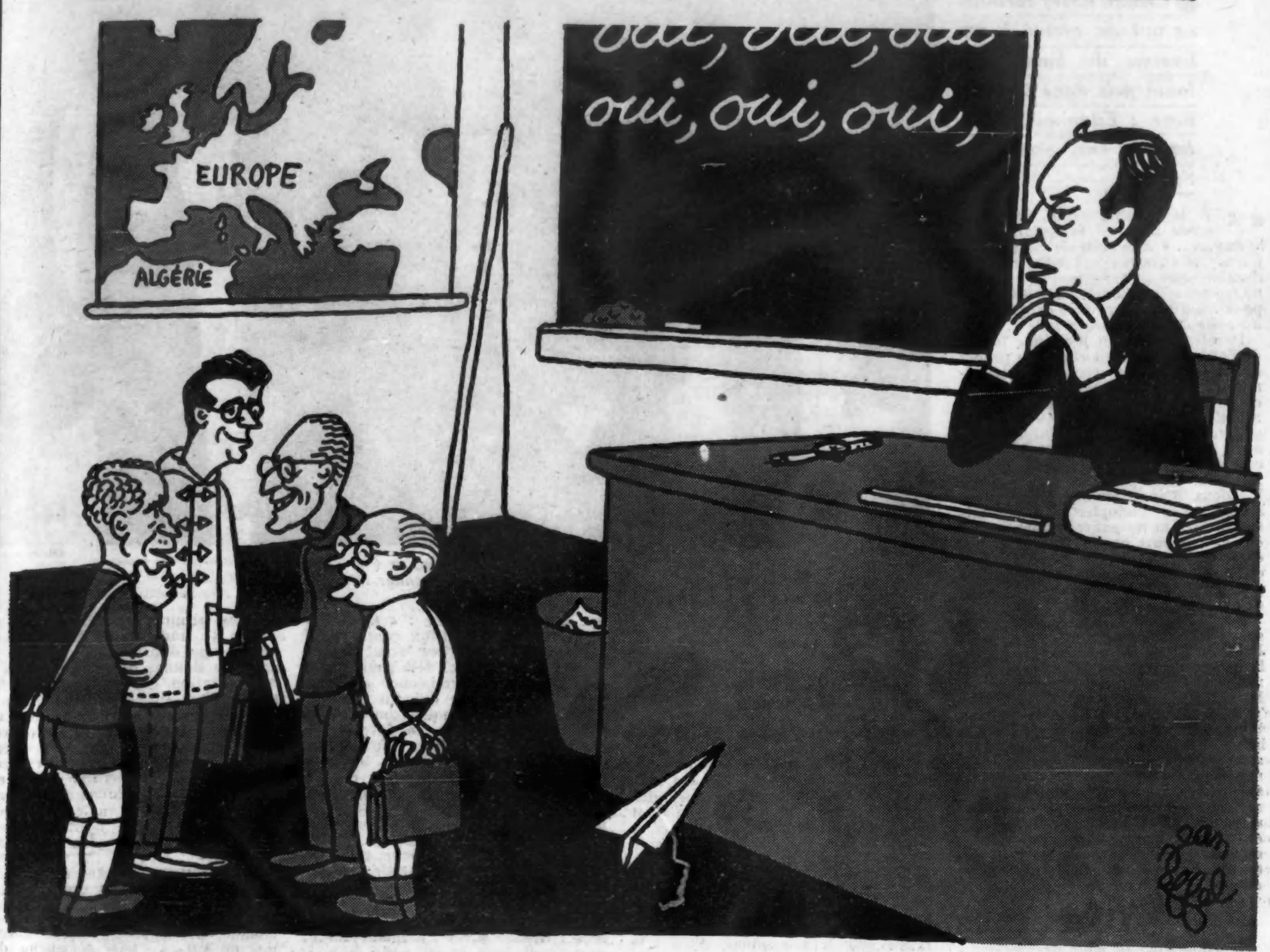
● M. GUILLAUMAT qui avait promis aux fonctionnaires une augmentation de 5 % leur propose 2 % au 1er mars et 3 % au 1er septembre, ce qui équivaut à 2,7 % en moyenne pour l'année.

● Le relèvement des LOYERS d'immeubles bien entretenus intéresse théoriquement 35 millions de Français, mais au ministère on déclare que « cette mesure sera sans incidence sociale car les propriétaires ne pouvant pas couvrir assez rapidement leurs frais, cela ne les incitera pas à faire de gros investissements ».

● M. JOXE, pour conserver les membres du corps enseignant, doit recourir à des expédients : nommer les instituteurs directeurs d'école, multiplier les postes de professeur principal, payer certains professeurs du technique une heure un quart-une heure et demie pour une heure de cours.

● Les six jours fériés supplémentaires (2 jours de repos consécutifs par quinzaine) accordés aux mineurs par les CHARBONNAGES DE FRANCE provoqueront une hausse de 1,2 % du prix de revient et une diminution de 2 % de la productivité (il y a 16 millions de tonnes sur le carreau).

LA RENTRÉE DES PETITS



— Quand je pense qu'il y a deux ans, on croyait encore au Père Noël...

de Gaulle comptait, semble-t-il, sur le soutien indéfectible du chancelier Adenauer. Celui-ci avait toujours marqué le souci d'obtenir, même au prix de sacrifices, un resserrement maximum des liens franco-allemands. Le général de Gaulle allait-il réussir à attirer le vieux chancelier — passionnément antisoviétique et, aujourd'hui encore, attaché à la doctrine de feu M. Dulles — vers une sorte de neutralisme européen ?

On le crut un moment : le 29 juillet dernier, le général de Gaulle exposa à M. Adenauer, lors des entretiens de Rambouillet, son plan de confédération européenne, et le chancelier, qui ne vit (ou fit semblant de ne voir) que le côté européen de l'affaire, ne dit pas non.

Le mérite d'exister

A Bonn, toutefois, les perspectives ouvertes par l'entretien de Rambouillet furent accueillies avec une grande suspicion. Que la France voulût une confédération européenne sans la Grande-Bretagne était encore admissible à la rigueur, quoique les partisans des Britanniques fussent nombreux (pour des raisons commerciales) chez les chrétiens-démocrates. Mais qu'au sein de cette confédération la France voulût être la seule puissance nucléaire parut inacceptable aux Allemands : « *La confédération*, dirent-ils, *signifie l'égalité ; si la France tient à réaliser ses projets militaires, une révision de la politique militaire et étrangère de l'Allemagne s'impose. Ou bien il y a égalité des pays confédérés, ou bien la confédération ne se fera pas.* »

En quoi, d'ailleurs, ajoute-t-on, la « force de frappe » française peut-elle être un substitut au « deterrent » américain ? D'abord, cette « force de frappe » serait nationale, les dirigeants français l'ont dit et répété. Ensuite, elle n'a pas le mérite d'exister et il est permis de douter qu'elle existe jamais. Dans les pays voisins, comme en France, on n'ignore pas, en effet, que la France ne produira, entre 1962 et 1966, que 7 à 10 bombes A par an ; qu'elle ne pourra avoir sa première bombe H avant 1967 ; que ses premiers bombardiers n'entreront en service qu'en 1964 et que, en retard de quatre ans; techniquement, sur leurs équivalents américains, ils seront incapables, faute d'une autonomie suffisante, d'atteindre Moscou. Quant aux fusées stratégiques françaises, elles ne pourraient voir le jour que si, pendant dix ans, une moyenne de 500 milliards annuels leur était consacrée ; la loi-programme française en prévoit 77 pour cinq ans.

Bref, aux yeux de ses alliés européens, la France ne paraît nullement qualifiée pour prendre la relève des Etats-Unis. Sans doute, le départ des soldats américains aura lieu, un jour. Mais les dirigeants allemands, italiens, hollandais et belges souhaitent que ce jour vienne le plus tard possible. Or, la politique française tend à hâter sa venue : d'abord parce qu'elle anticipe sur elle, ensuite parce qu'elle tend à désintégrer l'O.T.A.N., à la diviser et à l'affaiblir. Aussi, dans une lettre à M. Adenauer, le président Eisenhower fit-il savoir, au moment psychologique, que les Etats-Unis retireraient leurs troupes d'Europe si les projets français, mettant en cause l'intégration des forces atlantiques, étaient réalisés.

« Il nous faut donc choisir entre l'Amérique et la France », dit-on à Bonn. Le choix fut vite fait : les Allemands choisirent l'Amérique. Et la France, loin de quitter l'O.T.A.N., battit en retraite et, en la personne de M. Debré, signa à Bonn, samedi, un communiqué qui est une capitulation diplomatique.

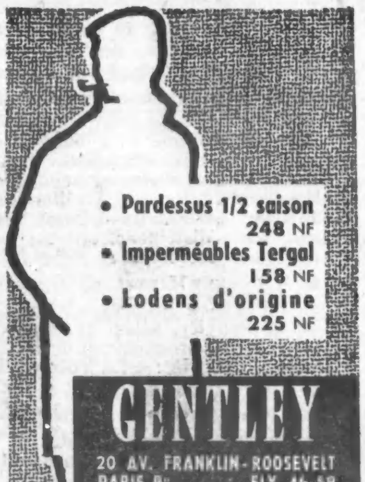
Une sorte de gendarmerie

Cette issue était à prévoir. La politique gaulliste de « troisième force », si valable qu'elle pût paraître par certains aspects, devait nécessairement apparaître, dans l'ensemble, comme un tissu de contradictions. En effet, comment concilier une conception nationale de la défense et de la « force de frappe », avec l'exercice du « leadership » européen ? Comment concilier ce leadership sur des nations cherchant, pour la plupart, à étendre leur rayonnement dans le tiers monde, avec la poursuite d'une guerre coloniale qui, de plus, réduit à moins de deux divisions la présence militaire française en Europe ? Comment revendiquer pour la France le monopole nucléaire sur le continent quand la force nucléaire française n'est pas encore une réalité et n'est même pas assurée d'en devenir une ? Comment obtenir de l'Allemagne qu'elle renonce à tout armement nucléaire, tout en proclamant (paroles de M. Couve de Murville) que sans cet armement « *la France n'aurait plus d'armée ou n'aurait plus qu'une sorte de gendarmerie* » ? Comment mener à bien une politique de troisième force quand on est membre de l'un des deux camps mondiaux et qu'on y revendique un statut privilégié ? Et comment espérer rallier à cette politique de troisième force des gouvernements étrangers économiquement et idéologiquement liés aux forces les plus conservatrices des Etats-Unis, et avec lesquels on partage le mépris de la gauche ?

Les projets irréels de la politique étrangère gaulliste viennent de précipiter les voisins de la France plus avant encore dans les bras des Etats-Unis et de renforcer la position américaine en Europe. La France, pour sa part, est isolée comme elle le fut rarement et privée de son rayonnement dans les deux camps à la fois.

La force de frappe, qui était avant tout une arme diplomatique, et qui maintenant donc n'est plus rien, demeure pourtant au programme et le Parlement votera sans doute la facture de 600 milliards. Pour rien.

MICHEL BOSQUET.



HOMMES

Histoire d'un gaulliste

● *Claude Krief raconte ce qui est arrivé à un homme de bonne volonté pris dans l'engrenage : Edmond Michelet, 61 ans, garde des Sceaux.*

« *SUR le rapport de M. Michelet, garde des Sceaux, ministre de la Justice...* » A la suite de cette petite phrase, le « Journal officiel » de jeudi dernier publiait le texte d'une ordonnance prise en Conseil des ministres pour modifier « *certaines dispositions du code de procédure pénale* ».

Derrière le jargon juridique le but de l'ordonnance était clair : le procès du réseau Jeanson venait de se terminer après des débats tumultueux au cours desquels les avocats avaient réussi à replacer dans le contexte général de la guerre d'Algérie les actes reprochés à leurs clients français et algériens. Il s'agissait d'éviter le retour d'un pareil scandale ; d'où les deux dispositions essentielles de l'ordonnance adoptée : désormais aucun témoin ne pourrait plus parler des événements ne se rapportant pas directement aux faits reprochés à l'accusé et toute suspension d'un avocat prononcée en cours de procès deviendrait immédiatement exécutoire.

Pour imaginer la portée de ces mesures, il suffit de se reporter au procès Jeanson. Si elles avaient été applicables à ce moment-là, le tribunal n'aurait pas entendu les dépositions de M. André Mandouze et de M. Paul Teitgen dont le président devait souligner cependant la noblesse et la haute élévation de la pensée. Quant aux avocats, suspendus au moment même où ils ont entrepris de démontrer que la guerre d'Algérie était seule responsable des prises de position reprochées à leurs clients, ils auraient été immédiatement remplacés par des avocats commis d'office et bien entendu récusés d'avance par leurs clients.

M. EDMOND MICHELET (*),
De Mme Marteau au Premier Ministre.

(Keystone.)

Deux passions

L'ordonnance de jeudi dernier constitue-t-elle une novation dont il y a lieu de s'indigner ? En fait, cette ordonnance n'est pas isolée. Elle prend la suite d'une série de décisions qui ont profondément modifié l'équilibre de la justice française : octobre 58, mars 60, avril 60, juin 60, octobre 60, en feuilletant le « Journal officiel », on suit les étapes de cette mutation de la justice.

Pratiquement, aujourd'hui, les tribunaux militaires sont compétents en métropole pour les faits « en relation » avec la guerre d'Algérie — l'effet rétroactif jouant — dans tous les domaines relatifs à la sûreté intérieure et extérieure de l'Etat. S'il est arrivé parfois au Conseil d'Etat, obligatoirement consulté, de donner un avis défavorable, le gouvernement chaque fois, « *sur le rapport de M. Michelet, garde des Sceaux* (c'est-à-dire des lois de la République), *ministre de la Justice...* » est passé outre.

Ici, il convient de s'arrêter.

Depuis le retour du général de Gaulle au pouvoir, chaque fois que les libertés individuelles ont paru menacées, chaque fois qu'on a cherché le nom d'un homme influent auquel confier la sécurité d'un homme injustement menacé par une répression aveugle, chaque fois que dans la conversation les perspectives de durcissement du régime ont été évoquées, chaque fois qu'un adversaire du régime assurait que celui-ci était monolithique dans son orientation et qu'il n'y avait pas d'espoir de le voir changer, chaque fois un nom, un seul, revenait : « *Mais voyons, il y a Michelet...* »

Sa réputation d'honnête homme, humaniste et libéral, est bien établie. Il n'a que deux passions, dit-il : le Christ et de Gaulle. Né avec le siècle dans une famille d'épiciers de province, il s'engage à 17 ans en pleine Grande Guerre, à peine sorti du collège de l'Immaculée-Conception à Pau. Un bref passage à l'Action Française de Charles Maurras et il trouve sa voie, celle du catholicisme militant. Président à 23 ans, tout jeune marié, de la « Jeunesse catholique du Béarn » sa province dont il a gardé en partie l'accent sonore, il est proche du « Sillon » de Marc Sangnier et des courants généreux dont sont sortis les prêtres ouvriers, les chrétiens progressistes et aussi le M.R.P. — et Georges Bidault. A la veille de la guerre de 1939, sa maison de Brive est le havre où se forment de jeunes équipes venues rencontrer les « personnalités » de Paris qui lui rendent visite.

Le 17 juin 1940 — cette date est sa fierté légitime — il rédige un tract qui circule à Brive et dont l'essentiel est une citation de Péguy : « *Celui qui ne se rend pas a raison contre celui qui se rend.* » Un jour avant l'appel de Londres, le voici déjà gaulliste. Il se lance dans la résistance avec un courage admirable qui lui vaut le respect de tous. Jusqu'à son arrestation par la Gestapo en février 43, après avoir été l'un des cofondateurs du mouvement « Combat », il dirige l'organisation militaire de sa région. Six mois à Fresnes, puis à Dachau. Libéré, le matricule 52.579 devient ministre des Armées du gouvernement provisoire : « *De Gaulle*, disait-il tranquillement à l'époque, *a besoin d'un homme qui dise merde aux généraux...* »

Depuis, Edmond Michelet a suivi la carrière des gaullistes inconditionnels : député M.R.P., sénateur R.P.F. puis républicain social, enfin de nouveau après le 13 Mai, ministre de de Gaulle.

Ce père de sept enfants, plus de vingt fois grand-père, cet homme au bon visage, au regard candide, au cœur généreux, remplace, au ministère de la Justice, l'homme qui va devenir le Premier ministre de la Vᵉ République : Michel Debré. Il s'entoure aussitôt de deux de ses amis: deux déportés, Gaston Gosselin et Joseph Rovan entrent à son cabinet où ils seront ses conseillers les plus proches. Pendant de longs mois, l'un et l'autre vont contribuer à donner de leur ministre ce visage qui sera bientôt accepté unanimement par ses adversaires comme par ses amis.

Une décision sans précédent

Ses adversaires, ce sont évidemment les hommes du 13 Mai qui l'accusent — sans preuve, mais non sans raison — d'établir tout un réseau de contacts plus ou moins indirects avec les nationalistes musulmans, qui lui reprochent de se pencher avec humanité sur le sort des détenus musulmans et d'obtenir que Ben Bella et les ministres F.L.N. détenus jouissent dans les prisons françaises d'un traitement de faveur. Ses amis, ce sont les hommes qui espèrent du nouveau pouvoir la fin du drame qui les déchire. Ils se tournent tout naturellement vers le ministre qu'ils savent le plus sensible aux aspects de la guerre d'Algérie qui réveillent en lui les blessures inguérissables des camps allemands. Ce sont des hommes comme, par exemple, ce jeune journaliste chrétien plein de foi et d'ardeur qui s'est voué à l'amitié franco-musulmane : Robert Barrat.

Edmond Michelet se met au travail : il étudie personnellement chaque cas de sévices qui lui est signalé ; pour chaque acte arbitraire qui vient à sa connaissance, des notes confidentielles partent vers la Commission de Sauvegarde, l'Elysée, le cabinet du Premier ministre ; il envoie en Algérie ses propres enquêteurs. Le cas Audin l'a indigné. Il fait en sorte qu'un juge d'instruction — civil — celui de Rennes où fut entreprise la réhabilitation du capitaine Dreyfus, soit saisi et procède à l'audition de tous ceux, civils et militaires, qui ont eu à connaître de l'affaire. Après avoir lu « La Gangrène », il fait déférer devant la justice des policiers de la D.S.T. accusés de torture. « *C'est une décision sans précédent depuis Cambacérès* », dira-t-il.

La confrérie

Courageusement, et sur tous les fronts, il fait face au drame dont il ne doute pas un seul instant qu'il sera bientôt terminé. Tout le prouve comme, par exemple, cette boutade que lui jette un jour de Gaulle dans un salon de l'Elysée et qui le laisse d'abord interloqué : « *Dites-moi, Michelet, est-ce que vous connaissez des musulmans qui ne soient pas du F.L.N. ?* »

Le ministre hésite puis avoue : « *Non !* » — « *Moi non plus !* » répond de Gaulle.

Sur la guerre d'Algérie, le ministre de la Justice, un an avant son retour au gouvernement, avait clairement indiqué sa position. Dans un livre publié en 1957 et intitulé : « Contre la guerre civile » (1), M. Michelet écrivait :

« *Ceux qui se battent avec de pauvres moyens matériels pour ce qu'ils croient être la libération de leur pays : combattants des maquis, soldats d'une lutte clandestine aux aspects multiformes, aux risques souvent plus graves que ceux encourus sur le terrain des guerres traditionnelles, tous ces résistants ont en commun un certain nombre de choses... Ils sont, si j'ose dire, de la même confrérie.* »

La même année, témoignant à Alger en faveur du jeune Pierre Coudre, qui à 14 ans avait été un de ses agents de liaison dans le maquis, et qui était accusé d'avoir milité dans un « réseau de soutien » du F.L.N., Edmond Michelet expliquait aux juges que la foi, l'enthousiasme, la générosité de Pierre Coudre, le souvenir aussi de la résistance, étaient seuls responsables de son action.

Ce passage de son livre, son témoignage en 1957, la dernière ordonnance prise par M. Edmond Michelet, garde des Sceaux, les rend impensables. Leur auteur tomberait désormais sous le coup de la loi.

Pour comprendre, il faut de nouveau s'arrêter.

Au moment même où M. Edmond Michelet, ministre d'une justice libérale et humaine, étudiait avec sa bonté naturelle les dossiers les plus pénibles, et s'efforçait de faire rendre justice dans les cas les plus scandaleux, il avait à connaître aussi de tous les textes étudiés en vertu des pouvoirs spéciaux pour accélérer la

(*) Entre le procureur général Aydalot et le président Rousselet.

(1) Tribune Libre (Plon 1957).

PRESSE

● M. SOUSTELLE, au cours de son prochain voyage aux Etats-Unis, enverra des articles à « L'Aurore ».

● M. JACQUES MARETTE, chargé à l'U.N.R. du « Courrier de la Nouvelle République », a envoyé aux adhérents une circulaire demandant un effort d'abonnement « pour dépasser « L'Express » : il annonce 114.000 exemplaires (dont ceux qui sont distribués automatiquement aux membres de l'U.N.R.).

● M. ROBERT MARTEL, ancien leader du MP 13, en fuite depuis l'affaire du 24 Janvier, vient de faire diffuser le n° 7 (ronéotypé) de son organe clandestin : « La Voix du Maquis ».

● « PARIS-PRESSE » envisage de sortir une édition à midi : il en sort actuellement deux, en début et en fin d'après-midi.

● M. AMAURY, administrateur général du « Parisien Libéré », est tellement satisfait du résultat de son édition pour l'Oise qui sort depuis quelques mois (les ventes ont augmenté de 43 % au détriment des autres quotidiens parisiens et de « L'Oise Matin ») qu'il envisage une édition pour l'Eure-et-Loir.

● La nouvelle rédactrice en chef de « L'Echo de la Mode » (1.200.000 exemplaires), MME FRANÇOISE VERNY (30 ans), est une ancienne élève de l'Ecole Normale Supérieure et prépare une thèse sur Spinoza et la pensée religieuse au XVIIᵉ siècle.

● Deux des magazines de M. Del Duca : « SECRETS DE FEMMES » et « MODE DE PARIS » (tirage total 750.000 exemplaires) viennent de fusionner.

répression, sans que s'en trouve atteinte la sacro-sainte fiction d'une Algérie en voie de pacification, mais où — surtout — il n'y avait pas la guerre.

Chaque jour, du cabinet du Premier ministre, de celui du ministre des Armées, venaient s'accumuler les projets d'ordonnances, des directives tendant à rendre légales les pratiques que la logique de la guerre répandait irrésistiblement, et contre lesquelles le pouvoir ne voulait ou ne pouvait pas sévir.

Débordés, les fidèles Gosselin et Rovan faisaient cependant front avec courage, renvoyant aux uns et aux autres des réponses dilatoires, ou se retranchant derrière des textes de lois. Pendant plusieurs mois, entre le cabinet Debré et le cabinet Michelet les escarmouches se multiplièrent jusqu'au moment où l'on atteignit un point de tension tel qu'il fallait bien que l'un des deux cédât.

Ce fut M. Michelet.

Un pli intercepté

Gaston Gosselin était passé maître dans l'art de l'esquive et de la contre-attaque. Sachant interpréter, ou croyant le savoir, les véritables souhaits de son ami le ministre, il n'hésitait pas, quand il le fallait, à prendre des risques dans cette petite guerre contre le cabinet du Premier ministre. Ce dernier réunit contre M. Gosselin tous les éléments d'un véritable acte d'accusation et adressa, en mars 1960, à M. Michelet une lettre comminatoire : il avait à se séparer de son collaborateur, accusé d'avoir pris des initiatives contraires aux instructions de son ministre, car il était évident, soulignait le Premier ministre, que M. Michelet n'avait pu ordonner à son collaborateur, par exemple, de prendre directement contact avec Ben Bella, pas plus qu'il n'avait pu lui confier telle démarche auprès des avocats habituels des inculpés algériens. Pendant plus de trois semaines Edmond Michelet réfléchit.

Quelques jours plus tôt, il lui était arrivé une mésaventure désagréable, qu'il ne pouvait considérer comme fortuite : un pli confidentiel confié à sa propre secrétaire particulière Mme Marteau, et adressé à son collègue des Armées, avait été « intercepté ». Sous ce pli, M. Michelet transmettait à M. Messmer l'organigramme du réseau « Armée-Nation » de la région de L... qu'un officier, ancien déporté, venait de lui apporter personnellement.

A son retour dans sa garnison, l'officier était attendu pour être immédiatement conduit aux arrêts de rigueur, sur ordre de celui qu'il avait mis en cause devant le garde des Sceaux.

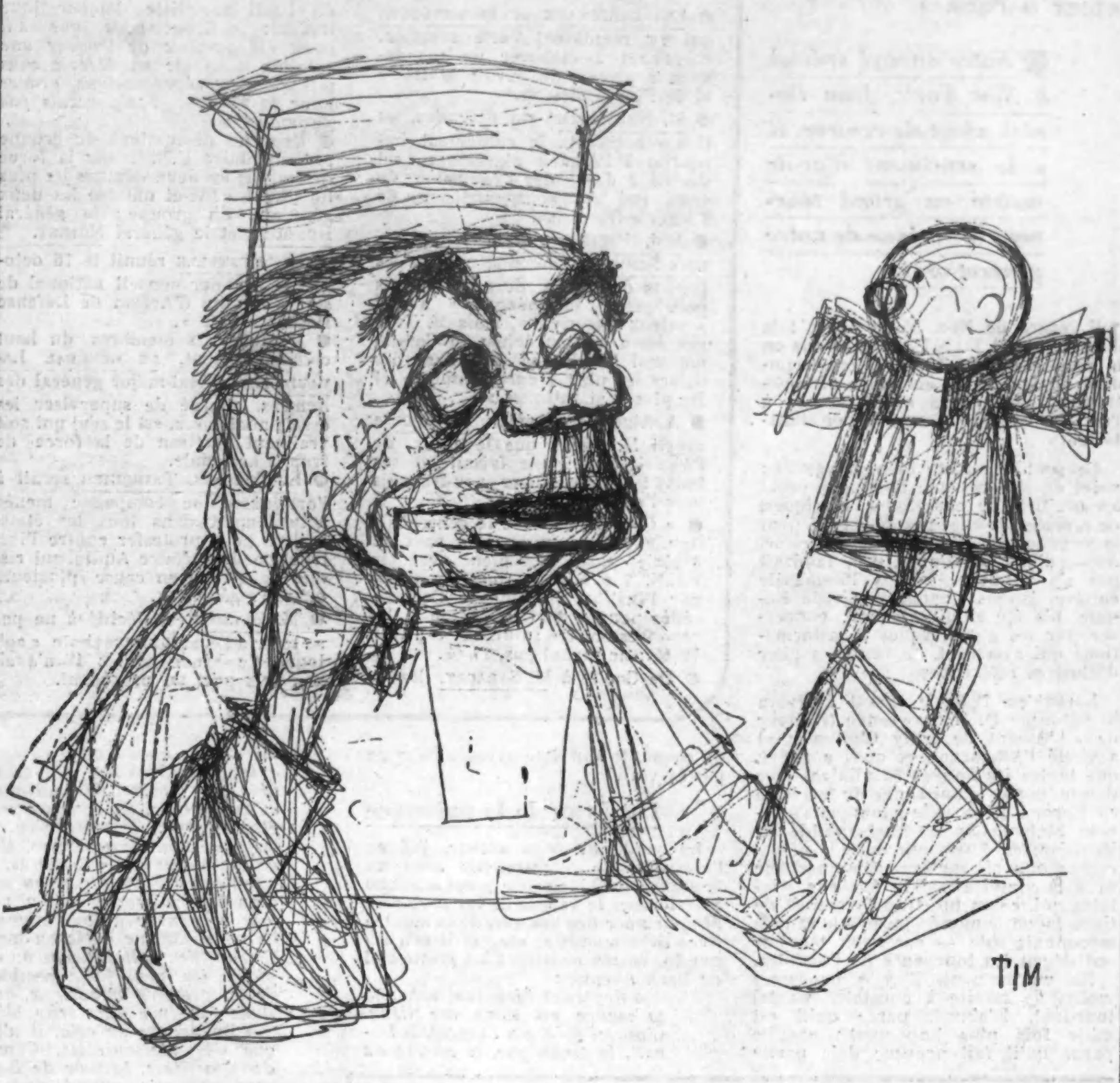
D'où venait la fuite ? Au moment où M. Michelet reçut la lettre de M. Debré demandant le renvoi de M. Gosselin, il venait seulement d'apprendre la vérité : sa secrétaire particulière, Mme Marteau, était la femme d'un activiste du réseau « Armée-Nation ». C'est elle qui avait intercepté cette lettre.

Le choix

Ce n'était pas la première fois sans doute que M. Michelet éprouvait la difficulté d'être le-ministre-le-plus-libéral-de-de-Gaulle. A plusieurs reprises, des magistrats lui avaient signalé des démarches effectuées par le cabinet du Premier ministre, court-circuitant la voie hiérarchique. Mais maintenant, il se sentait pris entre deux feux, ses adversaires les plus résolus, les activistes, ayant quelqu'un dans la place au moment même où M. Debré le plaçait devant un véritable ultimatum.

Quand Gaston Gosselin fut appelé dans le bureau du garde des Sceaux, il comprit tout de suite que celui-ci avait fait son choix. Mais parce qu'il était son ami, il le mit en garde contre ce qui l'attendait. Et de retour à son bureau, comme il avait l'impression d'avoir été mal écouté, il le lui écrivit. Gaston Gosselin ne partit pas seul. Joseph Rovan, solidaire de son action, decida de le suivre. Certes, il restait encore au cabinet du garde des Sceaux des collaborateurs auxquels il pouvait faire confiance. Mais en cédant cette première fois, il leur avait indiqué la voie dans laquelle il s'engageait. Et cela d'autant plus que toutes les actions de guerilla qu'il avait entreprises dans le cadre de ses fonctions étaient loin de donner les résultats escomptés.

A l'abri du secret de l'instruction (que sa réforme judiciaire avait institué), l'affaire Audin piétinait. Il y avait longtemps, cependant, qu'il connaissait la vérité sur l'affaire Audin. Lui comme le juge d'instruction, comme le procureur général Reliquet, comme le général Allard, comme le général Massu, comme tant d'autres... Mais la satisfaction était mince. L'escarmouche contre les policiers de la D.S.T. à propos de « La Gangrène » avait fait long feu. Les rapports de ses enquêteurs sur l'exercice de la justice en Algérie étaient classés dans tous les cabinets ministériels où ils avaient abouti. Et son nouveau représentant à Alger, le procureur Schmelk, ne pouvait que lui signaler, semaine après semaine, les limites étroites de son action.



LE GARDE DES SCEAUX : « *Maître, vous avez la parole !* »

Le nom des choses

Depuis le départ de Gosselin et de Rovan, les membres du cabinet du Premier ministre ont pris la mesure de leurs adversaires de la place Vendôme. Quand ils veulent voir aboutir un texte répressif, il leur suffit de glisser dans ce texte un détail un peu gros, un peu trop choquant, ils savent que le garde des Sceaux se battra pour le faire supprimer — et qu'il signera le reste.

C'est ce qui s'est passé à propos de la dernière ordonnance. Un article prévoyait le huis clos obligatoire. M. Michelet a réussi à le faire supprimer — et il a signé l'ordonnance.

Pris dans l'engrenage gaulliste, il s'est ainsi battu depuis le début sur les détails, cédant chaque fois sur les principes et devenant, alors qu'il ne rêvait que d'être un des instruments de la paix, le serviteur de la terrible logique de la guerre et de la répression.

Lui qui écrivait en 1957 : « *Nul ne peut désormais ignorer la nouvelle prise de conscience du danger mortel qu'ont fait courir à la civilisation chrétienne les méthodes du nazisme. Il n'y a pas que les catholiques à s'être aperçu de l'aboutissement logique de ces méthodes...* », il a cédé aux exigences de l'Armée qui réclamait : « *une justice plus rapide et plus efficace* ». La réforme de la justice militaire qu'il a promulguée a installé en Algérie des « procureurs militaires » — il s'agit de magistrats civils rappelés — dont les pouvoirs sont exorbitants mais qui sont désarmés en face des généraux ou des colonels. Le résultat, aujourd'hui, c'est que les pratiques qui font horreur à M. Michelet se trouvent « couvertes » par une nouvelle légalité dont il est l'auteur. Malgré ses sentiments et ses intentions, il a contribué à mettre en place un système qui entérine l'état de fait qu'il dénonçait en ces termes en 1957 :

« *Après trois ans de guerre, on s'aperçoit de l'hypocrisie qu'il y avait à ne pas appeler les choses par leur nom et à camoufler sous un euphémisme — celui de pacification étant le plus intolérable — la triste et dure réalité. Nous sommes encore en guerre en 1957 pour n'avoir pas osé admettre en 1954 que nous y étions.* »

Gaulliste inconditionnel, il garde une foi aveugle qui lui fait tout couvrir et tout accepter. On l'a vu récemment à propos des fameux projets sur la presse. Sous couvert d'un rajeunissement technique de la loi de 1881, une commission politisée a préparé une profonde refonte des textes actuels. Après quelques indiscrétions, M. Terrenoire et M. Michelet lui-même ont multiplié les déclarations affirmant que « *sans la liberté de la presse il n'y a aucune liberté* ». Le fait est qu'un projet de loi précis avait été rédigé, que la modification de plus de trente articles de la loi de 1881 était faite, que l'exposé des motifs était au point : il ne s'agissait nullement, comme on l'a affirmé, d'un document de travail mais d'un texte qui, un dimanche, aurait pu paraître tel quel au « Journal officiel ». Le gouvernement a reculé devant l'émotion de la presse, mais il n'a pas tenu à M. Michelet seul qu'une loi fondamentale ne soit abolie.

La signature

La contradiction de M. Michelet apparaît là tout entière : cet homme qui est contre la guerre, contre les tortures, pour la liberté, profondément chrétien, est devenu, sous l'autorité du général de Gaulle et à la main droite de M. Debré, l'instrument de la guerre et de la répression. Il avait pourtant vu clair. Toujours dans « Contre la guerre civile », il écrivait :

« *La guerre d'Algérie n'est pas une guerre comme les autres. Elle n'a pas pour objectif la victoire mais la paix* » et il prévoyait que, si elle durait, une seconde guerre se greffait fatalement sur elle : « *celle qui en métropole mettra inévitablement aux prises les partisans de la lutte à outrance et ceux de la réconciliation.* »

Aujourd'hui M. Michelet n'est plus du côté des prêtres de Souk-Ahras, de Pierre Coudre, ou du côté des objecteurs de conscience chrétiens en face de la guerre algérienne, dont il disait qu'ils étaient « *l'élément le plus jeune, le plus dynamique, le plus militant* ». Il n'est plus avec Robert Barrat qu'il vient de faire mettre en prison. Il est garde des Sceaux et signe les ordonnances. Il n'est plus seulement caution ou otage du gouvernement Debré, il est complice. Ses drames de conscience ne changent rien à la chose : la signature d'Edmond Michelet est indélébile sur les pages du « Journal officiel ».

CLAUDE KRIEF.

NATIONS UNIES

Retour à Paris

Notre envoyé spécial à New York, Jean Daniel, vient de rentrer. Il a le sentiment d'avoir assisté au grand tournant historique de notre génération.

JE rentre de New York. Deux fois par jour, à l'O.N.U., nous avons eu la nausée devant le caractère impudent ou farfelu de certaines démonstrations. Mais nous avons assisté à l'un des grands tournants de l'histoire.

Ce sont des mots bien galvaudés : voici des lustres que l'on nous rebat les oreilles de carrefours tragiques, de croisées de chemins décisives, dont la menace a été régulièrement décelée. Aujourd'hui, cependant, il ne faudrait pas s'y tromper. Jamais l'humanité entière, jamais surtout la vieille Europe n'a été si directement concernée par les gigantesques transformations qui s'opèrent. Je voudrais citer d'illustres références.

Lorsqu'en 1933 le grand écrivain britannique D. H. Lawrence (l'auteur de « L'Amant de Lady Chatterley ») a visité l'Allemagne et qu'il a prévu que toutes les années 30 allaient être dominées par la naissance du fascisme en Europe et en Asie ; lorsque l'écrivain Stephan Zweig s'est suicidé au Mexique, en 1939, parce qu'il déclarait ne pouvoir survivre ni au nazisme ni à la victoire sur le nazisme, victoire qui, selon lui, transformerait de toute façon le monde jusqu'à le rendre méconnaissable — ces deux témoins ont décrit les tournants de l'histoire.

En ce moment, il y a beaucoup moins de mérite à constater un tel tournant. D'abord, parce qu'il est mille fois plus important ; ensuite parce qu'il fait presque déjà partie du passé. Il faut être aveugle pour ne pas le voir.

Les lieux de la puissance

La veille de mon retour, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec un financier de l'industrie journalistique américaine. Je venais de lui parler de l'importance des neutres, de la montée du « tiers monde », etc., et il m'a répondu, en me montrant les gratte-ciel de Park Avenue :

« Regardez bien tout cela ; la puissance est dans ces lieux. C'est ici qu'il y a l'argent, le travail, la technique, le niveau de vie élevé ; quand on a cela, on a le pouvoir. Vous pouvez me dire qu'à Moscou ils l'ont aussi, et qu'à Pékin, ils l'auront peut-être un jour. Je veux bien. Ce sont des réalités sérieuses. Mais ne me parlez pas des autres. Ils n'ont que le pouvoir qu'on veut bien leur laisser et qu'on peut leur reprendre à tout moment. Ils n'ont aucune carte en main. Ce sont des polichinelles ou des pions. On peut faire semblant de les prendre au sérieux, mais il ne faut pas aller trop loin...

« En dehors de cela, il n'y a que des plaisanteries. Comme dans la Bible, la tour de Babel sera anéantie quand nous le voudrons. »

Lorsque les fils de Noé, pour prévenir un nouveau déluge, tentèrent de construire une tour qui atteignît le ciel, Dieu les confondit par la différence des langues et les châtia parce qu'ils prétendaient à la puissance. Ainsi mon financier rêve-t-il qu'un dieu soviético-américain anéantira les prétentions des jeunes nations coupables d'ignorer le contenu traditionnel de la vraie puissance.

Cette philosophie a inspiré les dernières manœuvres de la délégation américaine à l'O.N.U.

Pour la première fois on vit le sage et aristocrate président Nehru perdre son sang-froid.

Il m'a reçu peu après sa violente attaque contre l'Occident. Il était mécontent d'avoir eu à se départir de sa sérénité. Coiffé de son bonnet de chirurgien, vêtu de son manteau de pasteur, portant à la boutonnière une rose aussi célèbre que le cigare de Churchill, il pensait à haute voix dans l'élégant salon particulier au 32e étage de l'hôtel Carlysle, orné de tableaux choisis par le Premier ministre indien lui-même. C'est le seul chef d'Etat qui ait profité de son séjour à Manhattan pour visiter le Musée d'Art Moderne, le Metropolitan Museum of Art, et le Guggenheim Museum. Il incarne l'humanisme dans son expression la plus fine, la plus nuancée, la plus séduisante. Dans son pays, il n'a pas réglé encore les plus grands problèmes, mais il s'est attaché à favoriser une évolution rapide.

Krouchtchev et les neutres

« Krouchtchev ? Je l'ai beaucoup pratiqué et maintenant je crois que je le connais assez bien. Il a des côtés particulièrement constructifs et agréables, et puis, évidemment, il a des côtés très irritants. Il faut le prendre comme il est.

« Pour deux raisons : d'abord parce qu'il représente incontestablement le peuple soviétique, ensuite parce que je continue de penser aujourd'hui encore qu'il incarne l'aile la plus libérale des dirigeants du Kremlin, qu'il veut la paix et qu'il veut le désarmement. Vous me direz que tout le monde veut la paix ? Qu'il veut une paix soviétique comme d'autres veulent une paix américaine ? Je réponds : pas seulement. Krouchtchev, en dépit de tout, demeure, à mes yeux, quelqu'un avec qui *il est possible* de faire une certaine paix.

« En tout cas il sait s'y prendre avec nous autres, nations neutres. Dieu sait combien nous avons de difficultés avec les Chinois et aussi parfois avec les Soviétiques, et combien je suis prévenu contre le communisme et contre cette civilisation machiniste qui est à la fois le lot des Etats-Unis et de la Russie.

« Il reste que Krouchtchev — par habileté ou par conviction, mais après tout, que m'importe ? — sait nous comprendre, s'efforce de nous respecter, arrive à favoriser le rôle que nous devons jouer dans l'intérêt de l'humanité tout entière. Les Etats-Unis viennent de commettre une lourde faute. Après un très noble discours du président Eisenhower qui, pour la première fois, constituait une véritable caution américaine du neutralisme, les représentants américains ont montré dans les coulisses le mépris dans lequel ils tenaient au fond les neutres.

L'exposé du général

« Tout cela est assez grave. S'il faut participer à la guerre froide pour être amis des Etats-Unis, alors quelle est l'utilité des amis ? Krouchtchev n'exige rien de cela. Je crois qu'il est plutôt content de l'attitude des Cubains ou des Guinéens, évidemment. Mais lorsque le terrain lui paraît défavorable, il n'insiste pas, en tout cas pas tout de suite !...

« Un moment donné, j'ai cru qu'il y avait parmi les Occidentaux quelqu'un qui comprenait cela très, très bien, c'est votre président. Vous vous souvenez qu'avant la Conférence au Sommet, j'avais vu le général de Gaulle à Paris. Ce n'est pas que je lui aie parlé, j'ai un peu l'impression qu'on ne parle jamais à de Gaulle : on l'écoute. Ce n'est pas non plus qu'il m'ait paru attendre quelque chose de moi (j'ai aussi l'impression que le général n'attend quoi que ce soit de personne), mais enfin il venait de donner leur indépendance aux Etats d'Afrique, de proclamer le droit des Algériens à l'autodétermination (que la guerre d'Algérie semblait proche de sa fin alors, selon ses dires !) et le long exposé qu'il m'a fait pour me rallier à ses vues n'était ni sans lucidité ni sans hardiesse. Il voyait très loin — ce qui d'ailleurs me rajeunissait, car j'ai comme lui 70 ans et, à l'entendre, il me semblait que

POLITIQUE

● Les cardinaux et archevêques qui se réunissent cette semaine, cherchent à élaborer un mandement à propos du devoir militaire et de l'insoumission.

● M. Neuwirth qui défendra, au Congrès U.N.R., le ralliement immédiat à l'Algérie algérienne, est décidé à demander l'exclusion de ceux qui resteront partisans de l'Algérie française.

● MM. Pflimlin, Simonnet, Maurice Schumann considèrent que les projets de Gaulle de commissions politiques européennes sont « mieux que rien », mais M. Teitgen les a mis en échec au Comité national M.R.P. en défendant les thèses les plus « européennes » et les plus « atlantiques ».

● A Alger, le général Crespin a averti M. Debré que le choix de l'Algérie algérienne faisait glisser tous les musulmans pro-français vers l'attentisme.

● « Croyez-vous que le général de Gaulle puisse ramener la paix en Algérie sans négocier avec le F.L.N. ? » A cette question posée par l'Institut de sondage Cambessédès pour « Afrique-Action », les réponses ont été : oui, 24 % ; non, 59 % ; ne savent pas, 17 %.

● De Gaulle à M. Saragat, leader du Parti socialiste démocratique italien : *« Croyez-vous que s'il avait été possible de trouver une solution adéquate en Algérie sans risquer des répercussions graves pour la France, je n'y serais pas parvenu ? »*

● Dans les discussions du groupe parlementaire U.N.R. sur la force de frappe, les deux députés les plus hostiles à celle-ci ont été les deux généraux du groupe : le général Burgund et le général Noiret.

● M. Soustelle réunit le 16 octobre le premier conseil national de son « Comité d'Action de Défense Démocratique ».

● De tous les membres du haut commandement, le général Lavaud, chef d'état-major général des Armées, chargé de superviser les essais nucléaires, est le seul qui soit vraiment partisan de la force de frappe nationale.

● Le colonel Trinquier serait à l'origine d'une campagne menée actuellement dans tous les états-majors pour protester contre l'instruction de l'affaire Audin qui risque de mettre en cause plusieurs officiers généraux.

● M. Duchet est décidé à ne pas se tenir à l'écart du prochain « colloque de Vincennes » : il n'avait pas pris part au précédent.

● M. Papon, dans son rapport sur les incidents de l'Etoile, a expliqué le manque d'énergie de la police par le caractère « militaire » de la manifestation.

● M. Delouvrier est inquiet : le général Jouhaud a obtenu l'autorisation d'aller en Algérie, où il compte bientôt occuper une situation dans les affaires.

● **M. Guy Mollet en privé : « De Gaulle a lâché toutes les cartes qu'il avait entre les mains et divisé la troisième force sur tous les problèmes essentiels. Mais c'est aussi la seule force qui puisse s'opposer à une entreprise fasciste ».**

● **M. Guy Mollet a suggéré à M. Pierre Gaudez, président de l'U.N.E.F., une campagne analogue à celle du C.N.A.L., sur la guerre d'Algérie, et l'a assuré du concours de la S.F.I.O., si les partis politiques devaient être engagés.**

● **Le gouvernement vient de rétablir à l'U.D.T. (gaullistes de gauche) la subvention qui avait été supprimée il y a quelques mois.**

● **M. Gaston Palewski, ambassadeur à Rome, cherche à savoir si M. de Courcel est décidé à quitter le Secrétariat Général de l'Elysée ; il aimerait revenir auprès du général de Gaulle.**

Triomphe des Iceland suédois

Cette année SCOOP'S INTERNATIONAL rompt la monotonie des lainages unis et lance en exclusivité la série des extraordinaires pull-overs « Iceland » suédois.

Les « Iceland » sont opulents par la richesse des couleurs et par la sobre somptuosité des motifs scandinaves, irlandais, esquimaux, incas, indiens... adaptés par le fameux modéliste Hans HEITSCH.

Une palette de 80 modèles lui a permis de créer la collection du « jamais-vu ».

Chauds, confortables, strictement imperméables, réalisés dans une sélection des meilleures laines norvégiennes, les « Iceland » triomphent cette saison pour le ski, l'après-ski, le sport, les week-ends d'automne et d'hiver.

Large gamme de modèles pour femmes, hommes, enfants.

Renseignements : OPE. 91-56.

Communiqué.

nous avions encore tous les deux un long chemin à parcourir — et puis la guerre d'Algérie s'est poursuivie, compromettant tous les rapports.

« Les Nations dites Unies »

« Pas seulement avec la France, d'ailleurs ! Je ne savais pas à quel point cette guerre pourrait peser sur les relations internationales, être un tel facteur dans des positions qui, en apparence, n'ont rien à voir avec elles. On en arrive à se situer dans le monde par rapport à cette guerre, est-ce que le peuple français a conscience de cela ?

« Enfin, il y a eu les derniers propos du général de Gaulle sur les Nations « dites Unies ». Remarquez, personnellement, j'ai trouvé cela plutôt piquant, savoureux, j'ai même ri de bon cœur en lisant ces déclarations, mais cela révèle une telle indifférence à l'égard de l'attachement des jeunes nations pour l'O.N.U., une telle croyance périmée que tout doit se passer entre les Grands, et que tout est toujours une épreuve de force. Ce n'est pas que le rapport des forces ne compte plus, au contraire, c'est que la nature des forces a changé, voilà la grande révolution et, en un sens, le progrès moral de ce siècle si mécanique et si matérialiste par d'autres côtés. »

Il y a eu, vendredi dernier, un autre exemple de l'inconscience occidentale. A midi, des envoyés spéciaux aux Nations Unies avaient invité Krouchtchev à prendre la parole. Le Premier soviétique a, sans aucun doute, impressionné tous les assistants quels qu'ils soient. Tour à tour, déterminé et charmeur, vindicatif et débonnaire, il a développé pour la centième fois une thèse qui révèle la solidité sinon la bonne foi. On peut discuter cette thèse, il le faut. Mais elle est d'une remarquable habileté en ce qui concerne les peuples sous-développés.

Discréditer le dollar

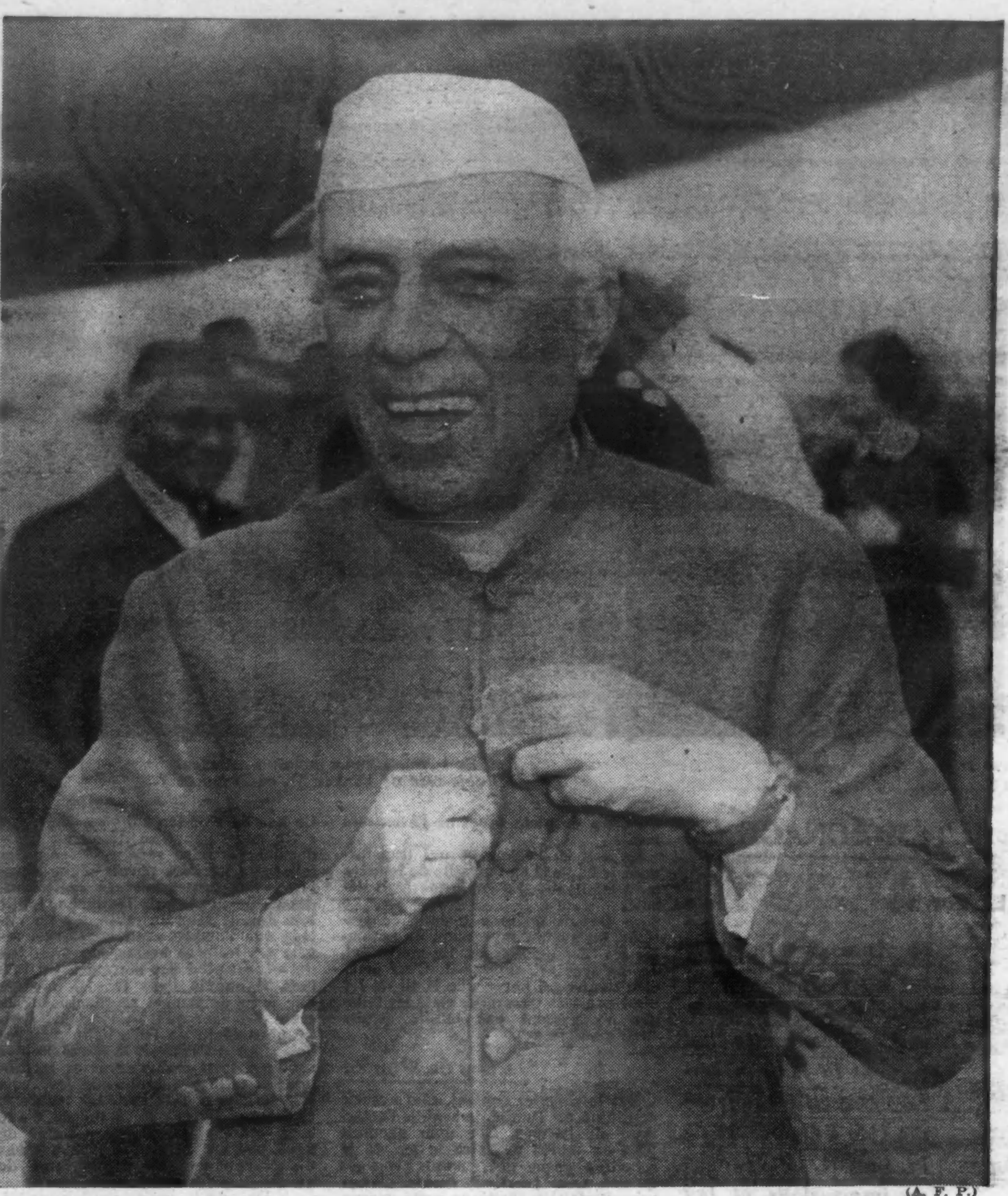
En résumé, Krouchtchev a compris qu'en dehors de l'Algérie, de l'Afrique du Sud, et de quelques autres territoires, l'heure de l'anticolonialisme *politique* était dépassée et qu'on était arrivé à l'anticolonialisme *économique*, c'est-à-dire à la possibilité d'exciter la méfiance des peuples coloniaux à l'égard des Etats-Unis, seule puissance capable d'une aide considérable. Il faut discréditer ce dollar si convoité. Il faut que la fascination cesse. Pour cela, il y a la Chine, Cuba, et l'Algérie, qui sont des instruments d'une extraordinaire efficacité.

Le soir même, il y avait à la télévision le second grand débat entre les deux candidats à la présidence des Etats-Unis : Kennedy et Nixon.

Sur une heure de débat, vingt minutes au moins ont été consacrées à la question suivante : de l'administration républicaine ou démocrate, quelle est celle *qui a perdu* la Chine, et Cuba ? Ce sont les républicains, a déclaré Kennedy. Ce sont les démocrates, a répondu Nixon.

Aucun d'eux ne s'est demandé si la Chine et Cuba pouvaient être « gagnées et perdues », s'il n'y avait pas dans ces deux Etats des peuples dotés d'une autonomie et susceptibles d'un réveil, si, alors même qu'on croit à l'exclusive efficacité du rapport de forces entre les Etats-Unis et la Chine, il n'y avait pas nécessité de ménager la sensibilité des anciens peuples colonisés dont les nouveaux représentants présents à New York pouvaient suivre un tel débat. Les deux candidats sont entourés d'experts, de « brain-trusts », qui leur disent journellement où en est la sensibilité américaine, ce qu'attend le peuple américain, ce qu'il faut faire pour gagner les suffrages des électeurs. C'est-à-dire que le peuple américain pense au fond que les dollars ont été mal utilisés en Chine et à Cuba et qu'il aurait suffi de bien les utiliser pour que la sujétion continuât. Et il s'agit de l'un des peuples, j'en ai la conviction, les plus démocrates de la terre. On en arrive pourtant à souhaiter que l'un des deux candidats au moins ne partage pas le sentiment de ceux qui l'auront élu...

C'est difficile d'accepter les bouleversements lorsqu'ils ont cette dimension. Il paraît que lorsque les premières théories sur la relativité ont acquis autorité, un grand savant a déclaré : « Je me refuse à y croire parce que cela bouleverse mes habitudes de pensée. » Pour nous, c'est une vision naturelle des choses qui est entièrement mise en question. Au fond même de la philosophie libérale qui, en 1954, présidait aux tentatives de décolonisation, pourquoi ne pas reconnaître qu'il y avait encore des relents de néocolonialisme, une croyance à la suprématie de la civilisation du peuple colonisateur, une volonté enfin de maintenir une allégeance ? Or nous voyons aujourd'hui des hommes, presque sortis du néant et réclamant en même temps un droit complet non seulement à l'existence mais à l'exigence et constituant, ô stupéfaction, une force irréductible. Ces peuples n'ont pas de puissance atomique, pas de véritable armée, pas de puissance économique et parfois pas même de cohésion nationale. Et par les problèmes mêmes qu'ils créent à ceux qui ont tout, ceux qui n'ont rien sont devenus des arbitres.



(A. F. P.)

LE PANDIT NEHRU A NEW-YORK.
Ni bombe H, ni armée, ni puissance économique et pourtant...

Une place dans la réalité

De cette révolution, je n'ai pris la mesure qu'en rentrant à Paris. En lisant dans les journaux certains titres de première page comme « Le général Ailleret se félicite du second barrage édifié sur la frontière algéro-tunisienne. » Ou encore : « M. Debré a installé la troisième commission d'élus algériens. » Le choc devient alors assez étrange. Des techniciens du journalisme m'ont affirmé aussi qu'il y avait deux mots qui, en ce moment, provoquaient l'ennui, c'est « O.N.U. » et « Congo ». Le désir d'être rassuré peut très bien s'exprimer, en effet, par une réaction d'ennui à l'égard du danger. Mais enfin j'ai bien vu à New York naître tout un monde qui nous échappe, qui est en train de nous exclure, et devant lequel les préoccupations parisiennes se révèlent tragiquement anachroniques.

Nous n'avons été présents auprès de ces milliers d'hommes venus à New York de tous les coins de la planète que par nos défauts. A peine les membres de la Communauté française avaient-ils proclamé leur gratitude à l'égard de la France que déjà ils étaient contraints de se séparer d'elle, de voter contre elle, entraînés qu'ils étaient dans un irrésistible courant.

Un délégué occidental a passé son temps à me répéter dans les couloirs de l'O.N.U. que j'avais tort de « prendre au sérieux ces gens-là ». Et de citer toutes les pantalonnades de certaines vedettes de la politique mondiale. Mais ces gens-là, ce ne sont rien d'autre que les représentants de l'humanité entière. Ils sont le monde d'aujourd'hui ; la question est de savoir si nous voulons ou non en faire partie. Si nous voulons échouer dans la dérision à partir d'une politique dite, combien à tort, de « grandeur », ou si nous voulons construire, modestement, notre place dans la réalité.

JEAN DANIEL.

Avis important

L'Ecole des Attachés de Direction Bilingues

annonce
qu'en vue du concours d'entrée
1961
une Section préparatoire
est ouverte aux étudiants

Les cours débuteront le 24 octobre

Demandez renseignements :
15, rue Soufflot - PARIS (5e)
ODEon 46-72

POUR
LES PREMIÈRES FRAICHEURS ET PLUIES D'AUTOMNE
GARY
VOUS PROPOSE UNE COLLECTION
"Extraordinaire"
PARDESSUS ET IMPERS
IMPORTATIONS EXCLUSIVES
73, CHAMPS ÉLYSÉES

EN PATROUILLE LE LONG DU BARRAGE.
Rubis rose de Yankee 31, où êtes-vous ?

TÉMOIGNAGE

Le Barrage

● ***Après son enquête sur le village de Toudja, Jules Roy s'est rendu auprès des unités qui gardent le fameux barrage électrifié à la frontière de l'Algérie et de la Tunisie. Il livre ici ses impressions et fait part des entretiens qu'il a eus avec les officiers sur place.***

UN soir, donc, après en avoir sollicité l'autorisation à Bône, je me trouvai sur le barrage au rendez-vous qu'on m'avait fixé. Un capitaine m'attendait déjà, de son côté. Je grimpai dans la tourelle de l'automitrailleuse, près de lui et je coiffai les écouteurs qu'il me tendit. La machine s'ébranla dans un ronronnement. Elle commençait à faire ce que les uns appellent « la herse » et d'autres « le parquet ». Cela signifie que, de la tombée de la nuit à l'aube, derrière quatre cents kilomètres de barrage électrifié, cent automitrailleuses descendent et remontent les routes, comme des tracteurs tirant la herse qui écrase les mottes ou comme des valets astiquant le plancher. De la tombée de la nuit à l'aube, roulant en code ou en phares, cent équipages observent les défenses et le dernier grillage que les combattants de l'A.L.N. devront percer pour déboucher, et quelquefois s'arrêtent, s'embusquent et stoppent leurs moteurs pour mieux écouter.

Sur le barrage, la vie ne commence qu'à la nuit. De jour, qui peut s'y risquer ? Les guetteurs veillent, les avions survolent la frontière, les postes de détection crépitent. Nul ne peut, sans se dénoncer, toucher à un fil. En revanche, la nuit, l'ennemi peut s'avancer impunément jusqu'aux premières défenses, et, s'il ne les franchit pas, s'y établir pour tirer les automitrailleuses qui ont leurs feux allumés et qu'un coup de canon de 57 sans recul fera sauter. Pour que les obus éclatent avant leur objectif, on a tendu des filets métalliques en bordure des routes ; la fusée d'ogive est si sensible qu'elle fonctionne au moindre impact. Des éclats pourront gifler l'engin mais un coup de plein fouet ne l'éventrera pas.

Ce soir-là, l'éclairage qui transformait le barrage en muraille de lumière était en panne. Le capitaine était désolé.

— Depuis qu'on a installé ce système, on avait l'impression de remonter les Champs-Elysées. En moins gai. Je me trompe, ajouta-t-il. C'est peut-être moins gai parce que le fil de fer n'est pas très décoratif, mais les fellagha n'y passent pas tandis qu'aux Champs-Elysées...

Un peu de Wonder

Dès le premier contact, sauf avec le capitaine de Toudja, je sentais l'amertume de l'armée. Elle nous accusait plus ou moins de faire le jeu de la rébellion parce que, moins engagés qu'elle, nous pouvions mieux discerner où était la vérité de cette guerre.

— Ce n'est pas ce qui me gêne, dis-je, les fellagha des Champs-Elysées.

Je m'en repentis aussitôt. Je risquais de blesser l'homme qui m'accueillait et m'emmenait le long de son royaume de barbelés. J'aime les capitaines parce que je me souviens de celui que je fus et de beaucoup d'autres que j'ai conduits au cimetière sous les draps tricolores et les bénédictions des aumôniers, ou qui ont disparu en mer, par d'autres nuits moins belles que celle-là.

— Pardonnez-moi. Je veux dire qu'un jour viendra où vous vous retrouverez aux Champs-Elysées avec d'anciens fellagha qui vous diront ce qu'ils éprouvaient en face de vous. Et vous boirez des pots ensemble.

— Ceux-là ne me font pas peur et ce n'est pas à eux que je pense, mais à tous ceux qui ne comprennent pas que nous défendons ici l'Occident.

— Ecoutez, dis-je. Je n'y suis pas. Nous reprendrons cette conversation tout à l'heure. Je suis à bord d'une automitrailleuse qui remonte le barrage de B 18...

— ...à B 29.

— Avec un capitaine qui fait la herse.

A des kilomètres, sur des collines englouties, un projecteur venait de s'allumer et promenait son rayon bleu sur des bois, des champs d'orge, des roches éclatées, comme aux spectacles de nuit, quand la lumière se braque soudain sur un rempart où va surgir Hamlet.

— Yankee 31 de Rubis Rose qui vous appelle, m'entendez-vous ?

Pour vérifier un réglage, l'officier se pencha à l'intérieur de la tourelle et je vis son visage à la lueur de la torche électrique : jeune, aigu, vif, un pli d'ironie sur la joue. La voix nette me plaisait. Le capitaine répéta son message. Dans les écouteurs, la radio m'assourdit.

— Rubis Rose, Rubis Rose de Yankee 31, où êtes-vous ?

— Bernard 21 en route vers vous. Un peu de Wonder, s'il vous plaît.

Un autre phare se découvrit brusquement à notre gauche, éclaira des falaises grises, les parois d'une montagne qui suspendait ses arêtes au-dessus de nous, puis les lâcha, jaillit loin devant dans un ravin, sur un village que l'ombre avait submergé, révéla ses toitures basses, ses ânes endormis au pied des murettes. Un instant, il ondula dans le ciel, comme une épée de feu, et se planta sur la crête d'en face qu'il balaya lentement, tirant soudain de l'obscurité d'autres bois, un sol qui avait la blondeur des sables et trois mouvements de terrain que les artilleurs appelaient les Trois Pucelles, puis s'éteignit. La frontière tunisienne passait là, à portée d'une arme automatique légère, séparée de nous par un abîme de déclarations d'indépendance, de discours et de vexations d'ambassades.

— Oui, dit le capitaine, j'aurais tellement souhaité que vous voyiez l'éclairage normal et non ces baladeuses de secours.

A présent, quand le système n'était pas en panne comme ce soir, les automitrailleuses pouvaient rouler tous feux éteints, derrière un bandeau de lumiere, à l'abri des coups de bazooka. Le barrage devait ressembler à certaines corniches illuminées comme il y en a le long des côtes tourmentées d'Italie. La lumière baignait une plage d'or où luisaient les champs de barbelés à cinq mille volts.

La radio se mit soudain à appeler et, à l'intérieur de la tourelle, des voix mécaniques s'élevèrent mêlées au pépiement de la graphie. Une main toucha le capitaine. « Impulsion fugitive, annonce Albert trois. »

Des lièvres tout rôtis

A ce signal, tout le barrage retenait son souffle. Peut-être un groupe de fellagha venait-il de placer un *bangalore* sous le réseau ou de le toucher avec des pinces à poignées isolées, ou bien était-ce le vent qui agitait les fils, ou une bête : quelquefois, on y trouvait des sangliers ou des lièvres accrochés.

— Rôtis, ajouta le capitaine.

Les opérateurs devaient fixer avec plus de tension l'écran des radars et les aiguilles des variomètres, comme un pêcheur sa ligne qu'une première touche a fait frémir. A la seconde, l'alerte serait donnée dans un secteur, l'emplacement du contact déterminé à cent mètres près, les projecteurs braqués, les commandos blindés lancés à l'attaque. Si elle atteignait la route, la troupe rebelle se jetterait dans des champs de mines hérissés de nouvelles défenses. Si elle en réchappait, la foudre des tirs de concentration des batteries de 105 tomberait du ciel et, plus loin, une autre branche électrifiée du barrage bouclait la zone où elle se réfugierait.

Le capitaine souriait. Le piège énorme et multiple, chaque jour perfectionné, attendait son gibier, qu'on tirerait de là, sanglant, demandant grâce, ou grillé.

Au P.C. où nous nous arrêtâmes, les officiers veillaient comme sur un navire, près d'un central radio dont les voix se chevauchaient. Un seul mot provoquait le silence quand il était lancé par les opérateurs : « Impulsion positive », et déclenchait le branle-bas de combat. Mais ce mot-là était rarement prononcé, et les nuits se gaspillaient en vaines alertes, dans la machinerie prodigieuse. Les salles d'opérations suivaient, sur les plans à grande échelle, le va-et-vient mécanisé des automitrailleuses et j'imaginai les postes radar balayant les nébuleuses de leurs écrans et les aiguilles tremblotantes des détecteurs semblables à des antennes de grillon. Sur d'autres collines, derrière des protections de rondins et de sacs de sable, des groupes électrogènes ronflaient.

— Passé minuit, dit le capitaine, d'habitude, on est tranquilles. En face, ils n'ont plus assez de temps pour exploiter un coup avant le matin. Avec le jour, l'aviation démarre : ils préfèrent être rentrés chez eux à ce moment-là.

La défense de l'Occident

Il ressemblait à un Saharien, à cause du chèche qu'il avait mollement enroulé autour du cou et qui lui retombait sur l'épaule. Ou bien c'était moi peut-être qui le voyais saharien, à cause de ce désert de pierres, de la nuit d'étoiles et du peloton qui l'attendait, les capots des moteurs rangés les uns près des autres.

Je l'observai mieux. Non. Il était de ces hommes qui paraissent nés pour les grandes solitudes parce qu'ils portent en eux le désarroi qui les force à cheminer sur l'arête la plus effilée de la vie ou à mourir ; ou qui éprouvent un appétit démesuré pour une fraternité qui n'est pas de ce monde et s'imaginent la trouver dans le métier des armes. Le capitaine croyait défendre l'Occident ici, comme il avait cru le défendre en Indochine. Et il est vrai que, d'une certaine façon, l'Occident avait subi en Asie une défaite. Mais cette cause-là n'était pas claire. Il faut être sûr de savoir si l'on défend le caoutchouc et le pétrole de l'Occident, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ou les bases stratégiques pour fusées. Il faut définir clairement les buts.

Nous sortîmes sur le terre-plein d'où l'on devinait, au fur et à mesure que le regard s'accommodait, le chaos des crêtes tunisiennes de l'autre côté de la sombre vallée. La nuit nous enveloppa de nouveau.

— L'Occident dont vous me parliez, dis-je, pourquoi voulez-vous être le seul à le défendre ?

— Toute l'armée pense comme moi.

— Alors pourquoi l'Occident ne défend-il pas cette armée à l'O.N.U. ?

Pourquoi voulez-vous être les champions d'un Occident qui ne vous soutient pas ? Pourquoi voulez-vous croire que vous vous battez ici contre le marxisme ? L'Indochine ne vous a-t-elle pas obsédé ? Personnellement, je pense que la rébellion algérienne est un refus du colonialisme et non un refus de l'Occident. Je suis même convaincu que si la France avait aboli ici tout vestige de colonialisme depuis la fin de la dernière guerre mondiale, elle aurait pu faire neuf millions de Français de neuf millions de musulmans. Voilà ce qui nous sépare. Vous craignez de voir l'Afrique du Nord et l'Afrique tout court en proie au marxisme et je crois que l'Afrique du Nord, tout imprégnée de l'Occident, n'est nullement tentée de boire à la fontaine marxiste, sauf si nous l'y forçons.

— Comment l'y forcerions-nous ?

— En continuant la guerre. Pourquoi combattez-vous ?

— Nous cherchons des motifs plus nobles que le pétrole, dit-il. Pour une certaine idée de l'homme. Pour élever le niveau de vie des gens d'ici, pour répartir les terres à leur profit, pour les maintenir liés à nous matériellement et spirituellement afin que notre influence demeure.

— Vous ne pensez pas que l'Algérie sera un jour indépendante ?

— Ah ! dit-il. Si du moins j'étais sûr que la France y garde sa place, que ce pays ne nous renie pas et que rien de ce que nous avons fait ici ne soit perdu, j'accepterais volontiers qu'elle le soit puisque nous n'aurons rien pu sauver de notre empire.

— Alors, dis-je, vous vous battez pour le même but que les gens d'en face.

Les Chinois en Tunisie

Il se tourna vers moi et me regarda. Sans doute devait-il y avoir beaucoup d'ironie sur son visage, mais sa voix n'en laissa rien paraître.

— Il me semble que vous dépassez la mesure, dit-il. Les gens d'en face, puisque c'est ainsi que vous les nommez, veulent nous jeter à la mer. Ils savent bien qu'ils n'y réussiront jamais et font appel à l'étranger.

— Ils font appel à ceux qui peuvent les aider. Nous étions bien alliés à l'U.R.S.S. pendant la dernière guerre. Nous ne la désignions pas sous le terme de champion du marxisme. Nous disions en parlant d'elle : « la chère et sainte Russie »... Le F.L.N. ne demande pas que nous quittions l'Algérie, mais que nous accordions aux Arabes ce que nous leur avons toujours refusé jusqu'à ce qu'ils prennent les armes contre nous : une certaine idée de l'homme, comme vous dites, la reconnaissance de leurs droits physiques, civiques et moraux, avec tout ce que cela comporte. Ceux qui ne voudront pas s'entendre avec eux sont ceux qui n'ont jamais voulu admettre que les Arabes pouvaient être leurs égaux. Ils préfèrent partager leur terre et leur pain avec nous qu'avec les Chinois.

Pour cela, il fallait faire la paix et, à cette seule idée, le capitaine se hérissait. L'idée de voir les Chinois s'installer en Tunisie ne lui déplaisait pas tellement. On les verrait arriver, les Chinois ! On les assaisonnerait aux roquettes et au napalm. Pas un instant, il ne pensait que les Chinois pourraient avoir des avions, des aérodromes bien défendus, situés en Libye au ailleurs, des canons et des chars, et que cela pouvait créer un conflit international.

— Pourquoi pas la paix ?

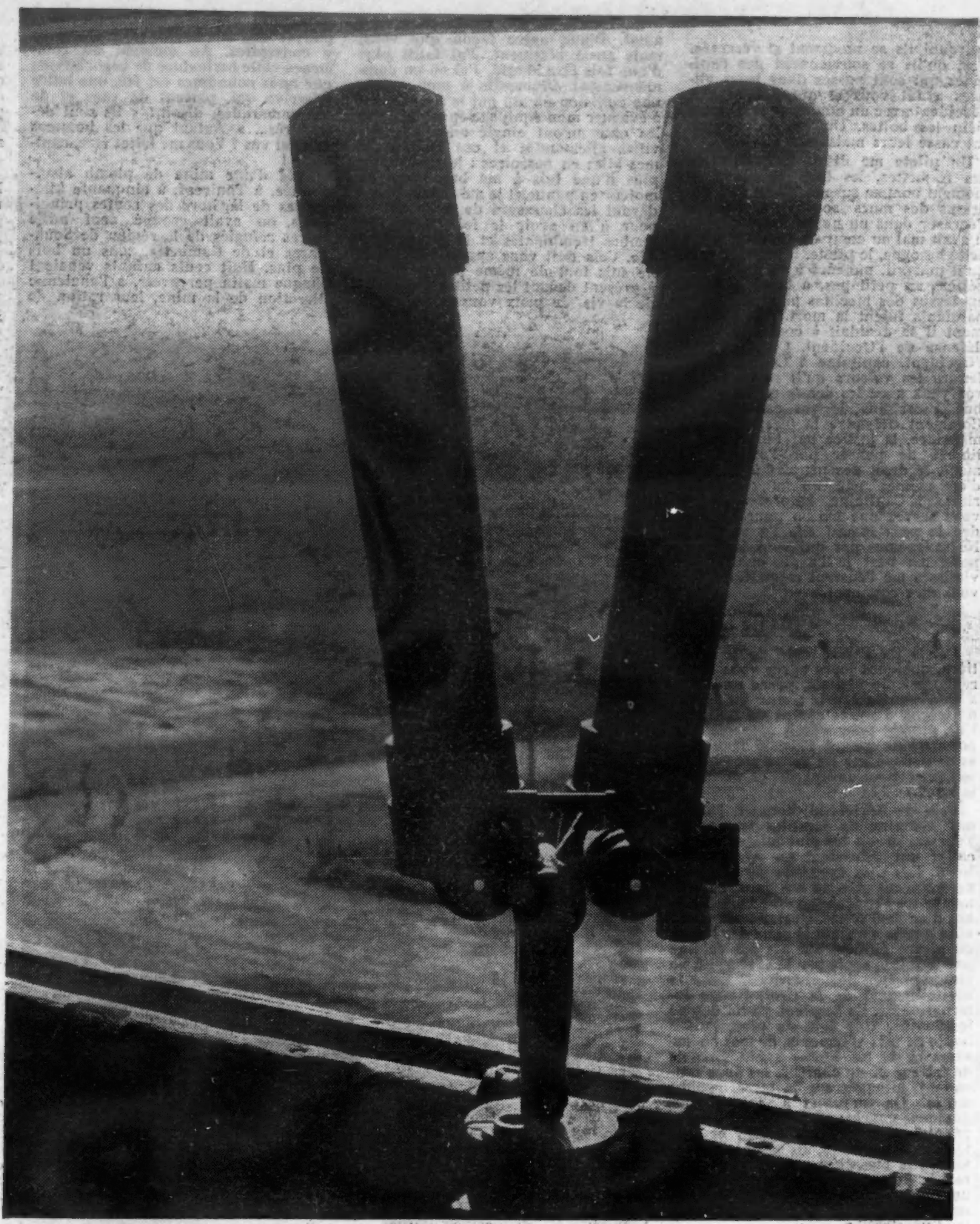
— Parce qu'ils sont sur le point d'être vaincus et que nous leur donnerions une victoire. Vous les voyez revenir en Algérie avec leur gloire de combattants de la libération nationale, reprendre en main les villages où nous avons eu tant de peine à mettre de l'ordre et régler leurs comptes avec ceux qui nous auront servis fidèlement ?

⁂

— Il faudra bien, un jour, faire la paix, dis-je.

— Quand ils la demanderont. Nous avons accepté qu'un choix se décide. Mais nous voulons que ce choix ait lieu en notre présence et non sous la menace du F.L.N. Nous voulons en rester les garants. Je sais bien, vous êtes tous pris du délire de la paix, en métropole. L'intelligentsia française veut la paix. Nous ne croyons plus beaucoup à l'intelligentsia française : elle renonce trop facilement.

C'était étrange, cette conversation dans la nuit, presque à voix basse, pour que les équipages des blindés ne nous entendent pas, et face à l'ennemi proche. Le capitaine m'ouvrait son cœur et je le sentais désemparé. Je suis sûr que si je l'avais poussé un peu, il aurait repris à son compte une formule qui courait les popotes depuis deux ans : il prendrait le maquis, à son tour, pour défendre son honneur si la France renonçait à l'Algérie. Le malheur, chez cette âme éprise de vérité, c'est qu'il n'était pas possible de l'atteindre. Qu'était-ce que renoncer à l'Algérie ? Rétablir la justice ? Et si la justice voulait que nous rendions des terres qui n'étaient pas à nous ou que nous partagions des richesses qui ne nous appartenaient pas totalement ?



(Marquis.)

UN BINOCULAIRE DE SURVEILLANCE A LA FRONTIÈRE.
Cette zone de lumière rose des demi-vérités !

La plaine des Jarres

Il faudra donc mourir encore, parce que les capitaines ne veulent pas la paix ? La paix n'était donc plus pour les vivants ? Ceux d'en face aussi voulaient la paix, à condition que ce ne fût pas une paix de vaincus.

— Si vous ne faites pas la paix avec eux, dis-je, avec qui la ferez-vous ? Avec ceux qui n'ont pas osé prendre les armes contre vous, ou qui ont préféré les traitements de députés ou de conseillers généraux ? Les seuls que vous estimez finalement sont ceux d'en face.

— Pas tellement. Ils n'ont de courage qu'à égorger des coreligionnaires ou des civils sans défense. Ici, ils ne montrent que peu de goût à se faire tuer.

— Vous aimeriez vous frotter au barrage, dis-je, si vous étiez à leur place avec les moyens qu'ils possèdent en face des vôtres ? Pas moi.

Tout à coup, j'eus froid. Le vent soufflait. L'hiver, il devait amasser la neige dans les cols et aveugler les conducteurs. L'automitrailleuse descendait lentement tous feux éteints, moteur coupé, pour mieux surveiller le réseau.

Je me disais que le capitaine ne pouvait pas être si fermé, qu'il ne pouvait pas ne pas comprendre qu'il n'avait rien à gagner en refusant de faire la paix, que la vérité de la France et sa justification dans le monde ne pouvaient pas dépendre de la force qu'elle montrait à mener une guerre inutile, à présent qu'il était entendu qu'elle avait fait son deuil des colonies. Ce capitaine qui refusait de se battre pour des puits de pétrole n'allait pas garder la nostalgie de toutes les guerres qu'on engage sur de mauvaises causes, et qui sont perdues d'avance...

De mauvaises causes ? Abandonnons cette zone de lumière rose des demi-vérités dont parle Sartre. Avançons, nous aussi, sous les projecteurs. Franchement, capitaine, notre armée n'a-t-elle pas supprimé douze cents hommes dans la seule commune de Toudja ? L'organisation D.O.P. n'appartient-elle pas au commandement ? N'a-t-elle pas torturé ici comme en Indochine ? N'est-elle pas dirigée par des officiers ? Et ce serait pour la défense de l'Occident que ces crimes eussent été commis ? Alors périssent l'Occident, tous les capitaines qui ne veulent pas de la paix et moi-même qui les dénonce ! Périsse l'honneur des martyrs torturés par les nazis et des hommes qui combattaient en exil ou sur leur terre natale pour mériter la liberté de s'asseoir chez eux autour d'une table, avec de belles filles et de bons amis ! Avec vous, capitaine, il faut nous préparer à une nouvelle guerre de Cent Ans et certains de vos généraux doivent rêver d'installer un nouveau Dien-Bien-Phu, dans une autre plaine des Jarres, en Chine, cette fois, pour les yeux de velours de la maréchale Tchang Kaï-Chek.

Notre risque

Vive l'armée, capitaine ! Vive l'armée qui fut aussi ma mère et qui bottait les fesses des tirailleurs quand j'étais sous-lieutenant. Vive l'armée qui se bat contre des pouilleux sans avions, sans chars et sans canons. Pour nous qui ne percevions pas, comme les colonels d'Alger, des indemnités de risque au cours de la dernière guerre, sa fin nous a comblés de joie, car nous étions fatigués de recevoir des obus sur la figure ou d'être descendus en flammes. Notre risque à nous, c'était la mort assurée chaque soir et nous la bravions sans être payés pour ça. En ce temps-là, chez nous, la guerre ne faisait pas la fortune des compagnies aériennes et des industries qui travaillent pour la défense nationale. Tout le monde était d'accord pour l'arrêter.

On vous enlève quoi, en demandant la paix ? Vos jouets ? Vous les garderez au camp de Châlons. Vos soldes ? Nous demandons qu'on les maintienne à leur niveau. La tuerie, alors ? Eh bien ! les gens en ont assez, de la tuerie. Vous cherchez à vous faire aimer des Arabes et vous ne comprenez pas

→

→

pourquoi ils se montrent si réservés. C'est qu'ils se souviennent des capitaines qui sont passés dans leurs villages avant vous et qui défendaient l'Occident avec un cœur pur et du sang plein les bottes. Ou des avions qui ont cassé leurs maisons.

Un pilote me disait qu'à l'arrivée des roquettes, les toits restaient un moment comme suspendus en l'air au-dessus des murs soufflés, avant de s'écraser dans un nuage de poussière. Il avait mal au cœur en accomplissant cette besogne, le pilote. Il tournait tant qu'il pouvait, moteurs à plein régime, hélices au petit pas, à basse altitude au-dessus des mechtas pour que leurs habitants fuient la mort. Alors seulement il se décidait à cogner pour la défense de l'Occident. Qu'est-ce que l'Occident, capitaine ? Comment défendre les valeurs qu'il représente à vos yeux avec les armes qu'on distribue à certains de vos camarades ? Comment défendre la mesure par le massacre, la justice par l'injustice, la liberté de penser par l'endoctrinement, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes par un autre totalitarisme ? Capitaine, ignorez-vous que vous servez une nation pour lui rendre la paix quand elle l'a perdue ? Ne savez-vous pas qui vous êtes ? Si pour ma part je l'avais oublié, vos victimes me l'eussent rappelé. Je vais vous dire comment.

Près de Sakiet

J'étais de l'autre côté de la frontière, quelques jours après vous avoir rencontré. Je visitais, parce qu'il n'y a rien d'autre à voir quand on arrive d'Algérie, d'autres camps de réfugiés. Une grande peur s'était emparée des populations quand l'armée française avait déferlé sur les zones rebelles en semant l'effroi devant elle et, derrière, la mort.

Près de Sakiet-Sidi-Youssef, j'ai vu une centaine de familles venues de Tébessa, parmi les plus misérables de celles qui subsistent en Afrique du Nord. Les plus favorisés de ces gens ne mangent pas en un jour ce que mange un Français comme hors-d'œuvre d'un seul repas. Quatre cent vingt-cinq gosses vivaient là sous des huttes de pierre édifiées sur un sol calciné par le soleil, raclé par le vent et où ne poussent que les chardons. Sans le ravitaillement de la Croix-Rouge internationale, ils seraient morts depuis longtemps. Une fois de plus, j'avais honte de mes vêtements, de mes chaussures et de ma bonne santé. Ecrasés de fatigue et de chaleur, les ânes dormaient, allongés sur la terre, comme morts. On m'invita à entrer sous quelques gourbis où j'entrevis, dans la pénombre, des êtres hâves et difformes. Immobiles, ils semblaient attendre le messager qui leur annoncerait la fin de cette guerre. Crurent-ils un moment que c'était moi ? Ils se soulevèrent puis retombèrent dans leur prostration.

— Cette vieille-là, me dit quelqu'un, a le lobe des oreilles déchiré : les soldats lui ont arraché les bijoux qui y étaient fixés.

Vous me direz que ce musée de l'horreur est disposé pour les visiteurs au cœur sensible, qu'on l'entretient savamment et que les gens de l'A.L.N. qui s'entraînent près de là à tuer nos fils ont belle allure. Vous me direz que les politiques du F.L.N. que j'ai vus à Tunis ont bonne mine. Oui, capitaine. Admettons.

Et puis, je suis entré sous une autre hutte à ciel ouvert où les hommes jeunes et valides du camp étaient rassemblés, comme dans les villages, quand ils éprouvent le besoin d'échanger des idées. Accroupis contre les pierres, serrés les uns contre les autres dans leurs guenilles, ils ne disaient rien. Je les saluai et un vague ânonnement sortit de leurs bouches. Mon regard tomba sur eux.

Ils ne bougeaient pas. Simplement, eux aussi me regardaient, leurs faces levées vers moi. Ils ne demandaient rien, n'attendaient rien. Ils étaient là, tels que la guerre les avait pétris, capitaine : sans travail, sans maison, sans argent, sans espoir, n'ayant dans le cœur que l'amour des enfants qui erraient dehors et, dans le ventre, la faim qui empêche de dormir et oblige à penser. Pour tout bien, quelques ânes gris de poussière et teigneux, et sans doute des poux. Ils me regardaient, moi l'homme d'Europe bien nourri, vêtu et chaussé, rasé de frais, protégé de la lumière aveuglante par des lunettes noires, habité par des problèmes supérieurs : la nativité galopante, la bombe atomique, les rapports entre Est et Ouest, les droits d'auteur, les chèques de voyage et la réservation des places d'avion.

Capitaine, j'ai risqué ma peau, moi aussi. D'une autre façon que vous, mais aussi bêtement. J'ai failli plus d'une fois être abattu. J'ai eu un commencement d'incendie à mon avion, une collision en vol qui m'a contraint à évacuer mon équipage en parachute; les obus m'ont cinglé au-dessus des villes allemandes et ont transformé mes ailes en passoires : je suis rentré plus d'une fois à ma base avec un moteur en panne et je me suis échappé devant les chasseurs de nuit. J'ai eu peur à en avoir le foie tordu, les jambes tremblantes et la parole coupée. Cela doit vous apprendre que je ne suis tout de même pas si timoré à présent devant les petites difficultés de la vie. Je peux vous jurer que je n'ai pu soutenir le regard de ces hommes. Ils ne menaçaient pas. C'était pire. Ils me fixaient comme j'ai fixé les visiteurs distingués qui venaient nous demander si nous étions fiers d'être les champions de la liberté, et admiraient l'ordonnance de nos escadres, le tonnage des bombes que nous emportions, l'aisance avec laquelle nous évoluions dans le brouillard. Ces visiteurs, nous souhaitions qu'ils retournent au plus vite d'où ils venaient. Le regard de ces réprouvés ne contenait pas de haine. Il m'enjoignait de partir. Je fis le tour des visages pour en chercher un qui fût indulgent et n'en trouvai pas. Je me tus et sortis. J'avais envie de vomir. J'allai à l'auto et m'enfuis.

PRISONNIER APRÈS UNE ATTAQUE.
« Je crève, mais je vais. »

Salam âlikoum

C'est la guerre ? Oui, capitaine, moi aussi j'ai tué. Un peu moins lâchement que vous, sans doute, parce qu'il y avait plus de danger à le faire, et j'ai sur la conscience beaucoup de femmes et d'enfants allemands. Nos bombes n'étaient pas seulement pour les hommes. J'ai cassé plus de maisons que vous, labouré et retourné les ruines pour y déverser du feu. Mais nous faisions une guerre que nous ne pouvions pas arrêter, tandis que vous pouvez finir la vôtre: il suffit que vous y consentiez. Au moment où commença cette caricature de négociations que nous connûmes cet été, une lettre m'arriva qui, parlant de vous et de vos camarades, disait : « Ils sont désespérés... » Autant que les hommes que j'ai vus ? Vous me faites rire, capitaine !

Près d'une mine de plomb abandonnée, à Touireuf, à cinquante kilomètres de là, hors des routes principales, on avait groupé neuf mille autres réfugiés de la région de Souk-Ahras et de Gambetta, sous un bois de pins. Huit cents enfants venaient chaque matin percevoir, à l'ancienne direction de la mine, leur ration de lait et de soupe. Le métier de mendiants officiels et de clochards de gouvernement commençait tôt pour eux. Deux journalistes anglaises étaient avec nous. Elles bondissaient, ivres de joie devant cette aubaine pour leurs caméras, photographiaient les vieux pardessus râpés qui tombaient jusque sur les talons des gosses, leurs souliers trop grands, les casquettes qui leur descendaient sous les oreilles, le visage de mort des femmes, parées encore de vieux bijoux berbères, les nouveau-nés ficelés dans leurs langes et dont les mouches dévoraient les yeux. Les gosses regardaient bouche bée ces donzelles évoluer chez eux comme parmi les animaux étranges et inoffensifs d'un zoo et monter parfois une mise en scène dérisoire. Vous voyez ça ? Vous mesurez à sa valeur la propagande que ces images feront à notre pays ?

J'en eus assez et me détournai. J'allai lentement à un groupe d'hommes qui observaient ce spectacle avec désapprobation. Ils n'avaient pas honte de leur misère ; ils avaient honte que leurs femmes et leurs enfants s'y donnent en exhibition. Je m'avançai vers eux.

— *Salam âlikoum.* La paix soit sur vous.

— *Salam.*

Deux d'entre eux se tenaient sur des béquilles. Volontairement, je m'adressai au plus vieux en français plutôt que d'employer le menu vocabulaire arabe que j'ai gardé en mémoire depuis mon enfance.

— Vous êtes de Souk-Ahras ? Je m'y trouvais, il y a trois jours.

— C'est comment là-bas ?

— De la misère, comme chez vous. Mais ça finira un jour. Vous retournerez chez vous.

— Si Dieu veut.

Une enfant de douze ans

Je remarquai alors, près d'une hutte voisine, une enfant de douze ans, nue sous une grossière chemise en loques, les cheveux coupés court. Elle se tenait debout, une cheville liée par une longe à un piquet, comme un âne. Elle gémissait, levait les bras pour implorer le ciel, poussait de longs sanglots qu'elle arrêtait soudain, pour éclater de rire et se frapper le ventre, puis recommençait son manège. Comme un âne, oui, parmi les ânes immobiles, leur longue tête figée, les cils battant sur les mouches obstinées, la petite fille aux cheveux coupés était attachée et je n'aurais pas été étonné si je l'avais vue se mettre à quatre pattes et manger la paille et les aiguilles de pin qui, par endroits, jonchaient le sol.

— Qu'est-ce que c'est? demandai-je.

Le vieil homme se toucha le front à plusieurs reprises.

— Il y en a d'autres là-bas, dit-il. Et il ajouta :

— Les bombardements des avions, à côté de Souk-Ahras. Il y a deux ans.

Je ne pouvais pas détourner mes regards de l'enfant. Son visage ressemblait, ô ironie, à celui de Jeanne d'Arc sur son bûcher. Elle hurla, se roula par terre, en larmes, puis se releva, les bras tendus, vint vers nous jusqu'à ce que la corde la fit trébucher. Alors, dans un langage incompréhensible que nous écoutions sans l'entendre, le cœur déchiré, elle parut s'adresser à moi et m'appeler. Personne n'intervenait. Que me demandait-elle, capitaine ? D'arrêter les avions qui tiraient sur elle des roquettes éclatant en gerbes de feu ? Ou les canons ? D'écarter les soldats ? Mais les cohortes armées qui habitaient son pauvre esprit lâcheraient sans arrêt des rafales dans les gourbis, les chasseurs piqueraient sur elle, remonteraient dans les hauteurs et replongeraient jusqu'à ce qu'elle s'abatte, évanouie. Pour l'Occident, cela, capitaine ?

Je me tournai vers les hommes. Cette fois, je ne les craignais plus. Cette enfant m'avait enseigné le vrai langage à leur tenir.

— Pourquoi n'es-tu pas au F.L.N. ? demandai-je à un garçon de vingt ans.

— Le F.L.N. n'est pas encore venu le prendre, dit le vieux. Quand il viendra, il partira.

Il ne ressemblait pas à cet autre vieux de Toudja qui me parlait d'une voix éteinte de ses trois fils que les soldats avaient tués dans les labours; un peu comme s'il m'avait parlé de moutons, toutes les puissances de souffrance épuisées chez lui. Celui-là me regardait farouchement.

— Et moi, ajouta-t-il, si le F.L.N. me prend, je vais. Je crève, mais je vais. Après ce que la France nous a fait, je vais.

Capitaine, je vais vous scandaliser. Je leur ai serré la main, à tous ces bâtards. A tous ces bâtards de la France et de Dieu. Je leur ai dit que je ferai tout ce qu'il serait en mon pouvoir pour arrêter ça et pour vous convaincre. Parce que vous faites porter à la France les fautes que vous avez commises. En Tunisie et à Sétif autrefois, on disait : « C'est la légion... » On prenait encore cette précaution, qui n'a plus de sens. Le vieux bâtard, aux dents pourries et à la barbe grise, à qui je ne pouvais donner un âge, le vieux bâtard ne m'a pas dit : « C'est l'armée », mais : « C'est la France qui nous a fait ça. »

Il n'y a plus rien de commun entre vous et moi, capitaine. Je ne serai jamais de votre côté en Algérie et si, un jour, dans le collimateur de vos chars ou de vos avions, vous distinguez parmi les ratons en guenilles un grand bâtard de votre race aux cheveux blancs, ce sera moi. N'hésitez pas. Appuyez sur les boutons de feu de vos mitrailleuses. Ce jour-là, vous aurez bien servi la cause de l'Occident.

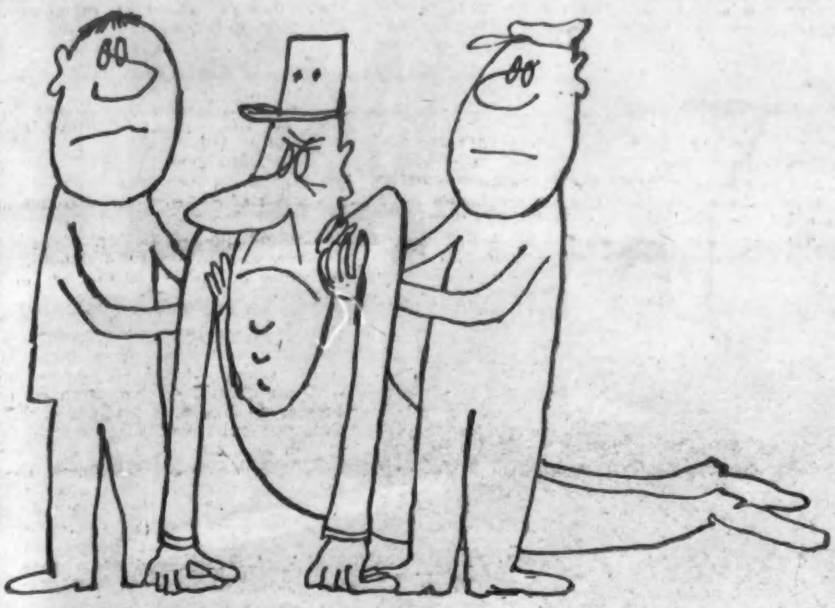
JULES ROY.

FIN

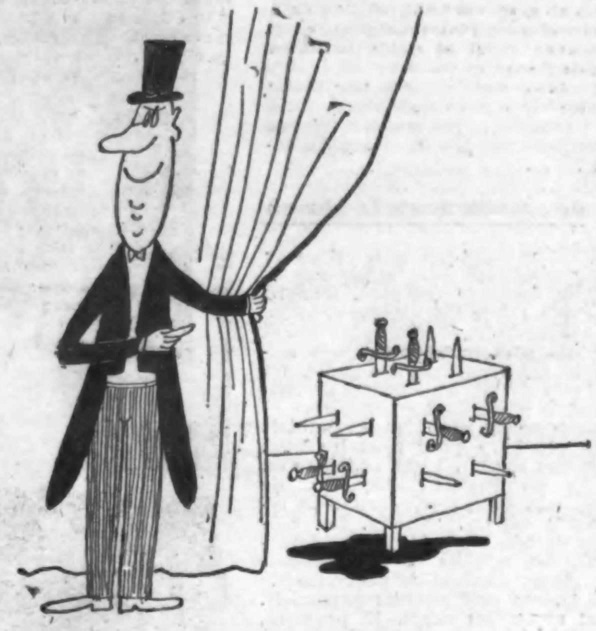
[Le livre de Jules Roy, « La Guerre d'Algérie », publié par les Editions René Julliard, est maintenant en librairie.]

LE DISCOURS DE GRENOBLE

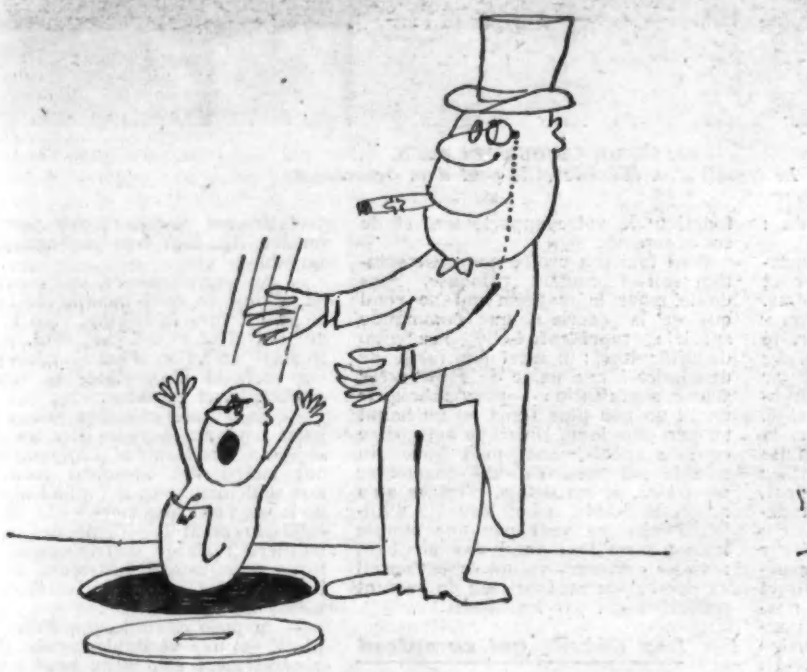
Reportage de SINÉ



« Je demande aux Français de me soutenir... »



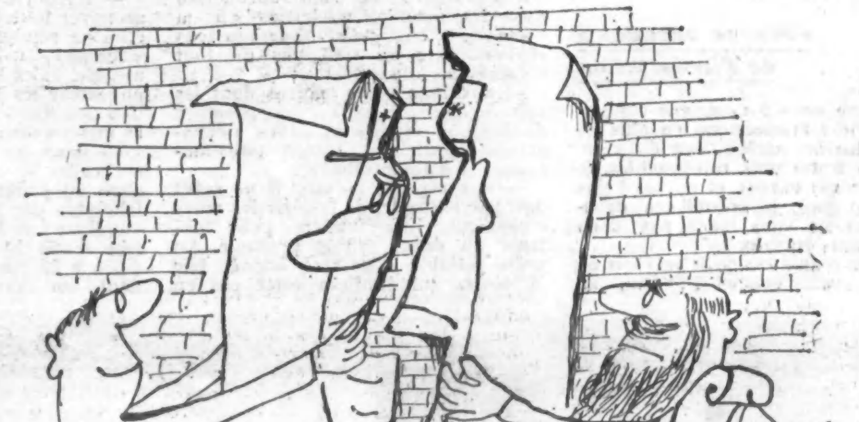
« Nous n'avons rien à cacher de ce que nous faisons en Algérie... »



« Il faut être prospère pour pouvoir donner à chaque enfant de France sa part dans le progrès français... »

«La bombe «A», seule protection des peuples libres...»

« C'est une nécessité pour la France de ne subir la loi de personne... »



« Nous nous laissons déchirer par des exaltés de part et d'autre. »

UN FOYER SUR MESURE

IL y a deux moments de l'existence où l'on a envie (et presque toujours besoin) d'acheter des meubles : celui où l'on se marie et celui où l'on en a soudain assez de vivre depuis cinq, dix, quinze, vingt ou trente ans dans le même décor.

En somme, nous passons une partie de notre vie à nous installer puis... à nous réinstaller. Tant mieux : n'est-ce pas toujours une joie de changer d'horizon ?

Les maillons de la chaine

Mais il ne s'agit pas de se retrouver devant n'importe quel « paysage ». L'affaire demande réflexion. D'abord parce que, même très classique, même très « standard », chaque appartement pose des problèmes particuliers suivant la dimension de la famille, ses habitudes de vie, les horaires de chacun, et la place dont on dispose.

Que trouvent donc les « candidats à l'installation » pour résoudre leurs problèmes sur le marché classique du meuble en France ? Beaucoup de choix, sans doute, mais surtout un regrettable « éparpillement ». Des centaines de fabricants (de l'usine à l'artisan), des milliers de commerçants et quelques dizaines de décorateurs.

Le tableau peut sembler pessimiste. Il est cependant exact. Et pourtant, pour être dans vos meubles vous avez besoin des trois grands maillons de la chaine qui s'appellent fabricant, revendeur et conseil en décoration.

Mais il y a des risques. Quels sont-ils ?

● Côté fabricant, vous risquez la grande série. Pas toujours laide, parfois meilleur marché, elle ne vous apporte ni la garantie de qualité, ni la solution à vos problèmes particuliers.

● Côté revendeur, vous trouverez certes du choix, mais les frais généraux, les stocks pléthoriques, l'obligation de s'adresser à une multitude de fournisseurs, conduisent trop de commerçants à se soucier d'abord de vendre, ensuite de satisfaire.

● Côté décorateur enfin, les choses sont encore plus délicates. Mis à part quelques grands spécialistes (mais connaissez-vous beaucoup de gens qui peuvent s'offrir ce luxe ?), la profession est encombrée d'amateurs n'offrant d'autre garantie que leurs relations ou... leur goût personnel (qui n'est pas forcément bon). S'engager dans un « décor sur mesure » avec un conseiller de cette espèce est un risque énorme, car il ne se préoccupe jamais de vos possibilités financières, et rarement des nécessités de la vie pratique.

Alors, quand nous décidons de transformer notre cadre de vie, nous avons recours à divers expédients :

— On achète des journaux de décoration qui apportent des idées souvent ravissantes mais rarement faciles à réaliser avec des moyens... moyens.

— On demande (et trop souvent on écoute) les conseils contradictoires des amis toujours généreux de votre argent et de votre temps, mais pas toujours aussi qualifiés qu'ils voudraient le faire croire.

« Maitre Jacques » de l'installation

Que faire alors ? Comment trouver à la fois le fabricant qui, en plus de sa « production série », fait du « sur mesures » à des prix raisonnables, le revendeur qui expose et ne vend pas n'importe quoi, le conseil en décoration qui ne vous lance pas dans d'ahurissants travaux ?

Trouver réunis ces trois services en un seul, cela existe-t-il ? Oui, au

(Jean Collas.)

SALLE DE SEJOUR EN TECK.
Le travail d'un ébéniste et le goût d'un décorateur.

16, rue de Rivoli, dans le magasin : « Les Meubles d'Aujourd'hui ».

Vous y rencontrerez un M. Kurtz-fabricant, un M. Kurtz-revendeur et un M. Kurtz-décorateur. C'est le même. Ce « Maître Jacques de l'installation » est né dans le bois et le bois est resté sa vie. Ebénistes de père en fils, les Kurtz passent traditionnellement par la célèbre Ecole Boulle et y apprennent tous les secrets du beau meuble. N'accepter un bois de teck que si la régularité des veinures est parfaite (c'est le signe de la qualité), travailler « en soleil » un merisier, bois délicat, demande une expérience qui fait défaut à beaucoup de fabricants.

André Kurtz et son collaborateur Jean Faivre possèdent cette expérience. Car ils sont en rapport direct avec leurs clients. Ils dessinent eux-mêmes les modèles exclusifs qui seront fabriqués dans leur propre usine et vendus dans leur magasin. Ils connaissent très bien les problèmes de l'habitat et savent que l'un des plus grands est de concevoir des meubles adaptés :

— à l'architecture française actuelle, ce qui n'est pas aussi facile qu'on le croit. Mais « les Meubles d'Aujourd'hui » se sont spécialisés dans les meubles modernes « à la française », c'est-à-dire où le bon sens et l'équilibre ne sont pas du tout sacrifiés au modernisme ;

— aux immeubles anciens dont les appartements, grâce à l'incorporation de meubles étudiés et à des aménagements judicieux, auront une ambiance « d'aujourd'hui » ;

— aux espaces réduits. Il ne suffit pas, par exemple, de couvrir les murs d'éléments impersonnels pour obtenir un décor joli et pratique. La vraie solution vous sera donnée par M. Kurtz qui étudiera votre cas en fonction de votre appartement et de ses occupants.

Il ne faut pas croire que cette solution soit forcément ruineuse. Sans doute, pour le magasin qui ne vend que de la « série », une commande spéciale représente-t-elle beaucoup de difficultés : il n'est pas facile de demander à une usine de bouleverser son « organisation » pour fabriquer un lit un peu plus court ou un bahut un peu plus long. Mais une entreprise équipée spécialement peut faire du meuble sur mesures sans augmenter ses frais... et ses délais. C'est ce qu'a réussi M. Kurtz. « Les Meubles d'Aujourd'hui » ne sont pas une simple boutique où l'on vend des meubles, mais un « ensemble » qui va du conseil en décoration au fabricant en passant naturellement par les détails.

Des détails qui comptent

Ce que l'on appelle en effet des « détails » en décoration n'est pas toujours le moins important. Une visite aux « Meubles d'Aujourd'hui » suffit à convaincre les moins avertis. Sans doute vous avez souvent remarqué que :

— les portes d'un bahut (ou d'une armoire) font toujours à l'endroit où elles se rejoignent une rainure qui « rompt » la belle surface lisse du meuble. « Les Meubles d'Aujourd'hui » possèdent les secrets de portes jointées qui donnent à l'œil l'illusion de former un seul panneau ;

— dans les lits modernes montés sur cadre le confort est souvent négligé au profit de l'esthétique. Ceux fabriqués par M. Kurtz, tout en ayant une ligne très basse, présentent l'avantage d'une literie d'une hauteur réduite à 22 cm et comprenant cependant un vrai sommier tapissier parfaitement suspendu sur toute sa surface. Le tout très confortable et agréable ;

— dans une armoire, une commode ou n'importe quel meuble de rangement à tiroirs intérieurs, c'est la face de ces tiroirs qui se salit. « Les Meubles d'Aujourd'hui » recouvrent ces surfaces d'un plastique stratifié ravissant... et lavable ;

— dans une chambre, on a toujours tendance à éparpiller les petits objets. « Les Meubles d'Aujourd'hui » ont conçu des armoires modernes, non seulement avec tiroirs à l'anglaise, mais où l'une des portes est équipée intérieurement de vide-poches sur crémaillère réglable (extrêmement pratique pour ranger justement les sacs à mains, les gants, les ceintures et même les mouchoirs) ;

— la pose des allonges d'une table ronde est une véritable corvée. Il faut généralement être deux pour les placer sans rayer la table. « Les Meubles d'Aujourd'hui » présentent un modèle où il suffit d'ouvrir la table pour voir apparaître une allonge incorporée et de la faire pivoter (un doigt suffit) pour qu'elle se déplie, reconstituant en une seconde une table ovale de huit ou dix personnes.

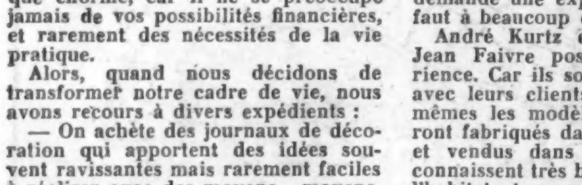
Ces perfectionnements sont le résultat d'années d'expérience. Mais « Les Meubles d'Aujourd'hui » y ont ajouté les indispensables compléments d'une installation : voilages, doubles rideaux, sièges, éclairage, tapisserie ou panneaux décoratifs, petites tables pour l'apéritif, l'heure de l'électrophone ou de la télévision. Voici, à l'usage des maris attentionnés, quelques cadeaux choisis aux « Meubles d'Aujourd'hui » et qui feront le bonheur des maîtresses de maison :

● Une vitrine murale (pour collection de poupées ou de livres) à deux étagères, vitres coulissantes, 80 cm de long. Se fait en orme, en teck ou en acajou : 250 NF.

● Une étagère d'angle en verre et tube doré (3 tablettes) : 56 NF.

● Des « tapissières » : ce sont des reproductions sur tissu de toiles originales (Dufy, Lignon, Lurçat, etc.) : à partir de 165 NF.

● Une table de hall, piètement de métal noir. Dessus céramique noire et quelques carreaux rosaces en relief, couleur feu. Peut faire une table de repas pour six personnes, (150 × 75) : 500 NF.



CONCEVOIR DES MEUBLES ADAPTES.

DU MODERNE « A LA FRANÇAISE ».

Cette page spéciale d'annonce est présentée par « LES MEUBLES D'AUJOURD'HUI », 16, rue de Rivoli, Paris (métro : Saint-Paul). Tél. : ARC. 00-28.

MADAME EXPRESS

Cette semaine Mme Express a :

● ***Lu*** un petit livre de 83 pages qui ne peut laisser indifférente aucune femme, même celles qui n'ont pas le temps de suivre de très près l'actualité (Voir page VIII).

● ***Réfléchi*** en pensant que les récentes inondations laissent une fois de plus les sinistrés à la merci de secours hypothétiques. Les compagnies d'assurances lui ayant confirmé qu'elles ne pouvaient prendre en charge les dégâts causés par les cataclysmes, Madame Express suggère la création d'un fonds de solidarité nationale, géré par l'Etat et alimenté par les « primes » que verseraient les collectivités locales ; ce fonds rendrait possible une aide efficace et immédiate sans que les sinistrés aient à recourir à la charité publique ou privée, souvent anarchique, toujours insuffisante, et souvent blessante pour leur dignité (voir p. V).

● ***Noté*** la reprise le 12 octobre des conférences de l'Ecole des Parents. Centre d'intérêt pour 1960-1961 : les problèmes scolaires (rapports parents-maîtres, les sanctions, la vie familiale et l'entrée à l'école, etc.). Comme chaque année, l'équipe des médecins et psychologues de l'Ecole des Parents donne une série de dix conférences le mercredi à 21 heures à la Faculté de Médecine, rue de l'Ecole de Médecine (Amphithéâtre Vulpian). Les conférences sont ensuite publiées dans la revue « L'Ecole des Parents » (12 NF par an pour 10 numéros). Rappelons enfin que les parents préoccupés par un problème d'éducation peuvent trouver conseil auprès de l'Ecole des Parents, 4, rue Brunel (17e). GAL. 29-00.

● ***Rencontré*** le « directeur » d'une entreprise de construction pas comme les autres. Installé dans un château du Jura remis en état par des « volontaires », le Service de Construction par les Jeunes s'adresse aux jeunes gens qui se trouvent provisoirement sans emploi (en fin d'études premier ou second cycle, en instance de départ pour le service militaire ou au retour) et leur propose de gagner leur vie tout en acquérant une formation rapide sur le chantier dans les diverses spécialités du bâtiment. Les salaires sont absolument normaux, et le service propose diverses formes de loisirs à ses participants (bibliothèque, cinéma, discothèque, ateliers de photo, bois, fer et modélisme). Bientôt des chantiers du même type s'ouvriront en divers points de France. Une initiative intéressante, pour l'instant sans « aide » officielle, mais qui a sûrement de l'avenir. (Service de Construction par les Jeunes, Château Lacuson, Cressia, Jura.)

● ***Trouvé*** un ensemble couvre-lit et doubles rideaux « réversibles » qui permettent de changer le décor d'une chambre suivant la saison. La face « hiver » est unie (ciel, parme, rose, jaune ou vert pâle). La face « été » est imprimée sur fond blanc. Le tout est en nylon et tergal. Une idée ingénieuse, mais un ennui : le prix. Le couvre-lit : 295 NF, les rideaux : 245 NF, ils peuvent être faits sur mesure. (A la Ville du Puy, 21, rue Auber.)

● ***Cherché*** et trouvé des liens de cuir souples à poser sur les petites robes de jersey et de lainage. Ils existent en trois largeurs et mesurent presque tous 1,40 m de long.

Voici les cinq meilleurs modèles :

— en 5 cm : pans frangés, noir, marine, vert, havane : 18,90 NF (Bon Marché) ;
— en 5 cm : 13 coloris dont noir, marine, cannelle, grège : 19,90 NF (Printemps, rez-de-chaussée des nouveaux magasins) ;
— en 6 cm 1/2 : pans frangés, noir, marron, marine, prune : 19,95 NF (Franck, 80, rue de Passy) ;
— en 7 cm : pans frangés, noir, marron, vert : 22 NF (Jones, 39, av. Victor-Hugo) ;
— en 7 cm : pans frangés, noir, marron, prune : 25 NF (Lippe Sœurs, 27, Arcades du Lido, 78, Champs-Elysées, rayon gants, ceintures).

(Marquis.)

REPORTAGE : les Françaises et la pluie (*voir pages VI, VII*).

● ***Consulté*** le « Guide pratique du logement », qui lui a tout appris sur ce thème pourtant vaste. Des rapports entre propriétaires et locataires jusqu'à l'habitat rural, en passant par les H.L.M., les réquisitions, les allocations logement, les divers primes et prêts à la construction. Rien ne semble oublié. Ce petit livre doit être très utile aux locataires et aux candidats propriétaires. (« Guide pratique du logement », Musée Social, 5, rue Las-Cases. 5 NF ou 5,45 NF franco contre remboursement. C.C.P. 67-68.)

● ***Essayé*** un « truc » de cuisinière professionnelle. Pour enlever aux haricots verts en conserve le léger goût de fer qui les dénature, il suffit, après les avoir sortis de leur boite et rincés à l'eau claire, de les faire chauffer au bain-marie. Préparés de cette façon, il est difficile de distinguer les conserves des haricots verts frais.

Le Salon de l'Elégance

EST CHEZ

GULF-HOMME

8, AVENUE MOZART
PARIS (16e)

LES DERNIERS MODELES 1961
ANGLAIS ET ITALIENS

Remarqué chez Robin, 32, avenue de l'Opéra, ce très beau pardessus droit, trois boutons. Son originalité ? Manches montées coupe réglan. Ce pardessus, pure laine, entièrement doublé satin, est présenté par Robin au prix de 289 NF

HOMMES

Plus léger, plus foncé

● ***Dans le match Angleterre-Italie, c'est le Français qui gagne.***

UN match Italie-Angleterre se dispute depuis plusieurs années en France. L'enjeu — important — en est la mode masculine. Mais, cette saison, les arbitres... des élégances auront du mal à rendre leur verdict ; en effet, le match est nul.

L'homme n'est pas, comme la femme, esclave de la mode ; il n'a pas à obéir à des impératifs dictés par la Haute Couture, il adopte seulement des tendances, qui ne révolutionnent jamais son apparence mais visent à améliorer son confort. Ces tendances sont d'ailleurs perceptibles davantage dans le domaine des couleurs ou des détails que dans celui des formes proprement dites.

De quoi a-t-*il* envie ? Quels accessoires pouvez-vous *lui* offrir pour rafraîchir son costume archi-classique ? Comment sera la garde-robe de l'élégant 1960-61 ? Madame Express a mené son enquête ; voici les résultats :

Une formule réchauffée

Les « gros » pardessus « poil de chameau », ainsi que les auto-coats ultra-courts — difficiles à porter pour les plus de vingt ans — ont fait leur temps. Les hommes en général mais surtout les automobilistes ont pris conscience qu'il était très inconfortable de bouger avec un pardessus « important » ; ils préfèrent tous, cette année, l'imperméable, plus léger, plus maniable, éventuellement « réchauffé » par une doublure de lainage amovible. En outre, grâce au progrès des fibres synthétiques (Tergal-Comtal, Térital, etc.), les manteaux de pluie gardent un aspect correct et n'ont plus la fâcheuse tendance à se transformer en chiffon dès la première averse.

L'automne relativement doux mais excessivement pluvieux a encore accentué cet essor : l'imperméable transalpin (d'origine ou « interprété ») remporte un énorme succès. Il n'est plus jamais gris, très rarement mastic, souvent marron, quelquefois noir ; il est droit, d'une longueur raisonnable.

Mais si le pardessus « sport » est un peu à l'index, le manteau habillé, légèrement appuyé à la taille, coupé dans des tissus classiques (chevrons, prince de Galles fondu) et dans des coloris discrets (gris foncé, bleu marine) redevient à la mode ; on note même un retour... en douceur, du col de velours.

Se sentir « chez eux »

Peu de nouveautés pour les costumes ; mais là encore, le mot d'ordre « plus léger » est indirectement suivi ; il devient en effet évident que les hommes ont de plus en plus de mal à abandonner leurs costumes de demi-saison ; ils s'y sentent « chez eux », et préfèrent ajouter un pull-over au premier frisson (ou au premier rhume), plutôt que de retrouver leurs complets d'hiver... ou d'en acheter un nouveau.

Ceux-ci sont pourtant... sympathiques. Les vestons sont « Continental Style », c'est-à-dire droits, à revers plus étroits et à taille un peu plus haute (comme dans toute l'Europe, paraît-il), les gilets toujours absents. En revanche, la querelle des revers (de pantalon) bat son plein ; les pourcentages de partisans — avec ou sans — varient... selon les quartiers et les goûts des « consommateurs » ; on peut dire tout de même que les pantalons « sport » supportent les revers et que les costumes habillés s'en passent aisément. De toute façon, les confectionneurs — prudents — livrent tous leurs modèles inachevés (bas non cousu), ce qui facilite les retouches et permet au client d'opter ou non pour les revers. Côté tissus, sans parler des éternelles rayures et de la flanelle toujours jolie... et toujours sans pli, il est à remarquer que la cheviotte anglaise et le « caviar » font une réapparition.

Sur le plan des coloris, pas de révolution : le gris vient en tête, suivi du bleu ; les tentatives « mode » ne sont pas très réussies : les prune ne sont ni gais... ni masculins ; quant aux « panachés » de vert et marron ou bleu et marron, il vaut mieux n'en pas parler.

Pas mort du tout

Le blazer est mort, vive le blazer ! Les hommes, décidément, n'en font qu'à leur tête ; les spécialistes s'accordent tous à décréter que la veste de yachtman a vécu, que tout le monde l'a assez vue, qu'elle est démodée, et pourtant... elle se vend toujours et encore, en toute saison, et pour tous les âges. Mais le vrai veston de sport, coupé dans du vrai tissu anglais (Harris tweed, shetland), qui avait disparu depuis les années 50 et qui lance une offensive de grande envergure, risque de faire désormais une sérieuse concurrence au blazer ; le veston de tweed est particulièrement seyant s'il est choisi dans des coloris automnaux : roux, vert bronze, marron chiné noir.

Office de gilet

Le pull-over fait de plus en plus office de gilet ; c'est-à-dire qu'il est en général fin, pour ne pas gêner « aux entournures » ; mais il est aussi discret : le rouge est définitivement banni, le chiné en perte de vitesse. Les « classiques » anglais, beige et gris, vont avec tout, mais le raffinement, cette année, est de porter des pull-over *foncés :* noir ou marron ; le « prune » est même apprécié.

Les cravates : le tricot se maintient, le gros tweed perd du terrain, les rayures « club » sont très demandées.

Les chaussures : les mocassins « naturel » en cuir gras italien s'harmonisent parfaitement avec les nuances « feuille morte » qui dominent la mode 60-61 ; malheureusement, ils sont encore assez chers.

Les chapeaux : le tyrolien de paille à la « Frank Sinatra » a pris ses quartiers d'hiver ; il est en feutre ou en taupé, ses bords sont un peu plus larges que l'été dernier, il est garni d'une tresse, et agrémenté d'une plume ou d'un petit blaireau.

Conclusion : les hommes, cet hiver, sauront doser subtilement la discrétion britannique et la fantaisie ita-

LA MODE N'A PLUS DE FRONTIÈRES

ON ne parle plus que d'Europe des Six ou... des Sept, de Marché commun, d'Organisation Européenne de Coopération Economique...

Les frontières s'ouvrent pour laisser passer, en même temps que des hommes politiques, des objets fabriqués, pour la plupart vestimentaires.

Mais le Marché « commun » n'est pas aussi commun qu'on le pense : il porte surtout sur des articles de luxe.

Toute importation, en effet, n'est pas « bonne à prendre ». Une sélection sévère s'impose dans les formes, les matières premières et les coloris.

Un spécialiste parisien, « Carlo's », s'est chargé de cette opération délicate et présente à la clientèle française un « cocktail » international dans lequel figurent les articles les plus raffinés de la production européenne.

Son magasin, situé 48, rue de Passy, est devenu une « plaque tournante » de l'élégance où les cashmeere venus tout droit d'Ecosse côtoient les « prince de Galles » londoniens et les soies milanaises.

Un dizaine de pays apportent leur contribution au stock « Carlo's ». Autant de façons de résoudre les problèmes vestimentaires qui ne manquent pas de se poser en automne, au moment précis où l'on s'aperçoit que la garde-robe d'hiver est entièrement (ou presque) à renouveler.

Le problème « froid »

● *La solution italienne :*

— pour femme : manteau italien de lainage beige, imperméabilisé, doublé de flanelle : 199 NF;

— pour homme : pardessus long en lainage imperméabilisé, doublé flanelle, trois coloris (existe également en 7/8 et 3/4) : 199 NF.

● *La solution britannique :*

— pour femme : ensemble (manteau ou 3/4 et jupe droite) en véritable lainage « écossais », rouge et vert.

Le problème « pluie »

● *La solution italienne :*

— pour femme : imperméable de taffetas changeant. Coloris : mordoré et marine, 19,90 NF ;

— pour homme : imperméable style « trench coat », coloris changeant, forme droite ou ceinturée.

Le problème « élégance »

● *La solution française :*

— pour femme : ensemble agneau glacé, la jupe droite, 195 NF, la veste style « blazer » ou style « couture », 285 NF ;

— pour homme : costumes, pantalons, cravates et pardessus de la collection « Pierre Cardin ».

● *La solution anglaise :*

— pour femme : tailleur tissus anglais style « couture » (prêt à porter ou sur mesure) ;

— pour homme : costume en tissus importés d'Angleterre. Sur mesure à partir de 550 NF ; prêt à porter, 260 NF.

● *La solution suédoise :*

— pour homme : costume de ville entièrement fabriqué en Suède, nouvelle forme « européenne ».

Le problème « confort »

● *La solution italienne :*

— pour femme : ensemble italien deux pièces, jupe doublée et cardigan de tricot, coloris : mauve, mordoré, etc., 225 NF. Mohaire décolleté en V, 8 coloris ; 105 NF ;

— pour homme : pull-over italien, col montant (mais non « roulé »), manches longues, coloris : anthracite, nègre, etc. ; pull-gilet sans manches, décolleté en V, laine fine, réversible.

● *La solution autrichienne :*

— pour femme : polo ou cardigan grosse maille, 7 coloris, style « skieuse » ;

— pour homme : blazer marine en tricot grosse maille, forme croisée (peut être employé en tenue « ville », « sport » et comme veston d'intérieur chaud et élégant).

(Charpentier.)

VOICI VENIR L'HIVER
Carlo's est une plaque tournante.

COMMUNIQUE

ETES-VOUS ANGLICISANT...
Parapluie, popeline beige, costume sombre.

(Dambier.)

...OU ITALIANISANT ?
Chapeau, popeline marron, mocassins.

lienne ; ils seront plus légers, plus foncés, et finalement à la mode à peu de frais.

Vu à Paris :

● LES IMPERMÉABLES :

MODERNES

● Nylon très léger, boutonnage sous patte, casquette assortie ; se plie (sans se froisser) et se présente dans une petite pochette également en nylon. Coloris : marron très foncé : 119 NF. (*Holmès, 22, avenue Victor-Hugo.*)

● Gabardine de coton changeante, forme droite, petit col, trois boutons, manches montées, fente dos, doublée tartan, 104 de long : 172 NF. (*Deylo, 4, boulevard des Capucines.*)

● Gabardine de coton, importation italienne, pli cavalier, poches-tiroirs doublées, surpiqûre au genou. Coloris : marron mordoré, vert bronze : 269 NF. (*Bérel, 12, rue de Sèvres.*) (Photo de droite.)

● Popeline italienne noire, doublure vieil or matelassée, boutonnières gansées de cuir, ceinture. Se fait droit ou croisé. Coloris : en plus du noir, beige et bleu marine : 325 NF. (*Jack Romoli, 38, avenue Victor-Hugo.*)

● Gannex, nouvelle matière cloquée très imperméable ; doublure lainage écossais ; pattes d'épaules, manches montées, 3 poches à rabat. Coloris : beige foncé : 329 NF. (*Au Printemps.*)

CLASSIQUES

● Comtal, raglan long, boutonnage sous patte. Coloris : beige foncé, mastic : 205 NF. (*Petit Matelot, 27, avenue de la Grande-Armée.*)

● Gabardine de coton, assez lourde, doublure en véritable tartan écossais imperméabilisé, pattes aux manches. Coloris : mastic : 275 NF. (*Burberrys, 8, bd Malesherbes.*) (Photo de gauche.)

● LES COSTUMES :

● Flanelle anglaise, veston droit, trois boutons, poches sans rabat, doublure verte, pantalon avec ou sans revers. Coloris : trois tons de gris : 395 NF. (*Lorenzo, 43, rue de Rennes.*) (Photo n° 1.)

● Peigné, veston droit, trois boutons, Coloris : marron rayé noir : 399 NF. (*Gary, 73, Champs-Elysées.*)

● Fil à fil, flanelle, peigné à rayures fondues ou caviar : veston droit, taille assez haute, fentes latérales, pantalon avec ou sans revers. Coloris : gris moyen, gris clair : 400 NF. (*Holmes, 22, avenue Victor-Hugo.*)

● Caviar, veston droit, deux boutons, sans fentes, poches sans rabat. Coloris : gris - noir : 430 NF. (*Jack Romoli, 38, avenue Victor-Hugo.*)

● LES VESTES DE SPORT :

● Drap, blazer droit, trois boutons, au choix (« argent » ou classiques), poches avec rabat. Coloris : vert bouteille, bleu-marine, beige, marron, havane : 157,50 NF. (*Men-Sports, 16, rue de Sèvres.*)

● Harris tweed véritable, trois boutons, poches à rabat. Coloris : tabac : 215 NF. (*Harley, 8, bd de la Madeleine.*) (Photo de droite.)

● Shetland, revers étroits, deux fentes dans le dos, poches sans rabat. Coloris : marron, chiné noir : 220 NF. (*Jack Romoli, 38, avenue Victor-Hugo.*)

● Bouclette serrée, deux poches plaquées, revers surpiqués, doublure claire. Coloris : marron tête de nègre: 249 NF. (*Holmès, 22, avenue Victor-Hugo.*)

● LES PULL-OVERS :

● Lambswool, manches non diminuées, décolleté en V. Coloris : beige, gris, marron, prune : 49 NF. (*Fouquets, 4, rue de Tilsitt.*)

● Laine chinée, manches non diminuées, décolleté en V. Coloris :

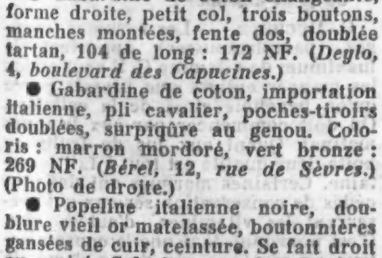
→

SERVICES-EXPRESS

● **Service « boucherie ». — Les lectrices qui désirent assister aux leçons de boucherie organisées par Mme Express peuvent téléphoner le matin entre 10 et 11 heures à ELY. 88-61 pour se faire inscrire. Les leçons sont absolument gratuites.**

● **Services « juridique et fiscal ». — Les lecteurs abonnés, qui bénéficient de tous les services de Mme Express, nous téléphonent parfois pour obtenir des renseignements juridiques. Nous leur rappelons que toutes les consultations juridiques sont données par écrit, les sujets étant trop complexes pour être traités oralement.**

● **Service « décoration ». — Les décorateurs de l'équipe de Mme Express ont repris leurs consultations. Il est indispensable de téléphoner au moins une semaine à l'avance pour prendre rendez-vous. La consultation est fixée à 30 NF et réservée à nos lecteurs abonnés.**



PICHET DE BUREAU ISOTHERME EN GRES ET METAL ARGENTE - CONSERVE LES BOISSONS CHAUDES OU GLACEES............ 120 NF
JACQUES FRANCK
372, R. SAINT-HONORE, PARIS - OPE. 34.58

Les boutiques
DESFOSSÉ
CHEMISES DU SOIR
PULL-OVER ET POLOS
aux couleurs d'automne
CRAVATES ET CHAUSSETTES BRODEES
LA GAMME COMPLETE DES EAUX DE TOILETTE
Les détails qui complètent l'élégance masculine
19, AVENUE MATIGNON - PARIS (8e)
ELY. 92-93

Berel
TAILLEUR CHEMISIER
Nouveautés d'automne
IMPERMEABLES FRANÇAIS ET D'IMPORTATION
12 rue de Sèvres Paris-6e

Rodzon
TAILLEUR-CHEMISIER
SELECTION d'IMPERMÉABLES
FRANÇAIS ET ITALIENS
111, Faubourg-Saint-Honoré
(Saint-Philippe-du-Roule) ELY. 16-85

Enzo HABILLEUR
Exclusivités masculines et féminines
DAIM - IMPERMEABLES
TRICOTS FULLY FASHIONED
33, avenue de Clichy LAB. 35-95

CHOMBERT
Fourrure Création
197, rue Saint-Honoré
(angle 16, rue Saint-Roch)
Collection d'Hiver
Présentation à 15 heures
Samedi excepté

noir - marron, noir - prune, noir-vert, etc. : 53 NF. (*Gram, 10 bis, avenue de la Grande-Armée.*)

● Laine fine, manches diminuées, décolleté en V. 12 coloris dont noir, marron foncé, prune, beige, gris, etc. : 59 NF (qualité italienne à mailles plus serrées : 65 NF). (*Elysées-Soieries, 55, Champs-Elysées.*)

● LES CHAPEAUX :

● Tyrolien en feutre, bord rabattu, garni d'une large tresse. Coloris : vert, gris, marron, noir : 47,50 NF. (*Léon, 21, rue Daunou.*) (Photo n° 2.)

DIÉTÉTIQUE

Le petit déjeuner est-il un vrai repas ?

Vous partez travailler avec une réserve de 450 calories. Vous allez en dépenser 1500 jusqu'à midi. Alors ?

LA plupart des Français souffrent du « coup de pompe de 11 heures ». Il se traduit par un manque d'attention, une sensation de grande fatigue et un appétit beaucoup trop « ouvert » quand arrive l'heure du repas de midi. Pourquoi ?

La nuit, le moteur humain fonctionne au ralenti, mais il fonctionne : un adulte endormi brûle environ 350 calories pendant ses huit heures de sommeil. Il se réveille avec une réserve d'environ 250 à 300 calories. S'il fait un petit déjeuner « à la française » il partira travailler avec une réserve de 450 à 550 calories pour toute sa matinée. Or on a calculé que du lever au repas de midi, l'adulte consomme au moins 1500 calories !

Le déficit est donc considérable. Un gros déjeuner ne le compense pas, il sert tout au plus à provoquer des digestions difficiles l'après-midi. Un petit déjeuner suffisant et bien composé constitue donc le potentiel d'énergie indispensable au « démarrage » de la journée.

Mais que faut-il manger le matin ? comment le manger et comment organiser ce véritable repas sans se lever deux heures plus tôt et sans compliquer excessivement sa vie ? Madame Express a posé les questions « diététiques » à Georges Duchêne, de l'Institut d'Hygiène, et a essayé de répondre aux questions pratiques :

D'abord le lait

— De quoi doit se composer au minimum un petit déjeuner rationnel ?

GEORGES DUCHÊNE. — D'abord de lait. C'est l'aliment énergétique essentiel et il est particulièrement bien assimilé le matin. Un enfant devrait absorber 3/4 de litre de lait dans sa journée, et un adulte 1/2 litre, sous n'importe quelle forme, bien entendu ; on peut prendre du lait frais, en boîte, entier ou écrémé, peu importe. On peut aussi l'inclure dans des laitages ou le remplacer (en partie) par du fromage. Mais il faut en prendre.

Ensuite des fruits : parce qu'ils apportent l'indispensable vitamine C, enfin du beurre (15 g au moins) et plusieurs biscottes ou tartines.

C'est le petit déjeuner de quelqu'un qui prendra un déjeuner normal à midi.

— Et si on ne fait pas un repas normal au milieu de la journée ?

G. DUCHÊNE. — Il faut faire entrer dans le petit déjeuner tout ce qui va manquer au « grand ». Augmenter la ration de calcium en ajoutant du fromage, prendre soit un œuf, soit de la viande froide. Pour bien faire, il faudrait ajouter un légume, mais peu de Français admettront cette nécessité.

— Avec quoi peut-on mélanger le lait ? Le café est-il aussi indigeste qu'on l'affirme parfois ?

G. DUCHÊNE. — Le mélange lait-malt est le plus rationnel parce que le malt apporte à notre organisme les vitamines B qui manquent beaucoup dans notre alimentation et que ne fournissent ni le thé ni le café.

Le café au lait est beaucoup moins indigeste si le café est mélangé de chicorée (très bon aliment pour l'intestin et la purification du sang).

Le thé doit être pris léger car il n'est pas plus inoffensif que le café.

Sans risquer l'embonpoint

— Les céréales sont-elles un bon aliment au petit déjeuner ?

G. DUCHÊNE. — Oui, mais elles sont moins indispensables qu'en Angleterre parce que les Français en général mangent plus de pain dans la journée. Seulement, le pain français n'étant pas très digeste, certaines personnes auraient intérêt à le remplacer par des céréales. Entre autres, celles qui font un régime amaigrissant (se priver totalement de céréales est une grave erreur).

Ce qui est important si on mange du pain, c'est qu'il soit rassis : il est alors plus digeste et il n'est pas nécessaire de le griller.

— Comment ne pas grossir en prenant un si copieux petit déjeuner ?

G. DUCHÊNE. — La nourriture absorbée le matin est celle que l'organisme brûle le mieux. Elle ne risque donc pas de faire grossir. Au contraire, un petit déjeuner copieux permet de moins manger à midi. Il vaut mieux se passer de dîner (ou se contenter d'un fruit) lorsqu'on a été obligé de faire un gros déjeuner. Mais le petit déjeuner du lendemain ne doit pas être réduit pour autant.

— Quels sont les meilleurs fruits du petit déjeuner ?

G. DUCHÊNE. — Les agrumes (oranges, pamplemousses) apportent le maximum de vitamine C. Il vaut mieux les manger entiers que pressés parce qu'on bénéficie ainsi de la cellulose. On doit commencer par eux le repas matinal. Quant aux jus de fruits en boîte, leur qualité est tout à fait incertaine. Certaines marques ont des procédés de conservation sérieux qui préservent les vitamines, d'autres non. C'est pourquoi, tant que le consommateur ne sera pas sûr de ce degré de conservation, il vaudra mieux prendre la peine (et faire la dépense) de presser son orange.

— Peut-on tremper ses tartines ou ses biscottes ?

G. DUCHÊNE. — C'est une très mauvaise habitude. Ces aliments ont besoin d'être mâchés, leur digestion commençant par l'action des sucs de la salive. Si on les trempe, ils se ramollissent, séjournent trop peu dans la bouche et... trop longtemps dans l'estomac.

— Faut-il absolument boire très chaud au petit déjeuner ?

G. DUCHÊNE. — Il ne faut boire ni très chaud ni très froid. On peut se contenter d'une boisson tiède en hiver (donc inutile de bousculer les enfants) et froide (mais pas glacée) en été.

— Le lait pasteurisé en bouteille doit-il bouillir ?

G. DUCHÊNE. — Seulement s'il est destiné aux enfants de moins de deux ans ou à ceux qui sont très fragiles. Le reste du temps, on peut se contenter de le faire chauffer.

— La confiture, le miel sont-ils indispensables ?

...que feriez-vous sans lui ?

Il est tellement précieux cet imperméable en Tergal entièrement doublé de Crylor léger, léger... Vous allez tellement l'aimer que vous ne le quitterez plus. Il est chaud, il est lavable, il est accompagné d'une charmante capuche et il ne coûte que 225 NF. Il a vraiment toutes les qualités !

Franck & Fils
80, rue de Passy à Paris
magasin climatisé ouvert le lundi de 14 h. 30 à 18 h. 30
PUBLICIS 6773

G. Duchêne. — Absolument pas. La confiture n'apporte que des calories et le miel a perdu beaucoup de sa valeur depuis que sa production a été plus ou moins industrialisée.

De même, utiliser du sucre brun ou blanc est sans importance. Mais il faut savoir qu'un adulte a besoin chaque jour d'une ration moyenne de 50 g de sucre (7 morceaux environ). Contrairement à une idée répandue, c'est à peu près le double de la ration nécessaire à un enfant de 6 à 10 ans qui, lui, n'a besoin que de 20 à 30 g.

Eviter la bousculade

A tout cela, huit maîtresses de maison sur dix feront une objection : où trouver le temps de préparer un (presque) vrai repas le matin ? Comment faire avaler tout cela à des enfants qui justement le matin ne peuvent pas prendre tout leur temps ? Voici quelques trucs pour éviter la bousculade :

● Prévoir un horaire de lever assez large, quitte à coucher les enfants un peu plus tôt le soir.

● Baigner en *grande toilette* les écoliers le soir. Le matin ils se laveront seuls les dents, le visage et les mains, ce qui n'exige pas toujours la présence de la mère de famille.

● Préparer la veille :

— le menu du petit déjeuner. Inutile d'attendre le matin pour regarder dans le réfrigérateur, le garde-manger ou la corbeille à fruits ce qu'on pourrait bien donner ;

— la table : il est important de prendre le repas en famille, c'est souvent le seul moment de la journée où le père qui travaille et rentre tard le soir peut voir ses enfants. Ne pas oublier les serviettes (les taches font perdre du temps et du calme) ;

— les jus de fruits qui seront pris au lever et ouvriront l'appétit. Attention : mettre immédiatement à tremper le presse-fruits, sinon il sera difficile à laver ;

— les tartines puisqu'elles doivent être « rassises » (les recouvrir d'un torchon propre).

● Utiliser des laits solubles (condensés, granulés, en poudre). Le système évite le drame du lait qui déborde et permet de préparer les jus de fruits, les œufs ou les tartines sans s'affoler.

● Sortir le beurre du réfrigérateur à l'avance pour beurrer plus rapidement les tartines.

● Servir la boisson chaude dès le début du repas. Elle aura le temps de tiédir et les enfants la boiront plus facilement ensuite.

Et surtout, habituer progressivement votre famille à cette nouvelle manière de débuter la journée. N'essayez pas d'introduire tout de suite les œufs ou la viande froide. Profitez d'un jeudi ou d'un dimanche matin ; après plusieurs expériences, il y a toutes les chances pour que la nouvelle formule l'emporte (et de très loin) sur l'ancienne.

(Agip.)

Tulle inondée la semaine dernière.
Seul l'Etat pourrait couvrir le risque.

ASSURANCES

Le cataclysme n'est pas prévu

● ***Pour que les sinistrés ne soient plus des mendiants.***

LES fleuves débordent, les collines glissent, et des milliers de Français, cette année encore, ont perdu en quelques heures tout ce qu'ils possédaient.

Auraient-ils pu prévoir ce risque (par exemple s'ils habitent sur les bords d'un fleuve qui a tendance à sortir de son lit) et s'assurer contre les cataclysmes ?

Mme Express est allée poser la question à la Fédération nationale des Compagnies d'assurances.

La réponse du spécialiste a été tout à fait négative, mais elle contient un certain nombre de précisions qui nous ont paru intéressantes.

Il n'est pas possible de s'assurer contre ce que l'on appelle, en termes techniques, « les risques cataclysmeux ». Cela pour une raison très simple : les dégâts causés par un cataclysme qui, par définition, est un phénomène imprévisible et impossible à endiguer, ne peuvent pas être évalués à l'avance. Aucune compagnie d'assurances n'est assez puissante pour assumer une telle charge, et l'opération exigerait, de la part du client, le versement de primes annuelles considérables.

Impossible à endiguer

Cependant, les spécialistes étudient en ce moment la possibilité d'un système d'assurances européen, dans le cadre du Marché commun, qui fonctionnerait en quelque sorte par compensation. (Les cataclysmes se produisent rarement dans plusieurs pays en même temps.)

Enfin, un certain nombre de dégâts causés par les phénomènes atmosphériques non cataclysmiques peuvent être couverts par des polices d'assurances spéciales : la grêle, la pluie, la tempête, le gel, la foudre entrent dans cette catégorie.

Le problème est extrêmement important pour les cultivateurs. Le mieux, pour eux, est d'étudier soigneusement leurs contrats d'assurance

→

Louis Horwat
TAILLEUR COUTURIER
12, RUE LAFAYETTE - PARIS - PRO. 63-25
Présente sa Collection HIVER 1961 Tous les jours à 15 h.
Voici "BOEING" Confortable manteau. Très beau tissu de A. Dormeuil sur mesure avec essayages 520 NF
TOUS NOS MODÈLES SONT EXÉCUTABLES A FAÇON

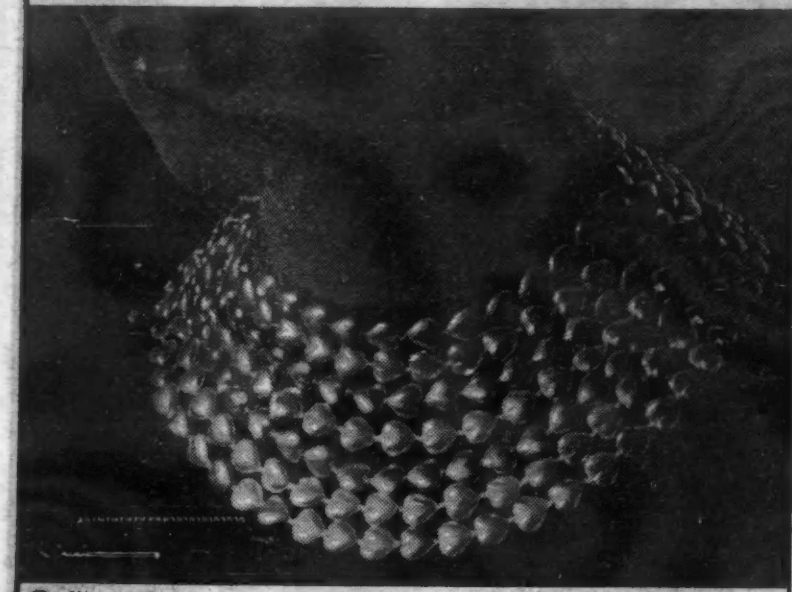
129 n.f
PRIX MAXIMUM A L'UTILISATEUR + T.L.
harmonie
RADIATEUR MOBILE AU GAZ BUTANE
avec dispositif contrôleur d'atmosphère
(nécessaire pour chauffage de locaux d'habitation)
+ 40 NF
vente quincaillerie - chauffage - Doc. grat.
GAMA CUSSET (Allier)

un chandail
en mohair chiné
ERAM
S'ACHÈTE CHEZ
MONTY
23, avenue Victor-Hugo
PARIS

FOURRURES
Renel
ACTUELLEMENT
PRESENTATION
DE LA COLLECTION
5, AV. VICTOR-HUGO
exportation free of tax

ARCANTE
Sacs italiens exclusifs
66, avenue Victor-Hugo
KLE. 95-65
ZONE BLEUE - PARKING FACILE

7 RANGS DE CŒURS ...
... en PERLES DE BOHÊME !



Collier-plastron, en vente :
à PARIS : aux GALERIES LAFAYETTE
à BRUXELLES : à L'INNOVATION

Bijoux JABLONEX
depuis 1721
JABLONEC N/NISOU (TCHÉCOSLOVAQUIE)

Renseignements professionnels :
à PARIS : 125, Rue du Ranelagh
à BRUXELLES : 47, Rue de l'Arbre-Bénit

Pierre Clarence
9, rue Saint-Florentin, PARIS - OPE. 09-88
présente sa collection Automne Hiver 1960
tous les jours à 15 h 15 (ouvert le samedi toute la journée)
Un des modèles vedettes de la collection :
EMAIL - Tailleur d'après-midi en "Scotly" gros bleu, col en castor blanc

qu'ils établiront, article par article, avec un spécialiste ; de façon à préserver au maximum leur maison, leurs récoltes et leur bétail.

Tombée du ciel

Quant à ceux qui ne possèdent que leur maison, ils peuvent également prévoir un certain nombre de risques : le « dégât des eaux » (à condition que celle-ci tombe du ciel et n'envahisse pas par le sol : exemple, une cave inondée ne sera pas remboursée, mais un plafond transpercé le sera), les détériorations par la grêle (verrières ou toitures : la plupart des maisons angevines, couvertes d'ardoises, sont assurées contre la grêle) ou la tempête.

Dans ces conditions, on peut se demander si le cumul de plusieurs assurances de ce genre ne pourrait pas couvrir les risques d'un cataclysme décomposé en une série de phénomènes différents... La parole, là encore, reste aux spécialistes qui seuls sont vraiment qualifiés pour guider le profane.

Mais il ne s'agit là que de possibilités très limitées et dans la majorité des cas, les particuliers sont absolument désarmés face aux catastrophes, ne pouvant espérer que des secours privés (comme ce fut le cas pour Fréjus) ou une aide de l'Etat.

A l'échelon national

Si le drame ne prend pas des proportions nationales, les secours privés sont presque inexistants, et seul l'Etat peut efficacement venir en aide. Mais il semble, chaque fois qu'un cataclysme se produit, que les Pouvoirs publics soient pris au dépourvu, et les crédits accordés, que l'on ose à peine demander au ministère des Finances, sont rarement suffisants. Il s'agit plus souvent de prêts que de dommages et intérêts.

Il paraît donc indispensable d'instaurer un système d'« assurances-cataclysme » à l'échelon national qui fonctionnerait automatiquement en cas de sinistre. Les compagnies privées n'étant pas capables d'assumer les risques, ce « fonds national d'assurances » devrait être géré par l'Etat. Il suffirait, pour approvisionner le fonds, de faire cotiser chaque commune ou chaque canton au prorata de son nombre d'habitants. Les primes communales ou cantonales pourraient être prélevées sur le budget des communes, ou réglées par une taxe locale créée à cet effet.

En cas de cataclysme, le pays tout entier serait ainsi solidaire des sinistrés au lieu de les considérer comme des mendiants plus ou moins dépendants de la charité publique.

REPORTAGE

Les Françaises et la pluie

● *Un jour sur trois, le ciel prend les femmes au dépourvu.*

IL pleut en moyenne 127 jours par an sur la moitié nord de la France. 127 jours, c'est-à-dire un jour sur trois. Les Françaises ne devraient pas, par conséquent, être perpétuellement prises au dépourvu par les précipitations atmosphériques. Et pourtant, le spectacle d'une rue dans une grande ville, un jour d'averse, demeure extrêmement déprimant.

Presque toutes les femmes ont un imperméable (3 millions d'imperméables sont vendus en moyenne chaque année), mais ce vêtement, apparemment fonctionnel, ne suffit pas, il s'en

POINTS VULNÉRABLES : LE SAC ET LE BAS DE LA JUPE.
Avec un peu de cirage... *...avec un peu d'imagination.*

Efficace mais insuffisant...

OPTIMISME MÉTÉOROLOGIQUE... ...OU POLITIQUE RÉALISTE. (Eve.)

Bien des rhumes pourraient être évités.

EN PARAPLUIE, ...*léger mais encombrant.*

seaux et les flaques. La mode actuelle des mocassins à talon bottier est beaucoup plus rationnelle. Une précaution indispensable : enduire les semelles de 2 ou 3 couches d'Armacuir qui les rend imperméables. D'autre part, les femmes qui travaillent devraient prévoir sur le lieu de travail une paire de chaussures ou de ballerines pour ne pas rester toute la journée avec des pieds humides. Bien des grippes et des rhumes pourraient ainsi être évités.

● LE BAS DE LA JUPE : la vogue des imperméables droits, qui ont une fâcheuse tendance à s'ouvrir quand on marche, laisse la jupe et les genoux exposés à l'eau. Il devrait être possible, pour remédier à cet inconvénient, de concevoir des modèles croisés, ou comportant un soufflet sur les côtés ou dans le dos donnant de l'aisance à la marche sans découvrir les jambes.

● LE SAC : beaucoup de femmes méticuleuses savent que la pluie risque d'abîmer les cuirs fins employés en maroquinerie. Une précision à ce sujet : en principe un cuir ciré ne se cloque pas à l'eau. Il est sage par conséquent d'appliquer une légère couche de crème incolore (colorée, elle risquerait de déteindre) avant de sortir. Le mieux cependant est de réserver un vieux sac pour les jours de déluge. On évitera ainsi de se promener en protégeant amoureusement son réticule sous le pan de son imperméable. A propos de cuir et de pluie, certains gants tachent à l'eau du ciel. Ils ne doivent alors en aucun cas être donnés chez le teinturier : les taches seraient ensuite indélébiles, il est préférable de les laver.

PASSE-TEMPS

Pénélope 1960

● *Pour réussir une tapisserie, il suffit de se souvenir du point de croix de son enfance.*

LES femmes ayant de moins en moins de temps à perdre, elles se préoccupent de plus en plus de « meubler » leurs loisirs. Mais le tricot étant par définition utilitaire et la broderie demandant un sérieux apprentissage, c'est la tapisserie qui connaît actuellement un regain de faveur. Madame Express s'est en effet aperçue que les clientes des magasins (ou des rayons) spécialisés n'étaient pas toutes des dames oisives ou en retraite. Au contraire, elle a vu beaucoup de jeunes femmes actives que n'effraie pas la perspective d'entreprendre un tapis en six carrés qui ne

→

L. & C.

VISON ?
VOYONS
WEIL

FOURRURES
4, rue Ste-Anne
(angle av. de l'Opéra)

Marie-Christine
59, avenue des Ternes - ETO. 76-70
est heureuse de vous présenter son gracieux
IMPERMEABLE EN COMTAL
pouvant se porter avec ou sans ceinture au
prix de 139 NF
Réservé aux Lectrices de Madame Express

HAUSSMANN COATS
inaugure son magasin
HAUSSMANN COATS
« For Men »
Tenues de sport et de week-end
107-109, bd Haussmann
(Saint-Augustin) ANJ. 15-35

LORÈNE
COLLECTION
D'AUTOMNE
66, AV. VICTOR HUGO
PARIS
PAS. 43-33

H. Jassel
Spécialiste du
CASTOR
VISON
BREITSCHWANZ
AUX CHASSES ROYALES
65-67, avenue Victor-Hugo. PARIS

lejaby
FABRIQUE DE
SOUTIEN - GORGE
ET LINGERIE
LEJABY
à BELLEGARDE (Ain)
Tél. : 2-68
Bureaux et Dépôts :
9, rue du Fbg-St-Honoré, PARIS
ANJ : 45-33.

Claire Conte
vous propose ses
ravissantes
Robes de dîner et de cocktail
17, boulevard des Capucines, PARIS (2e)
OPE. 80-34 - OPE. 00-25

Séraph
Chaussures de luxe
COLLECTION D'HIVER
« Séducta »
« Casale »
46, RUE DES BATIGNOLLES (17)
MAR. 23-86

Lucien FLAUD
FOURREUR
Nouvelle Collection Hiver 1961
étudiée pour
PETITES FEMMES
(transformations acceptées)
7, RUE DE LA PAIX
Salon-boutique en étage (ascenseur)
Export free of tax

PRÉNATAL
200 MAGASINS DE VENTE
TOUT POUR LA FUTURE MAMAN
TOUT POUR LE NOUVEAU-NÉ
A PARIS
103, RUE SAINT-LAZARE TÉL. TRI. 04-75
Mo SAINT-LAZARE
39, RUE DE RIVOLI TÉL. TUR. 48-07
Mo CHATELET - HOTEL DE VILLE
67, RUE DE SÈVRES TÉL. LIT. 39-25
Mo SÈVRES-BABYLONE

LIVRE

UN TÉMOIN

BEAUCOUP de jeunes femmes, prises entre leurs enfants, leur mari et leur travail, n'ont jamais le temps de lire. Certaines s'en plaignent, d'autres finissent par s'habituer à cette vie en marge des événements. Pourtant, dès qu'elles ont l'occasion d'ère confrontées avec un fait dramatique ou douloureux, elles réagissent passionnément et participent de toute leur nature féminine aux malheurs de leurs contemporains.

C'est un peu ce qui m'est arrivé l'autre jour en ouvrant « Le Témoin » (1).

JE travaille dans un bureau où les drames algériens sont sans cesse évoqués, et j'avais l'impression de m'associer sincèrement aux prises de position du journal. Pourtant, j'ai éprouvé en lisant ce livre un choc si brutal que j'ai voulu sortir pour une fois du cadre des activités de Madame Express.

J'ai vu l'auteur ; c'est un jeune homme de 25 ans, basané comme un garçon qui revient de vacances. Il avait un polo-shirt bleu et parlait de sa mère avec une infinie tendresse.

« J'étais le dernier de la famille, alors mes frères se moquaient souvent de moi, on ne me parlait de rien. J'adorais mon beau-frère, ma sœur et lui étaient le symbole de l'amour comme j'aimerais en vivre un, un jour. Ils avaient quatre enfants. J'ai été terriblement frappé par la mort de mon beau-frère, je pense à ce que ce doit être pour un petit garçon de 7 ans de ne pas avoir de père. »

CE n'est pas un héros, il n'en a ni la flamme ni l'abnégation. C'est le témoin d'une époque absurde et douloureuse qui permet à certaines personnes de venir vous chercher un soir chez vous pour vous emmener en prison. D'une époque où l'on peut connaître la torture à l'électricité, *(« En dehors de la chaise électrique aux Etats-Unis*, m'a-t-il dit, *je n'avais jamais imaginé ce que cela pouvait vouloir dire »)* et occuper ensuite un poste d'instituteur dans une école de Seine-et-Oise pendant plusieurs années. Son histoire est tellement incohérente qu'elle ne peut être que véridique.

Son père, retraité des P.T.T. et ancien combattant, est mort ; son frère et son beau-frère sont morts. Tout ça à cause de « ces gens ». Et ces gens, ne serait-ce pas un peu nous ?

Il faut lire ce petit livre. Il est en vente dans toutes les librairies. Si vous ne le trouvez pas, vous pouvez vous adresser à l'éditeur. Je crois sincèrement qu'il ne peut laisser aucune femme indifférente, et surtout celles qui ont un fils. Si je me trompe, dites-le-moi. Si je ne trompe pas, dites-le à ceux qui vous entourent.

CHRISTIANE COLLANGE.

(1) « Le Témoin », par Djamal Amrahni. Editions de Minuit, 7, rue Bernard-Palissy, Paris (5e). 83 pages. 3 NF.

→

sera prêt que dans deux ans et qui peut leur coûter (en deux ans) jusqu'à 800 NF ! Elles y trouvent, disent-elles elles-mêmes :

— une détente totale : le travail retient suffisamment l'attention mais peut être « lâché » à tout moment ;

— peu de difficultés : tout le monde a fait du «point de croix» dans son enfance, et le « demi-point » (le plus utilisé actuellement en tapisserie) est encore plus simple ;

— la satisfaction d'une création (presque) personnelle : comme dans tout travail à la main ce qui fait le charme d'une tapisserie, c'est qu'elle ne ressemblera jamais tout à fait à une autre, même si le modèle est identique ;

— la possibilité de rénover des meubles anciens : du petit tabouret à pied au salon Louis XV, on peut les « rajeunir » malgré tout à meilleur compte si l'on fabrique soi-même la tapisserie (Madame Express a vu une simple galette de chaise Empire vendue terminée 25 NF.)

Un travail préparé

Celle-ci reste pourtant un divertissement assez onéreux et demande quelques précautions avant de se lancer dans un travail qui sera forcément de longue haleine. Une bonne façon de se faire la main : les canevas (genre dessus de chaise) où le décor est déjà brodé et où il ne reste qu'à faire soi-même le fond : 35 et 41 NF, selon l'importance de la broderie, plus 8 NF de laine (Au Printemps). Mais on trouve de façon générale, sur le marché, des canevas plus ou moins fins et qui peuvent être :

● Simplement imprimés : ils ne sont guère utilisables en décoration, mais peuvent servir à s'exercer au maniement des « couleurs » :

— la toute petite taille (3 ou 4 NF dans les grands magasins) que l'on brode généralement avec du coton perlé ;

— panneaux, style bouquet romantique et moderne (1 m × 50 cm environ et à partir de 26,50 NF. Aux Magasins Réunis Etoile).

— dessus de tabourets, Louis XVI, à travailler avec de la laine (de 10 à 15 NF, laine non comprise, grands magasins ou à Jeux d'aiguilles, 269, rue Saint-Honoré) ;

— dessus de fauteuils : siège, dossier et accoudoirs imprimés sur le même grand canevas. Entre autres :

● des semis de fleurs, petite taille : 40 NF, laine non comprise (Magasins Réunis Etoile).

● tous styles, dossier et siège, laine anti-mite comprise : de 150 à 220 NF (Galeries Lafayette) ou 160 à 190 NF et 25 NF de laine (Au Printemps) ;

● style Louis XVI, dossier, siège, accoudoirs : 15 NF environ (Jeux d'aiguilles, 269, rue St-Honoré) ;

— carrés à assembler pour tapis, modèles grosses fleurs, 60 × 60 cm, laine comprise : 41,50 NF le carré (Galeries Lafayette) ;

— carrés pour tapis, sur lesquels on peut faire modifier les dessins et les teintes : 45 à 50 NF, fournitures comprises. (Aux Laines Ecossaises, 181, bd Saint-Germain) ;

— canevas pour carpettes de haute laine à exécuter avec un petit outillage spécial et un point noué très facile. Style Louis XV, romantique ou moderne, se fait de 60 cm à 2 m de large, longueur à la demande : 140 NF le m2 laine comprise (Galeries Lafayette et Printemps).

● Tramés : sur l'imprimé une première laine est passée verticalement. Elle sert de guide à la fois pour les points, les coloris, et renforce le travail. Cette méthode est évidemment plus onéreuse, et il faut un certain délai pour préparer le travail (trois semaines minimum). On peut trouver des tapisseries tramées aux adresses suivantes :

— La Tapisserie, 79, rue La Boétie. Tous ouvrages. Carrés de 50 × 50 cm pour tapis ou sièges : 75 à 85 NF, laines comprises, selon l'importance du travail de préparation.

— Aux Gobelins, 352, rue Saint-Honoré. Tous ouvrages. Prix selon les styles et les modèles.

— Au Printemps : galette de chaise, surtout Louis XV et Louis XVI, 60 NF et 15 NF de laine.

Une certaine patience

Mais il ne suffit pas de choisir un modèle. Il faut encore penser à l'utilisation du travail une fois terminé. Voici les précautions indispensables :

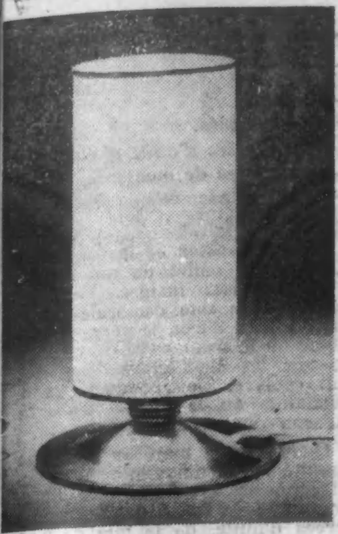
— ne jamais commencer un travail avant d'avoir le meuble à recouvrir sous la main : il est plus facile de trouver un canevas à la taille du siège qu'un siège à la taille du canevas ;

— bien prendre les mesures (dossier, siège, accoudoirs). Mieux : relever un gabarit ;

— penser qu'il faudra probablement faire étirer le travail terminé, car les points le resserrent. Certaines maisons s'en chargent (notamment

MOUSSE PEU...
POUR
LAVER MIEUX!
Votre machine ne déborde pas : grâce à la mousse dosée de Skip, elle tourne rond... le linge est bien brassé, bien lavé, votre machine jamais encrassée.
Votre linge est nettoyé fil par fil : sans écume, sans le moindre dépôt : il est propre et souple... comme vous l'aimez !
et se rince tout seul ! La mousse dosée de Skip ne colle pas au linge : le rinçage est facile et rapide ; économie de temps, de peine, et du capital que représente votre machine.
SPÉCIALEMENT FAIT
POUR TOUTES
LES MACHINES A LAVER
KP-114-250/2

LES PLUS GRANDES MARQUES
une Garantie
RECOMMANDENT SKIP
SKIP : DU LINGE COMME VOUS L'AIMEZ... VOTRE MACHINE BIEN TRAITÉE !



1. PASSE-PARTOUT :
le métal doré.

2. ROMANTIQUE :
l'abat-jour d'opaline.

La Tapisserie, 79, rue La Boétie) mais parfois il faut le demander au tapissier ;

— se faire bien montrer le point si on « débute » (La Tapisserie et Jeux d'aiguilles, 269, rue St-Honoré, s'en chargent volontiers) ;

— demander conseil au fournisseur pour les finitions. Elles sont relativement simples, mais encore faut-il savoir comment s'y prendre. Quelques maisons peuvent s'en charger (La Tapisserie, Aux Gobelins) mais, pour des raisons de prix, on a tout intérêt à le faire soi-même ;

3. ROCOCO.
le pied d'albâtre.

— et ne jamais se fixer de date limite pour avoir terminé son ouvrage. Ce n'est pas sans raison que le canevas le plus courant porte le nom de Pénélope.

MAISON

Le confort des yeux

● ***Tous les secrets du bon usage de la lumière électrique.***

LE ciel particulièrement sombre de cet automne 60 nous oblige à vivre (dans les bureaux comme dans la plupart des appartements au-dessous du 4e étage) à la lumière électrique.

Mais les abat-jour se fanent vite et les ampoules et les yeux se fatiguent. Voici ce qu'il faut savoir pour organiser un éclairage rationnel et confortable.

Les ampoules

Si l'esthétique de l'éclairage dépend des lampes, son efficacité dépend des ampoules. On a le choix actuellement entre quatre grandes catégories :

— Les ampoules « nues », c'est-à-dire ordinaires, où l'on voit le filament. Elles ont un inconvénient : elles éblouissent facilement lorsqu'elles atteignent une certaine puissance, surtout à travers les abat-jour de rhodoïd blanc, les plus utilisés actuellement. Les contrastes lumineux (indispensables pour assurer la vision) sont un peu trop élevés dans ce type d'ampoules.

— Les « dépolies » : elles limitent suffisamment les contrastes lumineux dans les zones du champ visuel mais leur face extérieure rugueuse retient la poussière et absorbe la lumière.

— Les « satinées » : traitées intérieurement, leur face extérieure lisse ne se salit pas et donne environ 10 % de lumière de plus que les ampoules ordinaires, grâce à un filament « bispiralé ».

— Les « opales » : elles donnent une lumière très blanche et parfaitement diffusée, mais produisent 15 % de lumière de moins que les ampoules ordinaires. A noter cependant : un procédé de revêtement intérieur à base de silice annule cet inconvénient tout en conservant la blancheur de l'opale.

4. STYLE XIXe.
le globe « à pétrole ».

Une ampoule peut « vivre » 1.000 heures, à condition qu'elle soit utilisée sous la bonne tension, c'est-à-dire qu'elle corresponde exactement au voltage. Par exemple, une ampoule marquée 115 volts et alimentée sous 120 volts a une vie diminuée de 56 %. Dans le cas inverse, l'ampoule durera plus longtemps mais donnera une mauvaise lumière rougeoyante.

Une erreur à ne pas commettre : utiliser des ampoules trop faibles. Ce n'est pas la lumière forte qui fatigue les yeux, c'est la lumière mal répartie. Voici, selon la surface, la puissance d'éclairage à prévoir :

— Jusqu'à 5 m2 : une seule lampe de 75 W ou deux lampes de 40 W.

— De 5 à 8 m2 : une 100 W ou deux de 60 W ou trois de 40 W.

— De 8 à 10 m2 : une 150 W, ou deux 75 W, ou trois-quatre 60 W, ou cinq 40 W.

— De 10 à 15 m2 : 200 W répartis à volonté.

(Abeille.)

5. TOUS STYLES :
la colonne de cuivre.

Deux risques d'accidents enfin : une ampoule trop forte dans un abat-jour trop étroit peut provoquer un incendie. De même, dans les lampes électriques type « à pétrole », une ampoule trop forte peut faire éclater le globe de verre au moindre courant d'air ou à la moindre goutte d'eau. La puissance de l'ampoule, dans ce cas, doit être fonction du diamètre du verre : 60 W pour un diamètre de 12 à 15 cm.

Les lampes

Un éclairage provenant de plusieurs lampes réparties dans une pièce est toujours plus agréable qu'un éclairage central. Pourvu que la puissance totale convienne à la surface de la pièce, les diverses lampes utilisées peuvent être petites (donc meilleur marché). Le seul cas où il faut une lampe assez haute : la lampe de travail qui doit éclairer le travail (livre, papier, couture) au maximum sans éblouir les yeux : 35 cm est une bonne hauteur moyenne.

Avant d'acheter des lampes, il faut décider de l'emplacement qu'elles occuperont et ne pas oublier ces quelques règles de l'équipement lumière :

— Tous les abat-jour placés dans une même pièce doivent arriver à peu près à la même hauteur pour éviter l'impression « d'escalier ».

— La couleur d'un fil peut tout gâcher : un fil blanc est très laid sur un meuble en acajou, par exemple. Il existe maintenant, pour les lampes à pied de cuivre et les bois « blonds », des fils et des olives mordorés.

— La plupart des lampes bon marché sont vendues sans interrupteur et sans abat-jour. Il est très facile de monter un interrupteur soi-même et très difficile de se pencher vers la prise chaque fois que l'on veut brancher ou débrancher sa lampe.

— Le système d'allumage le plus rationnel consiste à faire brancher une ou plusieurs lampes de la même pièce sur un interrupteur mural situé à l'entrée de la pièce. Ce qui évite l'éclairage central... et les tâtonnements. Mais ce travail ne peut être entrepris que par un « homme de l'art ». Il faut y penser avant de faire refaire des peintures.

Vu à Paris

● **STYLE PASSE-PARTOUT : petit cylindre de rhodoïd monté sur une coupelle en métal doré, 20 cm de hauteur totale. Peut « animer » un coin pour vraiment pas cher : 10 NF. (Cimaise, 37, rue Godot-de-Mauroy.) (Photo no 1.)**

● **STYLE ROMANTIQUE : lampe à huile miniature, pied de porcelaine et abat-jour d'opaline, galerie de cuivre, hauteur 30 cm. Parfaite pour une lampe de chevet et également bon marché : 20 NF. (Magasins Réunis Etoile.) (Photo no 2.)**

— Pied d'opaline galbé, socle rond cerclé de cuivre, hauteur 45 cm, abat-jour de soie plissée blanche et frangée : 20 NF. (France Vialanez, 68, rue de Passy.)

● **STYLE ROCOCO : pied d'albâtre veiné, forme vasque, hauteur 28 cm. On peut varier son style en variant l'abat-jour. Sans abat-jour : 37,50 NF. (Magasins Réunis Etoile.) (Photo no 3.)**

● **STYLE XIXe : lampe dite « à pétrole », long pied de cuivre, boule et tube de verre mi-dépoli, mi-transparent. A utiliser avec une ampoule à baïonnette, très petit diamètre, hauteur totale 35 cm : 45 NF. (Nouvelles Galeries de Passy, 50, rue de Passy.) (Photo no 4.)**

● **STYLE DIRECTOIRE : colonne amincie en haut en albâtre opaque blanc pur, motif « écorce d'ananas » en haut de la colonne, torsade près du socle, hauteur 25 cm : 58 NF sans l'abat-jour. (Jonquille, 1, rue Marcel-Renault - 17e.)**

● **TOUS STYLES : colonnes de cuivre cannelé, à socles carrés plus ou moins travaillés. Font des lampes de travail très raffinées. Existent à partir de 60 NF en 35 et 40 cm de haut. Le modèle que nous avons photographié avec son fil mordoré et son abat-jour gansé de velours assorti vaut 70 NF. (Clartés, 63, boulevard des Batignolles.) (Photo no 5.)**

● **MODERNE : lampe-cube à monter soi-même, faite d'un jeu de rectangles en plastique cannelé blanc opaline, noir et orange. Peut faire un éclairage d'ambiance amusant. Livrée à plat, elle existe en deux dimensions : 14 cm × 14 cm : 60 NF ou 20 cm × 20 cm : 84 NF. (Luminalité, 38, rue de la Folie-Regnault - 11e.)**

Cahors
11-13, Bd St-Michel, Paris
Collection Automne 60
Nylon, coton traité, avec gorge apparente. Ses nouveaux cols. Procédé Ambifix. En 3 longueurs de manche. Signé AMBASSADEUR

Durer
PARIS
COLLECTION d'AUTOMNE
CHAUSSURES - SACS - GANTS
74, Champs-Elysées
26, rue du Faubourg-Saint-Honoré

FEMMES PETITES
LA MODE
« TROIS POMMES »
« PRET A PORTER »
chez
GENEVIÈVE CORNE
21, RUE LA BOETIE - ANJ. 68-64

Au rayon Prêt-à-porter, vous trouverez des manteaux, robes de ville et de cocktail, tailleurs, vêtements de pluie, de grande classe. Très belle Collection de robes de mariées et de cortège. Important rayon de cuir et peaux 1re qualité.
Ecoutez LADY tous les dimanches à 14 h. sur EUROPE I.

Cette semaine,
superbe manteau
astrakan russe
garanti pleines peaux :
990 NF

Chez LADY, vous trouverez un grand choix de murmel, rat d'amérique, agneau des Indes, agneau moiré, poulain décoloré, kalgan toutes couleurs, ainsi qu'une importante collection de manteaux de castor et vison. (Large crédit sur demande).

LADY
42, Chaussée d'Antin, PARIS
PIG. 27-20

RECETTES

CORDON BLANC

Croquettes de bœuf

— *250 g de bœuf haché ou de desserte de bœuf bouilli.*
— *3 pommes de terre cuites à l'eau.*
— *2 œufs.*
— *Huile de friture.*
— *1 cuillerée de farine.*
— *Sel, poivre, muscade, fines herbes.*
— *1 sauce tomate ou 1 sauce piquante.*

Ce plat peut se réaliser soit avec un reste de bœuf en daube ou bouilli, soit avec de la viande crue hachée. Vous prendrez pour cela un morceau moins cher — comme la macreuse. Dans le premier cas comme dans le second, vous ferez revenir la viande (coupée en dés s'il s'agit du reste) avec 2 oignons émincés. Vous ajouterez une tomate, fines herbes, muscade, sel, poivre, et vous mouillerez avec un peu de bouillon ou d'eau chaude. Vous laisserez cuire quelques instants et lierez avec un peu de farine pour obtenir un mélange onctueux et épais. Vous lui ajouterez les 3 pommes de terre cuites à l'eau. Vous mélangerez bien le tout et ajouterez enfin les 2 œufs entiers battus. Ce hachis saupoudré de farine sera disposé en tas de la grosseur d'un œuf sur la planche à découper. Vous donnerez leur forme à chacune des croquettes que vous roulerez dans la farine et ferez cuire dans la friture très chaude. Vous servirez avec une sauce tomate ou une sauce piquante — et une salade d'accompagnement.

CORDON BLEU

Mouton à la manière de Provence

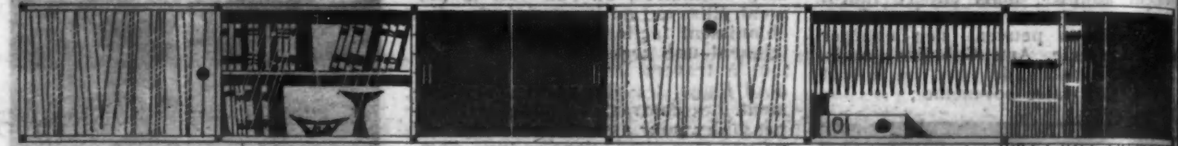
— *800 à 1.000 g de collet ou d'épaule de mouton.*
— *1 verre de vin blanc ou 1/2 verre de vinaigre de vin.*
— *2 clous de girofle, bouquet garni, sel, poivre.*
— *1 échalote ou 1 gousse d'ail.*
— *1 œuf.*
— *Mie de pain.*
— *2 cuillerées d'huile d'olive.*
— *1 cuillerée de moutarde.*
— *1 sauce piquante.*
— *Riz blanc.*

Faites désosser et ficeler 800 à 1.000 g de collet de mouton ou d'épaule assez maigre. Vous les mettez dans une casserole contenant 1 litre d'eau, le verre de vin blanc ou le demi-verre de vinaigre de vin, les deux clous de girofle, sel, poivre, le bouquet garni, l'échalote ou la gousse d'ail. La cuisson durera deux heures.

Quand votre morceau sera bien égoutté après cuisson, vous le badigeonnerez avec une pâte fluide composée de l'œuf, des deux cuillerées d'huile, de la mie de pain et de la moutarde. Ensuite, vous placez la viande sur un gril au-dessus d'un plat qui recueillera le jus de cuisson, et le tout dans un four très chaud ; vous laissez bien dorer.

On sert ce rôti avec une sauce piquante et du riz blanc.

SUZANNE ET HENRIETTE.



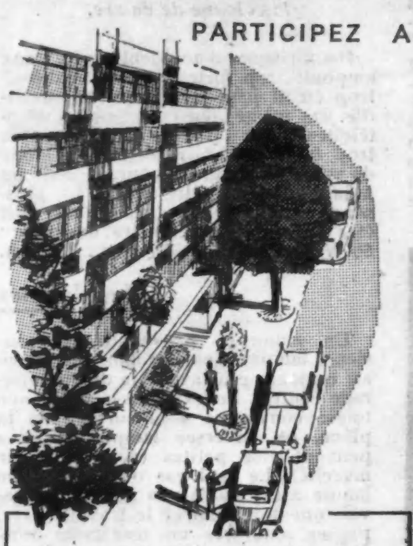
VOULEZ-VOUS UN APPARTEMENT NEUF

GRATUITEMENT EN TOUTE PROPRIÉTÉ

EN PLEIN PARIS?

PARTICIPEZ AU CONCOURS

éléments minvielle



Le concours Minvielle vous passionnera en raison même des difficultés qu'il présente : où serait le jeu sans cela?... Mais rassurez-vous, ces difficultés sont loin d'être insurmontables !

La question principale met à l'épreuve vos dons d'observation et vos talents de décorateurs, à l'aide du Mini-Minvielle. Les 3 questions suivantes exigent, plutôt que des connaissances précises, un peu d'astuce à vous documenter. Enfin, vous viendrez à bout de la dernière question avec de la patience... et un dictionnaire.

Un appartement de grand standing vaut bien que l'on cherche un peu, ne trouvez-vous pas ?

Ce que vous devez faire :

Si vous possédez déjà des éléments Minvielle, ou si vous désirez vous équiper dans un avenir plus ou moins lointain, rendez-vous chez un Ensemblier-Conseil Minvielle où vous pourrez consulter le règlement complet avant de réclamer votre dossier-concours

Plus tôt vous l'aurez en mains, plus vous aurez le temps de peser vos réponses !

Le dossier-concours

Il vous est personnel et doit être vous remis en mains propres par votre Ensemblier-Conseil.
Vous y trouverez :
- le règlement détaillé
- la marche à suivre
- les questions
- 1 Mini-Minvielle, 1 grille supplémentaire, 1 schéma d'implantation (1re question)
- 1 bulletin-réponse
...et le plan de l'appartement que vous pouvez gagner.

1ER PRIX Un appartement neuf en toute propriété, situé en plein Paris.

Une valeur sûre, facilement négociable, si vous êtes déjà (très) bien logé.

Votre ensemblier conseil minvielle vous donnera tous les détails sur cet appartement **grand standing** (photographies - plan - adresse - descriptif - photocopie de l'acte de vente - cession de parts etc...) une réalisation **Cogifrance**

Renseignements : Compagnie Immobilière des Champs-Elysées
49, av. montaigne paris 8e ELY 47-81

8 SECONDS PRIX au choix:

Réfrigérateur **Frigidaire**, le vrai, modèle major - 145 litres, groupe compresseur Ecowatt, garanti 5 ans, un des modèles les plus récents de la célèbre gamme frigidaire.

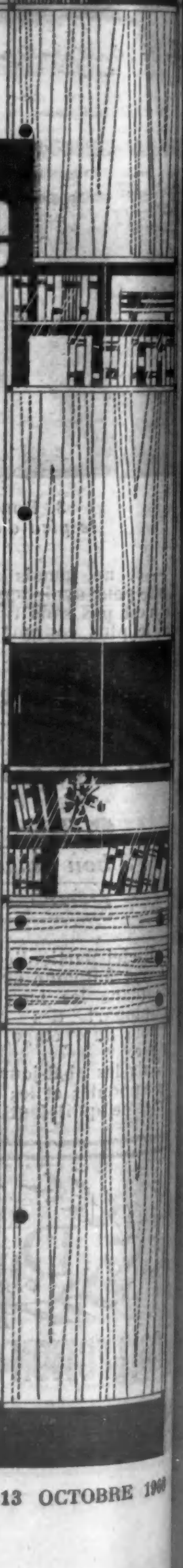
Téléviseur **Grandin** (type Vosges) nouvel écran cinéma rectangulaire de 60 cm - multicanal - 2e chaîne prévue - chêne clair ou noyer foncé.

ces ensembliers-conseils vous remettront votre dossier-concours

17, Rue du Vieux-Colombier (6e) - LIT. 29-28
146, Bd Magenta (10e) - TRU. 70-21
28 bis, Fbg St-Antoine (11e) - DID. 65-43
14, Rue de Lyon (12e) - DID. 84-55
175, Av. de Versailles (16e) - JAS. 01-91
92, Bd Sébastopol (3e) - TUR. 10-50

ASNIÈRES, 96, Rue des Bourguignons - GRE. 31-89
NOISY-LE-SEC, 105, Rue Jean-Jaurès - VIL. 17-33

TECHNOVENTE 58



Mesdames... Messieurs
Silhouette-Retouches
49, rue de la Victoire
TRI. 14-82
s'inspirant des dernières collections a trouvé mille détails pour moderniser votre garde-robes

Les belles fourrures
BRADLEY'S furs
Conditions spéciales aux lectrices
CATALOGUE SUR DEMANDE
18, Avenue de l'Opéra

IMPORTANT RABAIS sur TRICOTS DÉMARQUÉS aux
Trois Mailles
58, Rue Caumartin-Paris 9e
pour HOMMES-FEMMES-ENFANTS

Ophélia
106 bis, rue de Rennes - PARIS-6e
LITtré 13-13
LINGERIE EN SOIE NATURELLE
CHEMISES DE NUIT DE COTON
ROBES DE CHAMBRE
Ouvert de 10 heures à 19 heures (sauf lundi)

POUR LES ENFANTS DE 6 à 14 ANS
VACANCES DE NEIGE
A MORZINE (Hte-Savoie)
- Séjours à Noël et à Pâques dans un HOME remarquablement équipé et conçu pour les enfants.
- Cours de SKI quotidiens.
- Et une INNOVATION : pratique de la LANGUE ANGLAISE (ou initiation sous forme de jeux et d'activités dirigées) sous la direction de monitrices britanniques, à certaines heures de la journée (une monitrice pour 10 enfants).
SKI - DETENTE - JOIE - SANTE
Inscriptions reçues dès à présent (nombre de places limité à 50)
Renseignements :
6, AVENUE VAN-DYCK - PARIS-8e
CAR. 26-66 - WAG. 28-33

Pour les enfants jusqu'à 9 ans
PIPOLIN
les gaies Images
un livret mensuel d'une haute qualité

Des amis rêvés pour vos bambins
Roudoudou Riquiqui *les belles images*
Chaque semaine :
un jeudi : Roudoudou
un jeudi : Riquiqui
moralité
gentillesse
sensibilité

HAUTS LIEUX, HAUT LUXE

Y a-t-il quelque part dans le monde un homme et une femme pour qui l'énoncé de ces simples mots : *le quartier de la Madeleine*, n'évoque pas immédiatement un des coins les plus prestigieux de Paris, déjà célèbre sous Louis-Philippe et le Second Empire ? Pour les hommes, c'est le souvenir d'une délicieuse flânerie au cours de laquelle ils ont côtoyé les femmes les plus jolies, les plus élégantes ; et pour celles-ci c'est le désir d'y revenir ou d'y venir, de s'arrêter devant chaque vitrine, de se laisser griser par les toutes dernières tentations de la mode parisienne, et pourquoi ne pas l'avouer, de se laisser tenter ?

Tout près de l'endroit où s'élevait autrefois l'hôtel de Marie Duplessis, l'héroïne de «La Dame aux Camélias», qui vécut et mourut là le 3 février 1847, se trouve une des boutiques les plus élégantes du quartier.

Comment, en effet, ne pas succomber devant ces chefs-d'œuvre vestimentaires qui, tels des bibelots précieux, sont disposés avec art dans les vitrines de « Madelène » ?

Tout vous tente et vous séduit. Et n'importe quelle femme de n'importe quel âge peut trouver là, sur-le-champ, soit l'objet de sa convoitise, soit l'indispensable vêtement qui lui fait défaut — pour trotter le matin, s'habiller le soir ou à l'heure du cocktail, ou dévaler les pentes neigeuses.

En quelques heures

« Madelène » (9, bd de la Madeleine), créé il y a presque vingt-cinq ans et transformé il y a deux ans en maison de haute couture de luxe, attire à la fois la clientèle parisienne et la clientèle étrangère.

Son emplacement exceptionnel sur une des artères les plus passantes de la capitale,
- le choix infini et la qualité de ses modèles,
- un cadre agréable et de jolis salons d'essayage.
- ainsi qu'une organisation de premier ordre, sont à l'origine de son succès.

DRAP ET FOURRURE.

PEAU ET FOURRURE.

(Marquis.)

Comment ne pas succomber ?

(Marquis.)

ENSEMBLE DE SATIN. ROBE DE BROCHE...
Les Parisiennes ne seront plus prises au dépourvu.

Parisiennes prises au dépourvu par un dîner de dernière heure, étrangères sur le point de s'envoler pour des pays lointains et désireuses d'emporter chez elles des modèles exclusifs, les unes et les autres trouveront là la robe du soir ou l'ensemble retouchés en quelques heures ou mis à leurs mesures si besoin est.

« Madelène » a particulièrement étudié et apporté ses soins à la collection de sports d'hiver. Jeunes filles ou jeunes femmes, chacune est assurée de trouver là, en quelques minutes, le « numéro » dont elle a besoin, ou de pouvoir le faire exécuter sur mesures très rapidement :
- fuseaux de toutes teintes en « élastiss », remarquables par leur coupe,
- combinaison d'une pièce en « élastiss » imprimé ou uni,
- chasubles en peau, agneau ou veau velours, ravissantes à porter sur un chemisier, et qui feront le bonheur des « frileuses »,
- vestes en peau lainée indispensables pour « faire un tour », le soir, sur les routes enneigées ou pour aller prendre un « scotch » dans un bar du village.

Quant aux pantalons destinés à l'après-midi, leur variété est grande :
- pantalons en peau, qui avec les chasubles forment un élégant ensemble,
- pantalons en lainage, unis ou écossais,
- pantalons en velours, ils ont tous une coupe excellente et « tombent » admirablement.

... Comme il pleut sur la ville

Non seulement on ne songe plus à geindre quand on voit la pluie tomber, mais sortir par les intempéries devient presque un plaisir tant on a envie d'endosser les ravissants imperméables de la collection Levasseur, que « Madelène » met à votre disposition. A partir de 315 NF, et en soie naturelle, il y en a vraiment pour tous les goûts. Autrefois objet ingrat, l'imperméable auquel on n'attachait que peu d'importance est devenu aujourd'hui une pièce indispensable à chaque garde-robe. Qu'ils soient en faille, en satin, ou en taffetas, de tous les tons imaginables, ou imitant la panthère, ils sont tous plus séduisants les uns que les autres. Plus sérieux et très confortables sont les gabardines et les manteaux entiers ou 3/4 en loden imperméable. Tous modèles qui peuvent être rapidement reproduits aux mesures de la cliente, si celle-ci ne trouve pas d'emblée « chaussure à son pied ».

La paille et la peau

« Madelène » a acquis aussi une grande spécialité dans les ensembles de peau, dont la vogue ne cesse de croître et qui joignent l'utile à l'agréable, l'élégance au pratique.

Aussi bien les vestes et jupes que les robes-chemisiers ou les manteaux 3/4 ou entiers en agneau et veau velours ou en agneau et veau glacé, tous possèdent dans les coloris mode des tonalités irrésistibles et une coupe parfaite que cautionne la griffe « Mac Douglas ».

Ces modèles particulièrement étudiés permettent de « passer partout ». Un manteau de peau par exemple apporte pendant des années, dans la garde-robe la plus simple, une solution à tous les problèmes d'élégance quotidienne.

Si l'on abandonne le rez-de-chaussée de la boutique pour le premier étage, on débouche alors dans un royaume féerique : celui des robes et ensembles de cocktail et des robes du soir. Les matériaux les plus nobles sont utilisés pour embellir les femmes, qu'ils s'appellent lamés, failles, ou dentelles d'or.

Récemment importée d'Italie, la paille de soie de toutes les teintes, pastel, noir ou or, sert à tricoter des ensembles souples et brillants pour le soir, délicieux, à porter... et à regarder.

Pour les accompagner, de somptueux manteaux du soir, en même tissu que les robes ou différents selon les goûts.

N'oublions pas de signaler également, parmi tous les trésors que recèle la boutique, les tailleurs sport en écossais, les élégants tailleurs de velours (à partir de 345 NF) et toute une gamme de manteaux en lainage fantaisie, garnis de cols de fourrure et de manteaux en poil de chameau, tous ayant la possibilité d'être portés avec un doublage de fourrure, ou de fourrure de nylon, amovible ou non.

Comment définir, en résumé, tous les avantages et les agréments de « Madelène » si ce n'est par la formule bien connue : « *Demandez à l'intérieur ce que vous ne voyez pas en vitrine.* » Vous êtes certaine d'être satisfaite... pleinement !

Cette page spéciale d'annonce est présentée par « Madelène », 9, bd de la Madeleine, Paris. OPE. 30-63.

A voir, à écouter, à savoir

cinéma

Nouveaux

Les Corps sauvages (Look back in anger) : l'histoire d'un jeune Anglais « en colère ». Un film franc et dénué de conventions. (*Cinéma d'Essai Caumartin, OPE.* 81-50.) (Voir la critique de F. Sagan, p. 40.)

L'Intendant Sansho : du grand réalisateur japonais Kenji Mizoguchi, un conte cruel et poétique des temps féodaux. (*Studio Etoile, ETO.* 19-93.) (Voir la critique de Bruno Gay-Lussac, page 41.)

Ben-Hur : 3 h. 50 de spectacle sur écran géant, location 14 jours à l'avance. Obligatoire pour les enfants. Facultatif pour les adultes. (*Gaumont Palace, EUR.* 72-21.) (Voir la critique de Christine de Rivoyre, page 41.)

Le Milliardaire : Marilyn et Montand dans le film tant attendu de George Cukor. Tous les ingrédients d'une bonne mayonnaise. Mais elle n'a pas pris. (*Ermitage, ELY.* 15-71.)

Le Capitan : Jean Marais toujours fin bretteur. Pour les amateurs de cape et d'épée. (*Berlitz, RIC.* 60-33 ; *Paris, ELY.* 53-99 ; *Wepler Pathé, EUR.* 50-70.)

Le Voyage en Ballon : un pays nouveau, étonnant : la France, vue du ciel. (*Marbeuf, BAL.* 47-19.)

La Garçonnière : une amère satire de la vie américaine, qui se termine dans l'attendrissement. Un grand comique : Jack Lemmon, et un prix d'interprétation à Venise : Shirley MacLaine. (*Mercury, BAL.* 75-90.)

Et mourir de plaisir : le nouveau Vadim. De merveilleuses images illustrant une habile histoire de vampire. Avec Annette Vadim, Elsa Martinelli et Mel Ferrer. (*Marivaux, RIC.* 83-90 ; *Colisée, ELY.* 29-46.)

L'Avventura : un film long, riche et difficile. Sur une histoire très simple, Antonioni a brodé mille thèmes complexes pour exposer sa vision désespérée de la vie. (*Vendôme, OPE.* 97-52 ; *Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

Récents

Le Mirage de la vie : 1959. Lana Turner mère malheureuse dans un film de Douglas Sirk (« Ecrit sur du vent », « Pylône »). Pour la première fois en v.o. (*Floride, PRO.* 63-40.)

Le Cri : dans une Italie insolite et glacée, une histoire désespérée racontée par Antonioni. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

Le Pigeon : l'hilarante tentative d'un gang romain pour rééditer scientifiquement « Du Rififi chez les hommes ». (*Studio 28, MON.* 36-07.)

Hold-up a Londres : d'anciens officiers de Sa Majesté reprennent du service comme gangsters. Une bonne renaissance de l'humour britannique. (*Boul' Mich', ODE.* 48-29 ; *Reflets, GAL.* 99-91.)

Les Fraises sauvages : 1958. Un Bergman discuté. Au seuil de la mort, un vieillard s'interroge sur ce que furent ses raisons de vivre. (*Studio République, OBE.* 58-08 ; *Saint-Lambert, LEC.* 91-68.)

L'Amérique insolite : vue par la caméra indiscrète de François Reichenbach. (*Saint-Michel, DAN.* 79-17.)

Le Trou : le dernier film de Jacques Becker. Une prison, des hommes entre eux. (*Novelty, DID.* 95-61 ; *Taine, DID.* 44-50 ; *Caméra, JAS.* 03-47.)

General Della Rovere : de Rossellini. Grand Prix du Festival de Venise 1959. (*Studio Raspail 216, DAN.* 38-98.)

Tueurs de dames : Alec Guinness entre l'humour et l'horreur. (*Champollion, ODE.* 51-60.)

Le Septième Sceau : une légende moyenâgeuse contée par Ingmar Bergman : le chevalier, la mort et quelques raisons de vivre. (*Quartier Latin, DAN.* 84-65.)

Anciens

La Dame sans camélias : une « avventura » à Cinecitta. Un Antonioni de 1953 inédit en France, avec Lucia Bose. (*Pagode, INV.* 12-15.)

Le Grand Couteau : 1955. Robert Aldrich poignarde Hollywood. (*Studio Parnasse, DAN.* 58-00.)

Les Contes de la Lune Vague : 1953. ésotérique chef-d'œuvre de Mizoguchi. (*Ciné Panthéon, ODE.* 15-04.)

Les Enfants du Paradis : 1945. Carné-Prévert sur le Boulevard du Crime. (*Lux, LIT.* 62-25.)

Hotel du Nord : 1938. Amour raté autour du canal Saint-Martin. Marcel Carné poétique et une merveilleuse distribution : Annabella, Arletty, Jean-Pierre Aumont et Louis Jouvet. (*Montcalm, MON.* 82-12.)

Senso : 1954. Une passion fatale dans l'Italie en lutte pour son indépendance. Un film d'une somptueuse beauté, de Visconti. (*Agriculteurs, TRI.* 96-48.)

Marius : 1931. La première partie de la trilogie de Marcel Pagnol, avec Raimu, Pierre Fresnay, Charpin, Orane Demazis. (*Roxy, TRU.* 34-40.)

Les Inconnus dans la maison : 1942. La province sous l'occupation. D'après Simenon, un scénario de Clouzot et un plaidoyer de l'avocat Raimu. (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

théâtre

Cher Menteur : 40 ans de correspondance amoureuse. L'humour féroce de G.-B. Shaw et deux merveilleux acteurs : Pierre Brasseur, Maria Casarès. (*Athénée.*) (Voir la critique de Robert Kanters, page 42.)

Comme tu me veux : Pirandello dans un jeu de miroirs et d'échos. Danièle Delorme sensible et émouvante. (*Studio Champs-Elysées.*) (Voir la critique de Robert Kanters, page 42.)

La Logeuse : un fait divers transposé par Audiberti jusqu'aux extrêmes limites de l'absurde. (*Théâtre de l'Œuvre.*) (Voir la critique de Robert Kanters, page 42.)

Les Joies de la famille : un mélo de Philippe Hériat, avec Gaby Morlay. (*Comédie des Champs-Elysées.*) (Voir la critique de Robert Kanters, page 42.)

Genousie : la première pièce de René de Obaldia. De l'humour et de la poésie. (*T.N.P., Récamier.*)

Impasse de la Fidélité : Patachou dans une comédie musicale d'Alexandre Breffort. Une sorte de « remake » d' « Irma la Douce ». (*Ambassadeurs.*)

L'Idiote : une gentille comédie policière de Marcel Achard. Une merveilleuse interprète : Annie Girardot. (*Antoine.*)

Les Glorieuses : Roussin s'attaque, en vers, aux femmes d'auteur abusives. (*Madeleine.*)

Paques : un grand Strindberg. Un spectacle pauvre de moyens, mais riche de substance. (*Poche-Montparnasse.*)

Le Balcon : dans une « maison d'illusions », le magicien Jean Genet. (*Gymnase.*)

Christophe Colomb : une pièce de Paul Claudel, qui pourrait être signée Bertolt Brecht. (*Théâtre de France.*)

Chateau en Suède : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier.*)

Rhinocéros : une parabole très simple qui doit ouvrir le grand public à Ionesco et Ionesco au grand public. (*Théâtre de France.*)

télévision

Jeudi 13 octobre, a 21 h. 15 : « Faire face ». Cette émission d'Igor Barrère et Etienne Lalou sera consacrée aux problèmes du contrôle des naissances.

Vendredi 14 octobre, a 20 h. 35 : « A vous de juger ».

Vendredi 14 octobre, a 22 h. 5 : « Portrait-Souvenir », de Roger Stéphane et Roland Darbois. Roger Vailland évoque Flaubert.

Dimanche 16 octobre, a 21 h. : « Les Contes d'Hoffmann », film de Michael Powell et Emeric Pressburger, musique de Jacques Offenbach.

Lundi 17 octobre, a 21 h. 50 : « Vie privée du monde », émission de Jean Masson, avec Paul Guimard, Albert Simonin, etc.

Mardi 18 octobre, a 20 h. 30 : « Le Lien », de Strindberg, avec Jean-Roger Caussimon, Lucien Nat, Alice Sapricht, etc.

Mercredi 19 octobre, a 21 h. 45 : « Lectures pour tous ».

expositions

Goya : en premier tirage, les 218 gravures des « Caprices », de la « Tauromachie » et des « Désastres de la guerre », rassemblées par l'auteur du « Muchacho ». A ne pas manquer. (*Galerie Gaveau, salle Gaveau, rue La Boétie.*)

Salon des Surindépendants : l'ouverture de la nouvelle saison pour le meilleur et pour le pire. (*Musée d'Art moderne, 11, avenue du Président-Wilson.*)

Sculpteurs américains : les audaces de la vieille Europe retraversent l'Atlantique. (*Claude Bernard, 5, rue des Beaux-Arts.*)

Borodine : de robustes constructions sur des thèmes concrets. (*Bernheim, 35, rue La Boétie.*)

Carrega : autour des oiseaux et des plages, d'excellentes compositions où l'espace et le mouvement des formes s'équilibrent. (*A. G., 32, rue de l'Université.*)

Fichet : une certaine austérité de fond et beaucoup de bonheurs d'expression. (*Arnaud, 34, rue du Four.*)

Gualfer-Gualtieri : poésie du trompe-l'œil « à l'ancienne ». (*Bernheim Jeune, 83, faubourg Saint-Honoré.*)

Pierre Henry : un réalisme rigoureux, donc personnel. (*Galerie Saint-Placide, 41, r. Saint-Placide.*)

Hundertwasser : un tempérament obstinément hors série. La meilleure exposition de ce début de saison. (*Cordier, 27, r. Guénégaud.*)

Jonquières : des gouaches d'un graphisme élégant. A suivre. (*Galerie Dauphine, 19, place Dauphine.*)

Klein : les dernières œuvres d' « Yves le Monochrome », prince de la peinture absolue. (*Rive droite, 23, fg Saint-Honoré.*)

Masurovsky : magie du trait patient et passionné. (*La Hune, 170, bd Saint-Germain.*)

Vanista : la Croatie d'aujourd'hui à l'heure de l'Ecole de Paris 1960. (*Lambert, 14, rue Saint-Louis-en-l'Ile.*)

Ce cahier de Madame Express a été réalisé par :

Christiane Collange

avec la collaboration de

Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

SIMON[illegible] [illegible]LER
33, rue de Seine - PARIS (6e)
LABELLIE
14 octobre - 31 octobre

JACQUES MASSOL
ANDERSEN
12, rue La Boétie

Gal. TONY SPINAZZOLA
34, cours Mirabeau
AIX-EN-PROVENCE
Gabriel LAURIN
Jusqu'au 24 octobre

GALERIE DE SEINE
24, rue de Seine - DAN. 91-31
BISSIÈRE - FAUTRIER - DE STAËL
SAM FRANCIS - ESTÈVE
VIEIRA DA SILVA
A. JORN - RIOPELLE
14 octobre - 14 novembre

DENISE RENE, 124, rue La Boétie
ARP
Sculptures et tapisseries récentes

Galerie VENDOME
12, rue de la Paix
TOLMER
du 13 au 31 octobre

Galerie de l'Université (A. G.)
32, rue de l'Université
CHAIMOWICZ
Du 14 octobre au 4 novembre

GALERIE DES QUATRE-SAISONS
59, rue de Grenelle (VIIe) - BAB. 03-12
QUENTIN
Jusqu'au 20 octobre

GALERIE DU FLEUVE
9, avenue de l'Opéra - OPE. 52-07
CORNEILLE
PIGNON
Paul REVEL
PEINTURES - DESSINS - LIVRES ILLUSTRES

Galerie FURSTENBERG
AUGUSTIN
FERNANDEZ
4, r. Furstenberg, 11 oct.-2 nov.

GALERIE ARNAUD
34, rue du Four - LIT. 40-26
PIERRE FICHET
Peintures jusqu'au 8 novembre

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg Saint-Honoré - PARIS
DUNOYER DE SEGONZAC
Clôture de l'Exposition le mardi 18 oct. au soir

LA HUNE - 170, boulevard Saint-Germain
Gregory MASUROVSKY
Dessins présentés par
MICHEL BUTOR

LOUIS CARRÉ
10, avenue de Messine
EURope 50.50
Borès - Delaunay - Duchamp-Villon - Etienne
Gilioli - Gromaire - Hartung - Kupka - Landuyt
Lapicque - Léger - Moser - Pougny - Schneider
Soulages - Staël - Villon

Galerie MAEGHT
BAZAINE - BRAQUE - CALDER - CHAGALL
CHILLIDA - FIEDLER - GIACOMETTI - KANDINSKY - LEGER - MIRO - PALAZUELO
TAL COAT - UBAC

Galerie JEANNE BUCHER
AGUAYO - CHELIMSKY - FIORINI
LOUTTRE - MIHAILOVITCH - MOSER
NALLARD

GALERIE BELLIER
32, avenue Pierre-Ier-de-Serbie - PARIS (8e) - ELY. 19-13
BELLIAS
Peintures
14 octobre - 5 novembre

bissier
du 6 octobre au 6 novembre
chez daniel cordier - paris

GALERIE LACLOCHE
WARDI
peintures
12 octobre - 5 novembre
8, PLACE VENDOME

ANGLETERRE

Le Labour et la bombe

A Scarborough, les Travaillistes se sont divisés — sur le problème de la bombe H — entre partisans et adversaires du chef de leur parti, M. Hugh Gaitskell. L'Angleterre est-elle encore une grande puissance ?

DEHORS, sur la promenade mouillée et venteuse de Scarborough, les jeunes gens barbus en blue jeans et en anorak passaient et repassaient en brandissant des pancartes sur lesquelles on lisait *« Interdisez la bombe »* et *« Gaitskell doit partir »*. A l'intérieur, dans la salle du Congrès, les délégués tapaient du pied, hurlaient, applaudissaient, sifflaient. Du « poulailler », où s'étaient entassés communistes et trotskystes, descendaient des flots d'insultes. Sur l'estrade, les membres du Comité exécutif du Parti travailliste restaient assis, impavides et les bras croisés. A la tribune, le front couvert de sueur, à demi aveuglé par les projecteurs de la télévision, Hugh Gaitskell — le pimpant économiste petit-bourgeois qui s'est fixé l'objectif messianique de transformer le Labour Party à lui tout seul — luttait pour sa survie politique.

C'était l'un des grands drames de l'histoire anglaise moderne, qui résumait, dans sa fiévreuse intensité, les craintes de l'humanité entière devant le dilemme posé par l'existence de la bombe H. D'un côté, on trouve les idéalistes qui disent : *« La bombe H est la matérialisation du mal. Nous ne devons pas y toucher. Quels qu'en soient le prix et les conséquences, nous devons refuser de posséder cette arme ou de nous associer à ceux qui la possèdent »*. De l'autre, il y a les « réalistes » qui affirment : *« La sécurité collective est la seule formule qui permette d'assurer la paix. Le maintien de l'équilibre de la terreur est le seul moyen sûr d'éviter une guerre mondiale »*.

L'éclatement

Le débat de la semaine dernière était l'aboutissement d'une bataille acharnée de plus d'une année qui avait déjà brisé l'unité du Labour Party. Au matin de mercredi dernier, la partie semblait jouée. Sur les sept millions de voix dont les délégués disposent au Congrès annuel du Parti, plus de la moitié appuyaient une résolution exigeant du gouvernement travailliste, s'il était élu, qu'il renonce unilatéralement à la bombe H et refuse à l'Amérique le droit de maintenir des bases de fusées ou de bombardiers en Angleterre. Mardi soir, à huis clos, à l'issue d'une réunion orageuse de trois heures, l'Amalgamated Engineering Union a jeté — à une faible majorité — ses 600.000 voix contre Gaitskell, rendant ainsi sa défaite certaine. Le seul problème qui se posait encore mercredi était de savoir quelle serait l'importance de la majorité unilatéraliste — combien de délégués Gaitskell, par son discours passionné, pourrait ramener à lui.

Pendant 55 minutes, Gaitskell a plaidé par-dessus la tempête qui montait de la salle. Ce fut, de l'avis même de ses ennemis déclarés, le plus brillant discours de sa carrière. Lorsqu'il s'est rassis, certains délégués se sont levés pour l'acclamer. D'autres ont entonné la rengaine « For he's a jolly good fellow » (« Car c'est un type épatant »). Les autres sont restés silencieux. Sur l'estrade, huit des collègues de Gaitskell dans l'Exécutif du Parti ont ostensiblement refusé d'applaudir. Harold Wilson — le numéro 2 du parti — a lentement, méthodiquement, bourré puis allumé sa pipe.

Gaitskell, cependant — les observateurs de la presse et de la télévision étaient unanimes sur ce point — avait remporté une victoire morale. Lorsque le résultat du scrutin fut proclamé, on s'aperçut qu'il n'était battu, dans le vote crucial, que par 290.000 voix. Cela signifiait que les trois quarts des délégués des circonscriptions avaient voté pour lui. Le soir même, Gaitskell faisait savoir clairement qu'il ne démissionnerait pas. Au contraire, il avait l'intention de se défendre et d'utiliser la majorité automatique dont il dispose au sein du groupe parlementaire travailliste pour faire échec au vote du Congrès. Le Labour Party — qui fut autrefois le plus puissant mouvement social-démocrate du monde — glissait sans remords vers un éclatement inévitable.

Comment en était-on venu là ? Depuis 1935, date à laquelle Ernest Bevin avait battu les dirigeants pacifistes sur le problème de la résistance à Hitler, le Labour Party avait toujours maintenu une politique étrangère « réaliste », fondée sur la sécurité collective et la résistance aux dictatures agressives. Il avait contribué à l'accession au pouvoir de Winston Churchill en 1940, parce qu'il le considérait comme le seul homme capable de gagner la guerre. En 1946, Attlee avait débloqué secrètement des fonds spéciaux pour la fabrication d'une bombe atomique anglaise. Bevin avait été l'un des principaux architectes de l'O.T.A.N. Le Labour Party avait toujours voté pour la constitution d'une « force de frappe nationale » et même pour le réarmement de l'Allemagne. Comment avait pu se produire, alors, ce fantastique glissement vers le pacifisme ?

Quatre facteurs y ont contribué. Le plus important, peut-être, a été l'action d'un petit groupe de politiciens amateurs — des « intellectuels rêveurs » — qui a lancé, il y a trois ans, la Campagne pour le Désarmement Nucléaire. On y trouvait des hommes comme le prêtre anglican Canon Collins, le philosophe Bertrand Russell, le romancier J. B. Priestley, le professeur Blackett, physicien nucléaire et Prix Nobel, ainsi que les directeurs de journaux Michael Foot et Kingsley Martin. J'ai assisté à leur première réunion de travail et il me paraissait alors incroyable que ces hommes pussent un jour ébranler la nation.

(A.F.P.)

LE LEADER TRAVAILLISTE, M. HUGH GAITSKELL, A SCARBOROUGH. *M. Harold Wilson bourrait sa pipe.*

« Démodé et fier de l'être »

Pourtant, la C.N.D. est devenue l'un des plus grands mouvements de masse de l'histoire politique anglaise. Chaque année, à Pâques, sa grande marche d'Aldermaston mobilise plus de monde et elle compte aujourd'hui plus de militants actifs qu'aucun des deux grands partis. Ce sont, dans leur grande majorité, des jeunes gens idéalistes, sans doctrine politique, qui considèrent le problème de la bombe H comme le seul véritablement important. Devant ce raz de marée venu des couches mêmes de la population qu'il cherchait le plus à influencer, le Labour Party a vacillé sur ses fondations conservatrices.

Le second facteur a été la personnalité d'un homme, Frank Cousins, l'austère et taciturne dirigeant du plus puissant syndicat anglais, celui des Transport and General Workers. C'est le syndicat qu'avait créé Bevin et sur lequel il s'était appuyé pour édifier le parti qui a remporté les élections de 1945. Sous le règne de Bevin, le T&GW a toujours soutenu la politique réaliste des dirigeants du parti et ses millions de voix leur ont assuré des majorités automatiques à tous les congrès du parti. Avec Cousins, ces millions de voix ont brutalement dévié vers la gauche. Car Cousins — qui aime se qualifier lui-même de « socialiste démodé et fier de l'être » — n'est pas seulement un « unilatéraliste » : il a aussi pour objectif principal l'élimination de Hugh Gaitskell comme leader du parti.

Le troisième facteur a été le progrès technologique. Depuis le début de 1957, lorsque, dans les ruines de l'expédition de Suez, le gouvernement conservateur a décidé de réduire les dépenses défensives du pays, l'Angleterre a pris un retard irrattrapable dans la course aux armements. Bien qu'elle possède un stock de bombes H, ses bombardiers « V » à long rayon d'action sont déjà démodés et il serait beaucoup trop coûteux de les remplacer. Au printemps dernier, après avoir dépensé 140 milliards de francs pour ce projet, le gouvernement a décidé d'abandonner, pour des raisons financières, la fabrication d'une fusée à longue portée. Dorénavant, a-t-il annoncé, l'Angleterre devra acheter ses armes stratégiques aux Etats-Unis. L'idée d'une force de frappe indépendante ayant été abandonnée, beaucoup de travaillistes « réalistes » ont donc été conduits — pour des raisons purement pratiques — à rechercher une nouvelle politique.

Le chant du cygne

A ces trois facteurs, s'en ajoutait un quatrième : la personnalité de Gaitskell. Gaitskell est en effet un doctrinaire, un intellectuel têtu de l'aile droite du parti. Dans le passé, le mouvement travailliste — coalition d'éléments disparates aux opinions très divergentes — avait été dirigé par des hommes du centre, des hommes comme Attlee, qui considéraient leur rôle comme celui d'un président de séance, chargé d'exprimer la volonté de la majorité. Gaitskell n'est pas de ceux-là. Il a des opinions bien arrêtées et il est résolu à les imposer. Il estime que le Labour Party ne reviendra jamais au pouvoir s'il ne tourne pas le dos au socialisme « démodé », fondé sur la propriété publique des moyens de production, et s'il ne se transforme pas en un parti « réformiste » modéré sur le modèle des partis sociaux-démocrates scandinaves. Il s'est délibérément et systématiquement appliqué à réaliser cette transformation, s'attirant ainsi l'hostilité non seulement de l'aile gauche du parti mais de beaucoup de dirigeants syndicaux attachés aux traditions révolutionnaires et qui avaient été jusque-là les meilleurs soutiens de la direction du parti.

Le débat sur la politique défensive est donc devenu en même temps un débat sur le maintien de Gaitskell à la tête du Labour Party. Le Congrès de la semaine dernière n'a rien résolu. Théoriquement, le parti a adopté la formule de « l'unilatéralisme ». En fait, la plupart des parlementaires travaillistes restent fidèles à l'O.T.A.N. et au principe de la sécurité collective. Or ce sont eux, et eux seuls, qui choisissent le leader du parti. Le Congrès tirant d'un côté et le groupe parlementaire de l'autre, un éclatement du mouvement travailliste est donc probable.

Mais le problème déborde de beaucoup celui de l'avenir du socialisme anglais. Il intéresse le monde entier. Les questions débattues à Scarborough valent pour les autres nations. Le succès de la C.N.D. — qui reflète la crainte universelle d'un conflit nucléaire — signifie-t-il que des mouvements pacifistes peuvent se développer dans tous les pays démocratiques ? Un mouvement de gauche déchiré par cette opposition entre « idéalistes » et « réalistes » peut-il, dans n'importe quel pays, conserver une unité suffisante pour remporter des élections ? Enfin, un pays comme l'Angleterre — ou la France — peut-il continuer à jouer son rôle traditionnel de grande puissance et, par le fait qu'il possède des armes nucléaires, influencer le destin du monde ?

Quelles que soient les réponses que l'on puisse donner aux deux premières questions, il est presque certain qu'il faut répondre « non » à la troisième. Curieusement, le débat passionné de Scarborough aura été le chant du cygne des puissances européennes traditionnelles.

PAUL JOHNSON.

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

● *Roger Stéphane : « Le sens que nous donnons à notre vie est illusoire ».*

IL en a marre. De sa femme (mondaine), de son métier (banquier), de son état (bourgeois). Marre, marre, marre. Alors il f... le camp. Le thème, jusqu'ici, n'a rien d'original. Bien des moralistes, de Rousseau à Tolstoï, en ont usé et abusé. Mais attendez. Si le héros traditionnel renonce à la « dolce vita », c'est pour se réfugier à la campagne ; et là, entre deux vaches ou deux moujiks, il retrouvera les valeurs vraies : simplicité, liberté, harmonie de l'homme avec la nature, et cætera...

Le héros de Roger Stéphane, lui, connaîtra un tout autre destin : il va se faire liftier. Dans un grand hôtel de la Côte d'Azur.

« *Non pas pour se retrouver, mais pour s'anéantir* », précise Roger Stéphane, qui pèse bien ses mots.

L'auteur, tout comme le livre (dont le titre est « L'Ascenseur » (1), déconcerte. Quel est ce monsieur qui fume un cigare (avec lequel il refuse d'être photographié), dont l'habillement, le salon et le parler témoignent d'un goût certain, mais aussi d'une recherche, d'une austérité voulues ; et qui nous jette, de but en blanc, quelques maximes de son cru (« *Il n'y a pas d'argument sans réplique. L'action est vaine et la possession dérisoire* ») ? Et quant à « L'Ascenseur » : à quoi rime cet abandon d'une vie imbécile pour une autre, plus imbécile encore ?

Roger Stéphane répondra par une citation (de T.E. Lawrence, dont il est très friand) :

« *L'esclavage volontaire est l'orgueil le plus profond d'un esprit morbide. — Entendez par là que c'est dans l'ascenseur que mon héros a le plus de chances de s'oublier. Tout s'y prête : les gestes machinaux du liftier, sa situation insignifiante et qui ne l'engage pas...* »

Il faut de tout pour faire un monde. Certains déplorent la métamorphose de l'homme moderne en automate. D'autres, tel le héros de « L'Ascenseur », n'aspirent pas à autre chose. Mais l'ascenseur n'y suffit pas. Un liftier a trop de temps pour réfléchir. C'est pourquoi notre homme abandonnera son poste pour se faire manœuvre.

Tout cela, dites-vous, n'a pas de sens ? Roger Stéphane vous répondra que justement c'est le non-sens que cherche son héros.

« *Car le sens que nous donnons à notre vie est illusoire. C'est une mystification pure et simple. Je préfère, pour ma part, ne pas m'y laisser prendre.* »

Si la vie, pour Stéphane, est dépourvue de sens, elle n'en est pas moins remplie. Fondateur de « France-Observateur », il s'est découvert une nouvelle passion : la télévision. Depuis plusieurs mois il est le producteur de l'émission « Portrait - Souvenir », un grand écrivain du passé commenté par un grand écrivain d'aujourd'hui. Actuellement, il prépare une biographie exhaustive de G. Simenon.

(1) Robert Laffont.

(Charpentier.)

ALFRED ANDERSCH.
« *Pas d' « Express » germanique.* »

(Charpentier.)

ROGER STÉPHANE.
« *Pas d'argument sans réplique.* »

● *Allemagne de l'Ouest : pas de miracle littéraire.*

EN Allemagne de l'Ouest, le fameux « miracle économique » n'engendre pas de miracle littéraire. C'est ce qui ressort des propos d'Alfred Andersch, un Allemand paisible et blond, comme il se doit, qui est passé l'autre soir au Seuil pour signer des exemplaires de son roman : « Zanzibar ».

« *Ce ne sont pas les écrivains qui manquent. C'est le centre nerveux, la capitale : c'est Berlin... Vous qui avez Paris, vous ne pouvez pas savoir... Mais imaginez une vie culturelle provinciale, morcelée entre plusieurs villes, où les idées sont lentes à se propager.* »

— Pourquoi cela ?

— *Parce que nous n'avons pas votre Saint-Germain-des-Prés, vos cafés. La conversation littéraire n'existe guère chez nous. Les revues littéraires ? Peu nombreuses et peu lues. Et la presse de gauche allemande, dans la mesure où elle existe, n'a qu'un objectif : la politique. Il nous faudrait un « Express » germanique. Mais, hélas !...*

— Donc, pas de vie littéraire. Mais il existe une littérature. Laquelle ?

— *Ne cherchez pas de « nouvelle vague » allemande. Nos jeunes auteurs sont isolés et ne font pas école. Ont-ils un trait commun ? Oui : un réalisme cruel qui se réfère sans cesse à la dernière guerre. Les jeunes s'en souviennent. Les vieux, rendus inconscients par leur bien-être matériel, ne cherchent qu'à l'oublier.* »

Ces jeunes écrivains sont en somme une conscience ; conscience du passé fasciste de l'Allemagne, de son démembrement présent. C'est leur révolte, contre ceux qui s'endorment trop vite dans les délices de Capoue.

● *Quand les poètes élisent un prince.*

A grand renfort de manifestes, de votes truqués, d'injures et de grossièretés, l'élection (ou plutôt les élections rivales) du « prince » des poètes se poursuit. Ceux qui ont assisté au dernier épisode ne savent s'ils doivent rire ou pleurer...

Deux mots d'histoire. Elu prince en 1912, Paul Fort mourut le 20 avril dernier, et Supervielle, son successeur, fit de même après quinze jours de « règne ». Depuis, c'est la débâcle.

Premier candidat : Jean Cocteau, élu « cavalièrement » sur l'initiative d'un poète, Philippe Mas, qui réunit, à la suite de 257 coups de téléphone donnés en 48 heures (à qui ? la petite histoire ne le dit pas) une majorité prétendue écrasante en faveur de l'académicien.

Contre-attaque : André Breton conteste l'élection de l'« antipoète », l'« imposteur-type, le 1 icheur-né » qu'est à ses yeux Jean Cocteau. Nouvelle élection (organisée par le groupe Breton) dont les résultats furent annoncés le 4 octobre, à la terrasse Martini.

NOUVEAU MOTEUR RUSH SUPER 5 PALIERS

30% de puissance en plus

10% de consommation en moins

130 KM A L'HEURE

L'ARIANE MIRAMAS

1945 NF comptant + frais de livraison

ET VOUS PARTEZ AVEC...

SIMCA

200.000 KM A 100, SUR ROUTE, A MIRAMAS

HAVAS

Nous y voilà. Entrent quelques dizaines de poètes, presque tous inconnus, qui se tapent sur l'épaule avec de gros rires gras.

A droit au vote : « tout poète digne de ce nom ». C'est-à-dire ? Tout abonné à n'importe quelle revue poétique, disent les uns ; tout poète publié, disent les autres.

Lecture du scrutin (groupe Breton) : Saint-John Perse, 96 voix ; Cocteau, 86 ; Breton et Chabaneix, 61... Parmi les derniers on trouve Marie-Noël, 16 voix ; Aragon, 12 ; René Char, 10 ; P.-J. Jouve, 8... Non moins de 59 autres poètes se partagent le reste des voix. Ricanements dans l'assistance. Il y aura ballottage (résultats annoncés pour le 1er novembre).

Interruption : l'émissaire du groupe Cocteau prétend avoir réuni 1.174 voix pour son candidat. Rires. Injures.

Vocifération : au nom des 5.000 (?) lecteurs de la revue « Poésie Nouvelle », Maurice Lemaître sacre Isidore Isou « Dieu et Empereur des Poètes ». (Pour ceux qui l'ignorent, rappelons qu'Isou est « le révélateur et le systématiseur du lettrisme, de l'aphonisme, de l'esthapeirisme et de leurs structures générales ampliques et ciselantes. »)

Cette nouvelle consécration, qui devrait arranger tout le monde, puisque Isou offre le titre de prince à Cocteau comme à Breton, ne satisfait personne. Hurlements dans l'assistance.

Interrogé sur Saint-John Perse — qui d'ailleurs a fait savoir aux répondants de cette élection qu'il n'accepterait, en aucun cas, de porter un titre auquel il n'a point vocation — Maurice Lemaître proféra ces aimables paroles : « *C'est le cinquième résidu de la merde contemporaine.* »

Là-dessus, je suis partie.

● *A Reims : Un self-service du livre.*

INAUGURATION, cette semaine, à Reims, d'une librairie entièrement rénovée par les soins d'un architecte de chez Hachette qui, spécialiste en la matière, a déjà modernisé trente librairies françaises, presque toutes en province.

Celle de Reims est un cas-type : la salle obscure et vieillotte qui n'avait guère changé depuis 1856, est devenue une sorte de salon du livre, à l'éclairage subtil, aux étagères ultra-modernes, aux vitrines ajourées, décorées avec goût. Des tapis, des sièges moelleux attendent le visiteur. Les vendeuses, qui ont reçu l'ordre de ne pas tracasser le client, attendent discrètement qu'on les demande. Une charmante attention : la salle est conçue de manière à attirer le visiteur vers le fond (où se trouvent les éditions de luxe !) en créant autour de lui une intimité progressive à mesure qu'il s'éloigne de l'entrée. La lumière se fait plus douce, les plafonds plus bas, les espaces réduits.

La librairie Michaud, dont on voudrait faire un « self-service du livre », est destinée à allécher un public, effrayé habituellement par le côté « chapelle » des librairies. Les enfants y seront rois (ils trouveront des étagères à leur hauteur). Les lycéens trouveront, outre tous les livres et fournitures scolaires, un choix exhaustif de livres de poche. Les amateurs de poésie et de théâtre pourront entendre, dans une petite salle isolée, la parole humaine enregistrée sous toutes ses formes extra-musicales.

Une dernière (et appréciable) commodité : comme toutes les étagères sont étiquetées, le client trouve assez facilement ce qu'il cherche et son autonomie est garantie.

ANNE GUERIN.

POLÉMIQUE

Contre les 121

● *Devant le manifeste des 121, l'intelligence française, du maréchal Juin à Jacques Chabannes, a eu un sursaut d'indignation.*

JEUDI dernier, vous avez pu lire un manifeste d'intellectuels qui avait cette particularité d'être signé par un maréchal ; et par Jacques Chabannes, de « Télé-Paris » : dans leur genre, deux immortels.

Maréchal oblige ! Le manifeste proclamait que si la France faisait la guerre en Algérie, c'était pour l'éviter. Que si l'on torturait, c'était pour que les tortures disparaissent. Que si le sang coulait, c'était pour ne plus le voir couler. Que si les maisons brûlaient, c'était pour qu'elles ne brûlent plus. Que si deux millions de personnes avaient été déplacées, c'était pour ne pas les déranger.

Mais rien ne vaut le texte : « Considérant que l'action de la France consiste, en fait comme en principe, à sauvegarder en Algérie les libertés et à y protéger la totalité de la population, qu'elle soit de souche française, européenne, arabe, kabyle ou juive, contre l'installation par la terreur d'un régime de dictature, prodigue en persécutions, spoliations et vengeances de tous ordres, etc. », considérant toutes ces choses donc, nos intellectuels — Bertrand Flornoy, l'explorateur, Evrard de Rouvre, le producteur de cinéma, le chanoine Ferdinand Renaud — attirent l'attention du pouvoir contre une cinquième colonne grassement payée par l'étranger et « qui s'inspire de mots d'ordre internationaux brutalement dictés et servilement appliqués. » Et qui sont les membres de cette cinquième colonne ? Mais c'est Butor, c'est Sagan, c'est Sartre, c'est Marguerite Duras, c'est la fille de Malraux, c'est Revel, c'est Bory, c'est Simone de Beauvoir, c'est dix, cent, mille écrivains, acteurs, metteurs en scène professeurs, etc., dont vous étiez à cent lieues d'imaginer que ce fussent — et je cite le manifeste Juin — des imposteurs, des traîtres, des calomniateurs, des lâches, des empoisonneurs. Ce n'est pas tout. L'Algérie n'est qu'un détail. L'Algérie passera. Nos intellectuels-Juin voient plus loin : « De telles menées n'ont pas commencé avec la guerre en Algérie. Il est évident que l'Algérie n'est qu'un épisode : hier il y en eut d'autres ; il y en aura d'autres demain. » Si je comprends bien, nos super-patriotes ont déjà bradé l'Algérie. C'est la Picardie qui les intéresse, ou Ceylan, ou la Lune. N'est-ce pas, c'est louche que Sartre ait été au Brésil, Revel en Italie, Beauvoir en Chine, que Nathalie Sarraute ait voulu aller en Suède ? Cela fait partie du plan.

Les beaux hussards

J'ai bien peur qu'Henry Bordeaux ait trop lu les « Aventures de Tintin et Milou ». Qu'il n'imagine plus Claude Roy qu'en général mexicain et Robbe-Grillet en savant qui a perdu la tête. Il s'est peut-être dit, l'excellent homme, qu'avec son fidèle Robert d'Harcourt, ils pourraient avantageusement jouer les rôles tenus par les sympathiques inspecteurs d'Hergé et amener tout ce vilain monde au Dépôt. Autre hypothèse, c'est Pierre Nord, signataire du manifeste, qui l'a rédigé. On sait que ce dernier dirige chez Fayard la collection « L'Aventure Criminelle ». Ce n'est peut-être pas impunément que l'on écrit et que l'on publie d'innombrables romans d'espionnage. Comme Pierre Nord le raconte lui-même au dos de la couverture de ses livres : « Vous rentrez chez vous harassé par la dure journée de travail des temps modernes, vous avez besoin d'une détente, d'une évasion, d'un bain d'esprit... » et vous finissez par écrire un manifeste à la Jean Bruce.

Oui, je sais, c'est ridicule, c'est grotesque, c'est incroyable ce raisonnement qui consiste à dire que l'on fait la guerre en Algérie pour protéger la paix et que, donc, ceux qui prétendent vouloir la paix dans ce pays alors qu'elle existe déjà en profondeur, en fait, sont pour la guerre. En écoutant ces raisonnements d'idiots, ces vociférations séniles, le mieux serait de hausser les épaules. Hélas ! parmi tous ces cris et tous ces noms dérisoires, nous retrouvons quelques garçons qui furent nos amis. Ah ! beaux hussards de jadis, mousquetaires fringants, que vous est-il arrivé ? Toutes vos cabrioles, vos mots, vos caracolades, c'était pour en arriver à signer cela. Où est votre anarchisme ? N'en parlons plus, cirez les bottes, cirez les bottes de vos futurs maîtres, Capitaine le Mouchard, Capitaine la Donneuse.

BERNARD FRANK.

COMMUNISME du CHRIST par JEAN CONSTANTIN

Après avoir persécuté les chrétiens, le pharisien Paul feignit la conversion, devint le plus zélé des apôtres et déforma la doctrine révolutionnaire de Jésus en en faisant l'instrument des forces les plus opposées au progrès. Il inventa le mythe de la rédemption qui transforme Dieu en un monstre de férocité.

ED FISCHBACHER - 33, rue de Seine

C.C.P. Paris 187-17 - 6 NF port compris et chez tous les libraires

LE TERRAIN VAGUE

ÉDITIONS ORIGINALES SURRÉALISTES

(catalogue franco)

LIVRES DE CINÉMA

(catalogue franco)

23-25, rue du Cherche-Midi, 23-25

PARIS (6e)

LA TIMIDITÉ est-elle une maladie ?

Confession d'un ancien Timide

J'avais toujours éprouvé une secrète admiration pour F. S. Borg. Le sang-froid dont il faisait preuve aux examens de la Faculté, l'aisance naturelle qu'il savait garder lorsque nous allions dans le monde, étaient pour moi un perpétuel sujet d'étonnement.

Un soir de l'hiver dernier, je le rencontrai à Paris, à un banquet d'anciens camarades d'études, et le plaisir de nous revoir après une séparation de vingt ans nous poussant aux confidences, nous en vînmes naturellement à nous raconter nos vies. Je ne lui cachai pas que la mienne aurait pu être bien meilleure, si je n'avais toujours été un affreux timide.

Borg me dit : « J'ai souvent réfléchi à ce phénomène contradictoire. Les timides sont généralement des êtres supérieurs. Ils pourraient réaliser de grandes choses et s'en rendent parfaitement compte. Mais leur mal les condamne, d'une manière presque fatale, à végéter dans des situations médiocres et indignes de leur valeur.

« Heureusement, la timidité peut être guérie. Il suffit de l'attaquer du bon côté. Il faut, avant tout, la considérer avec sérieux, comme une maladie physique, et non plus seulement comme une maladie imaginaire. »

Borg m'indiqua alors un procédé très simple, qui régularise la respiration, calme les battements du cœur, desserre la gorge, empêche de rougir, et permet de garder son sang-froid même dans les circonstances les plus embarrassantes. Je suivis son conseil et j'eus bientôt la joie de constater que je me trouvais enfin délivré complètement de ma timidité.

Plusieurs amis à qui j'ai révélé cette méthode en ont obtenu des résultats extraordinaires. Grâce à elle, des étudiants ont réussi à leurs examens, des représentants ont doublé leur chiffre d'affaires, des hommes se sont décidés à déclarer leur amour à la femme de leur choix... Un jeune avocat, qui bafouillait lamentablement au cours de ses plaidoiries, a même acquis un art de la riposte qui lui a valu des succès retentissants.

La place me manque pour donner ici plus de détails, mais si vous voulez acquérir cette maîtrise de vous-même, cette audace de bon aloi, qui sont nos meilleurs atouts pour réussir dans la vie, demandez à F. S. Borg son petit livre « Les Lois éternelles du Succès ». Il l'envoie gratuitement à quiconque désire vaincre sa timidité. Voici son adresse : F. S. Borg, chez Aubanel, 7, place Saint-Pierre, à Avignon. Ecrivez-lui tout de suite, avant que la nouvelle édition soit épuisée.

E. SORIAN.

Communiqué.

POÉSIE

« Les Poètes » par Louis Aragon

● ***Un grand poème sur les poètes par Louis Aragon ; chanson facile pour temps amers.***

UN EXTRAIT DES « POÈTES »

de LOUIS ARAGON

Ça paraît tout naturel
De jouer à la marelle
De l'Etoile à Daubenton
De Grenelle à Charenton
Quand les hommes qu'on rencontre
Tous également se montrent
Si galants de but en blanc
De but en blanc si galants
Avec qui faut-il qu'on aille
L'un s'il vous prend c'est la taille
L'autre un baiser l'autre un gant
Certains sont d'un intrigant

Les gens les gens qu'on peut voir
Une fois qu'il fait nuit noire
Une fois qu'il fait bien nuit

Baise-moi Julienne
Jean-Julien je ne puis

L'un avait la voix si tendre
Que je m'arrêtai l'entendre
L'autre était si bien bâti
Qu'en hâte je suis partie
Tous n'ont pas même insistance
L'un vous suit c'est à distance

Un autre m'a plu beaucoup
Qui me parlait dans le cou
Voulais-tu que je me fâche
D'avoir frôlé sa moustache
J'ai ri J'ai vraiment bien ri
A traverser tout Paris
Enfin je franchis la Seine
Ah mes enfants quelle scène
C'est le bouquet de la nuit.

Baise-moi Julienne
Jean-Julien je ne puis.

APRES les lourds bruits d'essieu de « La Semaine Sainte », voici brusquement Aragon revenu à la poésie, entremêlant ses bras aux bras des poètes, de tous les poètes, nouant ses rimes à leurs rimes, dans une farandole dorée, artificieuse et chantante. Voici Keats, Carco, Walt Whitman, Lorca, Hölderlin, Desnos, et Homère, Ovide, Hugo aussi, Nerval et Musset, et ceux que nous connaissons mal, Katchatour et Nezval, puis tous les autres, les géants, les oubliés, apparaissant dans le matin pâle des fins de fête, visage blême et bouche muette, tenant par la main leurs petites sœurs folles, Louise et Marceline, blanches ombres tirées de la nuit, ou de leurs tombes, hautains et réticents, sanglants parfois, — et c'est Aragon qui mène et qui parle (1).

« Les Poètes », est-ce un art poétique ? un jeu rimé ? ou la grande guirlande d'un tendre hommage ?

La poésie, dit et démontre Aragon, c'est d'abord le plagiat — l'écho c'est-à-dire, ou ce flambeau passé d'âge en âge, de main en main, comme le demande en terminant celui qui chante pour ses frères :

Hommes de demain soufflez sur les [charbons
A vous de dire ce que je vois.

Et voici qu'à chaque page notre oreille se souvient et s'émeut :

Très tôt tes maisons s'aveuglaient
Je m'enfonce dans tes façades.

Feuilles insoumises

S'agace aussi : c'est notre passé qu'on écorche, et c'est bien fait, c'est bien ainsi, mal, que nous nous souvenons, toujours, et des vers et du passé les mieux aimés, en les réchauffant à notre flamme. Celle d'Aragon étant des plus sûres :

Dis qu'as-tu fait des jours enfuis
De ta jeunesse et de toi-même
Des tes mains pleines de poèmes
Qui tremblaient au bout de la nuit.
Où sont les lumières lointaines
Voici fermés les yeux éteints
Ce chant des lilas au matin
De Montmartre à Mortefontaine...

C'est Verlaine, et c'est Baudelaire, et Villon, Hugo aussi, puis Sully Prudhomme et François Coppée. Oui, la vie est là, calme et tranquille, dans le miroir aux mille biseaux de ces vers faciles et déchirés.

Faciles, ces vers ? Ecrits comme on pense, semble-t-il, comme Aragon pense. Et parce que c'est d'une richesse étincelante, et que cela l'ennuie ce poète, en somme, d'avoir l'air de charrier tant d'images et tous les mots du langage, comme un fleuve emportant sur son dos les feuilles insoumises d'automne, le voici soudain qui s'arrête : « *Entrez avec moi dans moi-même.* » Il ralentit pour s'expliquer : mais non ! mais non ! son premier essai n'est pas toujours le meilleur ! Ne croyez pas, il besogne comme tout un chacun, il y a de l'ouvrier en lui, du paysan s'acheminant par une route très aride, et réfléchie, d'un vers qu'il voudrait sec et maladroit : « *Je ne me borne pas à la nomenclature* », à cet autre où, laborieusement martelé, prétend-il, le verbe enfin triomphe : « *Le monde est une ardoise où les mots sont des nombres.* » (Ouais ! Et comment savons-nous que ce n'est pas le dernier qui fut le premier ? Donné, le meilleur, tandis que l'ébauche se conquerrait à rebrousse-temps et syllabe à syllabe ? Mais n'est-ce pas justement ce qu'il voudrait que nous pensions, ce magicien qui ne manipule jamais mieux que lorsqu'il démontre son coup ?)

Pauvre Aragon réduit à mimer l'effort ! Et parce qu'il n'est jamais, ce prince de sang, que lui-même, le moment d'humilité est bien entendu le plus orgueilleux du poème.

Au nom d'Elsa

Tant pis, tant mieux. Puis entre Elsa, reine de cœur, atout maître, tiré à l'ultime instant de la manche, brandi au nez des ricaneurs. « *Et ma vie au bout du compte se résume au nom d'Elsa.* » Belote et rebelote. Gagnant, gagné : le poète c'est un qui doit rester les mains vides, libre, mais dans le sein des autres, de la femme, homme et petit garçon, aujourd'hui et toujours. Car il n'est de poésie qu'interdite.

Je n'ai pas oublié le parfum de la [désobéissance.

Louis Aragon... C'est se juger que le juger. Juger le Louvre, et Notre-Dame, les amoureux et la

(1) Gallimard éd., 224 pages - 11 NF.

ÉDITION

● Un livre de souvenirs de VLADIMIR NABOKOV, « Autres Rivages », traduit par Yvonne Davet, est sous presse chez Gallimard.

● Chez Flammarion, en novembre, de nouvelles « Nouvelles Romaines » D'ALBERTO MORAVIA (traduction : Claude Poncet).

● Un haut fonctionnaire russe, qui a côtoyé STALINE, TOUKHACHEVSKI et KROUCHTCHEV, publie sous le nom de GRIGORI SEDOI, un ouvrage, « Témoins et Complices » sur la vie quotidienne en Russie entre 1908 et 1940.

● « La Philosophie morale » de JACQUES MARITAIN paraîtra en novembre chez Gallimard.

● A l'étranger, le plus grand succès du « nouveau roman » est « Le Dîner en Ville » DE CLAUDE MAURIAC, déjà paru aux U.S.A. et en Allemagne, et qui paraîtra cet hiver dans neuf autres pays.

● Le scénario de « Hiroshima mon amour », DE MARGUERITE DURAS, sortira cet hiver en Allemagne et aux Etats-Unis, avec des photos tirées du film.

● Trois nouveaux livres sur PICASSO paraîtront avant la fin de l'année : « Picasso », par Gaston Diehl (Flammarion) ; « Picasso : ombre et soleil », par de Champris (Gallimard) ; et « Picasso à Antibes » (Fernand Hazan).

● Avec « Théâtre choisi » de Molière et de Marivaux, et « Eugénie Grandet » de Balzac, LES PRESSES UNIVERSITAIRES inaugurent une nouvelle collection : « Les Petits Classiques Français ».

Le Club Français du Livre vous offre

un livre gratuit

numéroté hors commerce somptueusement relié (qui vaudrait plus de 20 n.f. en librairie) impression soignée en deux couleurs sur papier offset, reliure pleine toile rouille, 19 reproductions et cartes.

Robespierre par Jean Massin

L'énigmatique personnage aux lunettes fumées, fut-il un tyran ou un martyr ? Robespierre qui se voulait "l'ami du genre humain" façonna de ses mains la Révolution Française, inventa et poussa la Terreur jusqu'à sa propre condamnation. Soif de pureté, utopie, génie politique ou démence ? Jean Massin fait magistralement le point sur ces questions jusqu'ici non résolues.

pour recevoir gratuitement le Robespierre de Jean Massin il vous suffit de choisir l'un de ces magnifiques volumes

C'est pour vous faire connaître la qualité remarquable de ses éditions que le Club Français vous offre cet ouvrage de collectionneur. Pour le recevoir gratuitement il suffit de commander à un prix « club » très réduit l'un des magnifiques volumes reliés, numérotés, hors commerce, décrits ci-contre. Si par extraordinaire le livre choisi vous déçoit, vous avez le droit de nous le renvoyer dans les 3 jours : votre argent vous sera remboursé et vous conserverez le livre gratuit. Et ce n'est pas tout; si vous gardez les deux volumes, vous devenez d'office Membre du Club Français sans payer ni droit d'inscription ni cotisation et vous profitez d'incroyables avantages : vous pouvez acquérir au prix des livres brochés ordinaires des ouvrages numérotés, hors commerce, somptueusement reliés; vous êtes abonné gratuitement à « Liens », passionnante revue mensuelle littéraire et artistique contenant une critique des nouveaux livres édités et la reproduction des reliures originales ; vous recevez en cours d'année des livres cadeaux, etc...

N° 577. LES MILLE ET UNE NUITS, contées aux enfants sages. Impression soignée en deux couleurs. Edition illustrée de collages inédits en noir et 15 illustrations couleur par Jacques Carelman. **296 pages - NF 16,90**

N° 711. HEMINGWAY. Pour qui sonne le Glas. Roman. Fers originaux. Pleine toile. Impression soignée en deux couleurs sur offset sirène. **540 pages - NF 14,80**

N° 631. ALPHONSE DAUDET. Lettres de mon Moulin. Pleine toile blanche. Impression soignée en deux couleurs. **296 pages - NF 13,00**

N° 600. JEAN et BRIGITTE MASSIN. Wolfgang Amadeus MOZART La somme de la vie et de l'œuvre du grand compositeur. Pleine toile bleue. 32 reproductions photographiques. 1 tableau. 1 carte. **1.372 pages - NF 22,00**

N° 640. CHARLES DICKENS. Les Temps difficiles. Nouvelle traduction. Impression soignée en 2 couleurs. Pleine peau verte. 5 illustrations de Fred Walker (1862). **512 pages - NF 19,80**

N° 499. JACQUES HILLAIRET. Connaissance du Vieux Paris. Impression soignée en deux couleurs sur offset sirène. Relié pleine toile jaune chinée. 600 reproductions photographiques. 1 plan de Paris. **650 pages - NF 23,30**

N° 594. MARCEL AYMÉ. Lucienne et le Boucher. Théâtre. Pleine toile rose. 1 reproduction de Bernard Buffet (étiquette couverture). Gardes imprimées. **348 pages - NF 12,00**

N° 619. SAMUEL BECKETT. Molloy. Roman. Impression soignée en deux couleurs. Relié toile gris foncé. Gardes imprimées. **380 pages - NF 13,90**

N° 630. JULIEN GRACQ. Un beau ténébreux. Roman. Impression soignée en deux couleurs. Pleine toile violette. Gardes imprimées. **264 pages - NF 14,30**

profitez de cette offre unique garantie 15 jours seulement : postez aujourd'hui le Bon ci-contre

Le Club Français du Livre . 8 rue de la Paix . Paris 2

Veuillez m'envoyer gratuitement "Robespierre" par Jean Massin, en même temps que le volume N° de la liste ci-dessus dont je vous règle le montant inclus dans l'enveloppe - par mandat, chèque postal ou bancaire, virement complet avec ses 3 volets au C.C.P. PARIS 5608-39 (rayez les mentions inutiles). Les frais de port sont à la charge du Club. J'ai le droit de conserver "Robespierre" et de me faire rembourser mon argent en retournant le livre choisi dans les 3 jours.

Nom ....
Prénom ....
N° .... *Rue* ....
Localité .... *Département* ....

Si vous êtes déjà membre du Club indiquez ici votre Numéro d'Adhérent ....

BON *service x 810*

Chine, notre pauvre Seine et son pont Mirabeau... A quoi bon puisque nous naviguons du même cœur sur ce ruisseau malade

Une barque s'en va sur l'eau
sur l'eau.

Comme fait la feuille du saule
Comme ta joue à mon épaule

Dans le sillage d'un bateau fantôme, chargé à ras bord de poètes moins brisés que leur nautonier

Ce qu'on fait de vous hommes femmes
O pierre tendre tôt usée
Et vos apparences brisées
Vous regarder m'arrache l'âme...

Et ce sont encore d'autres vers, bien d'autres vers dont nous nous souviendrons comme de ceux qui nous hantent depuis « Crèvecœur », « Les Yeux d'Elsa » et « Elsa » sur le malheureux bonheur d'être humain, « *C'est vivant que l'on désespère* », c'est-à-dire étranger, poète.

La barque et ses fantômes s'enfoncent dans la brume humide ; encore quelques dernières clameurs de courage et de désespérance :

« *Honte à qui trouve sa limite à qui sa limite suffit...* »

« *Tout peut changer mais non la femme et l'homme. Ni ce grand cri ni ce déchirement. Et la stupeur soudaine des amants...* »

« *Tatatata. Tatatata...* »

La nuit des poètes se meurt. Puis reprend la circulation.

MADELEINE CHAPSAL.

ROMANS

« Les Grands Sentiments » par Dominique Desanti

● ***Paris et Varsovie, l'amour et la politique — entre le témoignage et le roman.***

SI « Les Grands Sentiments » (1) sont le premier roman de Mme Dominique Desanti, ils ne sont pas son premier livre. Nous avons souvenir d'un « Tito » qui n'était pas particulièrement favorable au Président des Républiques socialistes yougoslaves et même d'une série d'articles sur un des curieux procès qui se déroulèrent il y a quelques années dans les Démocraties populaires et où Mme Dominique Desanti prenait franchement le parti de l'accusation. Bref, notre nouvelle romancière était jusqu'il y a peu communiste militante et « dans la ligne ». Sa foi a vacillé après le rapport Krouchtchev et la militante s'est peu à peu détachée d'un parti qui a fini par l'exclure. On ne s'étonnera pas de trouver à ses « Grands Sentiments » une solide base autobiographique.

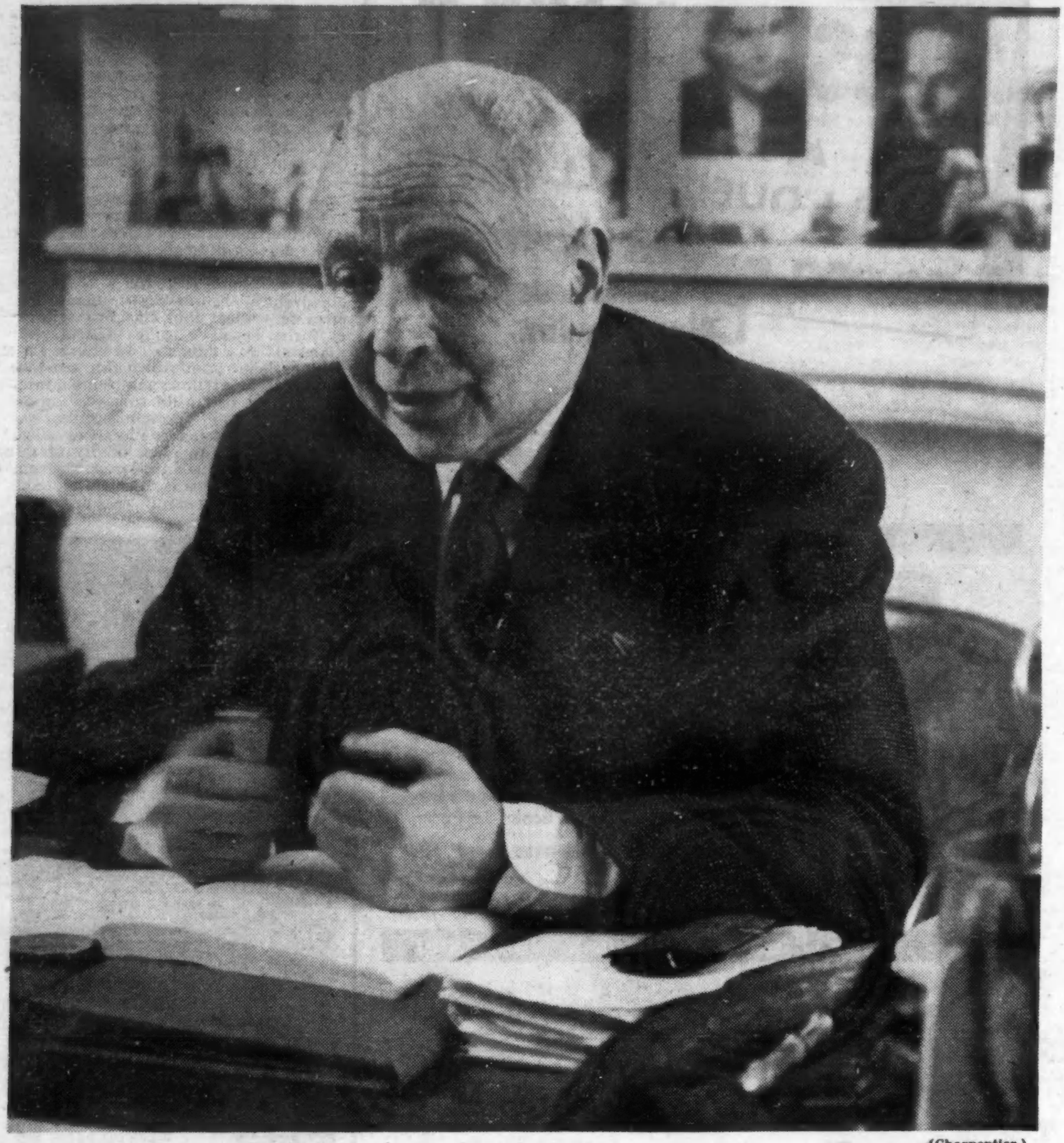
Sans doute ne se confond-elle pas avec son héroïne, Geneviève Andrieu, « monteuse » de cinéma sous le nom de Geny André, mais il est licite de croire qu'elle lui prête sinon quelques-unes de ses aventures, du moins ses pensées, ses désirs, ses inquiétudes et, « en gros », l'histoire de son évolution politique et spirituelle. De militante sans reproche et travaillant avec zèle pour son parti, Geny André passe, à l'occasion de quelques révolutions intérieures, au fameux système de la « double pensée » (la vérité que l'on croit n'est pas forcément celle qu'on exprime), puis à la revendication de sa propre liberté de jugement et d'appréciation. L'accouchement ne se fait pas sans douleurs, mais, si ses raisons sont bonnes, il ne doit pas nécessairement s'ensuivre chez la militante désabusée une baisse de sa tension combative. Pour le moment, l'héroïne et, peut-être, l'auteur, reprennent souffle. Elles ont besoin de dire ce qui leur est arrivé.

Un matériau brûlant

Le dire sous forme de roman n'est pas aisé. Le matériau est encore brûlant et il est difficile d'y porter la main afin de le façonner, surtout pour un débutant. La tentation est grande de faire rendre au témoignage tout ce qu'il peut donner, mais c'est à la condition qu'il soit rigoureusement exact, et plus grande encore celle d'en faire une œuvre d'art significative, qui vaille pour beaucoup, mais c'est à la condition, inverse, de prendre à l'égard du matériau quelque recul, de ne pas subordonner la façon de dire à ce qu'on dit. Mme Dominique Desanti s'est tenue à mi-chemin de ces deux tentations : témoigner, faire œuvre romanesque, si bien qu'elle aboutit à un ouvrage hybride, parfois confus et parsemé de « longueurs », d'une écriture insuffisamment surveillée. Il se lit néanmoins avec intérêt et possède cette qualité essentielle qu'on demande au roman : la vie.

Il est composé de chapitres qui portent, chacun, le nom d'un des personnages du drame, mais c'est là une composition « pour l'œil » et qui ne correspond pas à une structure malgré tout linéaire. Un personnage prend à peu près toute la place : Geny André, autour duquel les autres s'ordonnent comme autant de planètes vues d'un peu loin. Bien entendu, ces comparses ont leurs drames et leur propre histoire, notamment celui qui fait office de « jeune premier » : le cinéaste polonais Jan Kowalski, et tous sont embarqués dans une même tragédie d'époque qui les lie étroitement entre eux ; toutefois Geny se préfère à tous et même à son amour romantique pour Jan ; ils sont tous arrêtés à quelque étape du chemin alors qu'elle continue sa route.

Fille d'un professeur libéral et protestant, enraciné dans l'humanisme, elle a connu Jan Kowalski alors qu'elle était encore lycéenne. Il revenait de la guerre d'Espagne, il était grand et avait les cheveux bouclés ; elle s'amourache de lui puis le perd de vue, sans pouvoir l'oublier. Elle entre dans la Résistance après que son frère a été fusillé comme otage et se trouve sous les ordres d'un autre Polonais qui se confesse à elle et lui parle de Jan. Elle a, entre-temps, rompu avec son mari, prudent et arriviste, adhéré au Parti communiste. Jeune cinéaste de talent, elle n'a de cesse, après la Libération, d'aller retrouver son Jan devenu pour sa part une sorte de dictateur du cinéma polonais. Bien qu'il se soit marié, par pitié, avec une jeune Allemande, rien ne s'oppose à ce que Geny et Jan se livrent désormais au feu d'une passion qui a longtemps couvé sous la cendre et à ce qu'ils fassent ensemble de mauvais films de propagande.



LOUIS ARAGON.
« *A vous de dire ce que je vois.* »

(Charpentier.)

Le rapport Krouchtchev

Aux scènes de la Pologne en train de construire le socialisme font pendant les scènes du combat communiste à Paris : collages d'affiches, réunions de cellules, manifestation de 1952 contre Ridgway et, bien qu'il s'agisse du même combat, Geny commence à percevoir des différences sur la conception qu'on se fait ici et là de « l'homme nouveau ». Le socialisme au pouvoir n'a pas le même visage avenant que le militantisme parisien. Appelée à filmer, sous la direction de Jan, les audiences d'un procès qui pourrait être celui de Slansky et reconnaissant parmi les accusés un ancien collègue de son père, un doute l'effleure qu'elle ravale précipitamment. Quelques années plus tard, la vague « révisionniste » aboutit en Pologne aux événements que l'on sait et auxquels elle assiste, médusée, avec un Jan déchu de ses anciens pouvoirs. Le rapport Krouchtchev a fait entrer le monde communiste tout entier en révolution. Désemparée mais retrouvant cet esprit critique qu'avait éveillé en elle son parpaillot de père, Geny voit tomber ses illusions, partage de loin, puis de près, le désespoir de son amant dont la vie est irrémédiablement gâchée et qui se forçait à croire alors que depuis longtemps déjà il ne croyait plus. Le mirage s'estompe tandis que s'ouvre une nouvelle voie possible dans laquelle Geny s'engage tête basse.

Si Mme Dominique Desanti suit *grosso modo* le fil chronologique des événements et celui de l'évolution d'une passion amoureuse en même temps que politique, elle le rompt d'un chapitre à l'autre en portant l'éclairage tantôt sur un personnage, tantôt sur une ville (Varsovie, Cracovie, Poznan, Paris) ou un milieu (militants parisiens, dirigeants polonais, cinéastes, etc.). Elle fait œuvre de bon reporter et souvent d'excellent témoin. Il n'est pas interdit de penser que, moins soumise à son sujet elle ne puisse devenir également une très bonne romancière.

MAURICE NADEAU.

(1) Grasset, éd. 400 p. 12 NF.

« L'Epingle du jeu » par Jean Forton

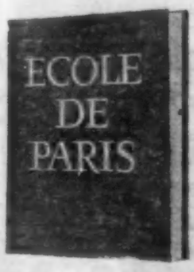
● ***Dans la France occupée, une tragédie jouée par un père jésuite et ses élèves.***

AVEC son septième livre, « L'Epingle du jeu » (1), Jean Forton a écrit sur l'adolescence un roman qui rappelle « L'Enfant de chœur » d'Etiemble et « Allons z'enfants » d'Yves Gibeau. Ces trois ouvrages ont en commun qu'ils instruisent un procès : l'éducation familiale avec Étiemble, la militaire avec Gibeau (on se souvient qu'il décrit le milieu des enfants de troupe), l'éducation religieuse avec Forton. La nouveauté de « L'Epingle du jeu », sa réussite par endroits, me semble tenir au contraste du fond et de la forme : sans éclats, sur le ton de la conversation anodine et comme feutrée, quelquefois désabusée, que ne précipite et n'allume jamais la vindicte, Forton rapporte des faits, des conduites qui relèvent d'un monde infernal. Et le roman, justement, est situé dans le Sud-Ouest lors des derniers jours de l'occupation, dans la société close du collège religieux et dans la France coupée des autres pays. Forton montre les pères jésuites et les Allemands ayant un même dessein : abrutir les êtres, prévenir qu'ils

(1) Ed. Gallimard, 290 p., 10 NF.

→

CLOSTERMANN
APPUI-FEU
SUR L'OUED HALLAÏL
60.000 exemplaires
Flammarion

vient de paraître
Ecole de Paris
PAR RAYMOND NACENTA


103 hors-texte en six couleurs, 110 illustrations, 480 biographies avec portrait des peintres, reliure pleine toile, jaquette en couleurs laminée, 368 pages au format 24,5 x 31 cm.
Cette œuvre magistrale constitue un véritable dictionnaire de l'Ecole de Paris.
UN LIVRE EXCEPTIONNEL 120 NF
Editions Seghers, Paris
Ides et Calendes, Neuchâtel

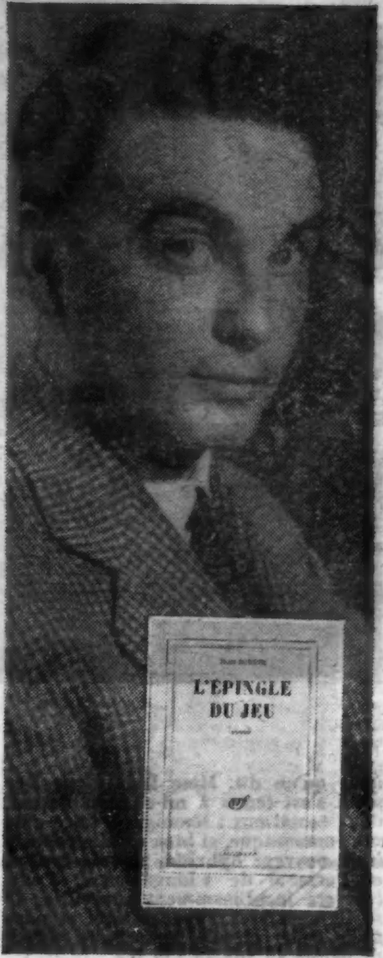
Votre vieux rêve se réalise!
A la cadence d'un volume par mois,
à un prix auquel vous ne pourrez pas
croire quand vous aurez
vu un volume,
la Coopérative d'éditions
«RENCONTRE» à Lausanne
fait reparaître
la comédie humaine
de Balzac, complète en 24 volumes
richement illustrés

Introduction générale et à chaque œuvre, notes de Roland Chollet, lauréat de l'Université de Lausanne, typographie 2 couleurs, en caractère Diethelm, reliure de luxe, plein cuir de synthèse Kiwar 8, fers originaux de P. Sollberger, étiquette de couleur, gaufrage or, tranche couleur, tranchefile, chaque volume de 550 pages en moyenne, nombreuses reproductions d'anciennes gravures, dans le texte.
Seul un examen personnel vous convaincra de cette extraordinaire réussite coopérative.
BON
POUR UN EXAMEN GRATUIT
Veuillez m'envoyer sans engagement le 1er tome de Balzac et le bulletin de présentation. Après 8 jours, je vous retournerai le tout ou m'engage à accepter les conditions de souscription spécifiées dans ce bulletin.
M./Mme/Mlle: .... Prénom: ....
Profession: .... Adresse: ....
.... Signature: ....
7 50 NF le volume et par mois
EDITIONS RENCONTRE
51, RUE DE LA HARPE · PARIS Ve
Lausanne - Bruxelles - Tunis - Casablanca

fassent leur métier et leur destin d'hommes, leur inoculer un complexe de culpabilité qui les rongera comme un acide. On retiendra de la méthode des pères cette punition sous forme de dictée : les élèves doivent écrire pendant cinq heures consécutives des textes qui leur sont lus à folle vitesse.

« La plaie et le couteau »

Forton réussit autre chose : la peinture des sentiments complexes et contradictoires qui disputent le cœur des adolescents. Il donne à voir et à comprendre l'adolescence quand les êtres se veulent tout à la fois faibles et forts, l'esclave et le maître, « la plaie et le couteau ». Le Père Labarthe joue admirablement, comme d'un instrument, de la nature humaine; la première partie du roman le montre qui poursuit les adolescents, en premier lieu Michel de Pierrefeu, seize ans et interne, le plus intelligent de tous et donc le plus suspect, de son mépris et de sa haine. Dans la seconde partie, il les poursuit encore, mais



(Archives.)
JEAN FORTON.
Un voile « Grand Meaulnes ».

d'une brusque et exigeante affection, cette fois. Il semble que le Père Labarthe ait trop tard changé de méthode et que Pierrefeu ne viendra pas à lui, qu'il a torturé longtemps. Pourtant, il finit par gagner : Michel entre à sa suite dans la Résistance, ce monde qu'il pense radicalement différent du collège, où les valeurs humaines sont exaltées. Le roman alors se dénoue dans la tragédie : capturés à l'issue d'un coup de main, Pierrefeu et ses camarades sont fusillés tandis que s'enfuit le Père. La Libération venue, il connaîtra tous les honneurs, le seul qui tire son *épingle* : c'est qu'il fut le seul à concevoir la vie comme un *jeu*.

Livre triste et même davantage, livre de désespoir. « L'Epingle du jeu » aussi un roman chaste. La même deur de ton que je disais plus un peu trop grise, se retrouve les scènes d'amour, moins mo que suggérées et pleines de f comme si les adolescents de F par ce côté de la chair, pench davantage vers l'enfant que l'homme. Et cette retenue ajoute core à la tonalité générale du ce voile « Grand Meaulnes » que chirent et le mal et la mort.

YVES BERG

« Le Manège espagnol » par Michel del Castillo

● *Les intrigues d' petite ville sous Fr*

MICHEL DEL CASTILLO est sur ses grands chevaux et saye à faire claquer le fouet d satire. Il s'attaque à l'Espagne Franco, à ses ecclésiastiques ma prêtres, à ses fonctionnaires ma politiciens, il conspue les bourg phalangistes par nécessité et la « society » désœuvrée, en nous d vant les intrigues d'une petite espagnole. Au-dessus de ce panier crabes, il fait éclater le scandale jeune fou illuminé qui va prêche bonne parole dans les villages et accusé de communisme après déjà été faussement inculpé pour

Castillo fait caracoler ses trop breux personnages dans tous les aiguise ses piques et se démène, malheureusement il ne sait pas en main ce « manège espagnol » ce n'est pas un romancier mais enfant rageur qui brandit maladr ment des pantins désarticulés.

« Çadet la Rose » par Albert Vidalie

● *De beaux ave riers et des petites f sauvages.*

SI vous aimez les histoires roma ques, les voleurs de grand ch pittoresques, les petites filles vages au cœur pur, les aventur beaux et généreux, si vous aime récits coloriés par une légère tein historique, lisez « Cadet la Rose » Si vous n'y cherchez pas autre c vous serez ravis par ces petits c fleurant bon le sous-bois et la lav et par la plume alerte et plaisan Vidalie.

HISTOIRE

« Hitler » par Jean Amsler

● *Une interprétati pathologique — et d cevante — de Hitler.*

LE livre de M. Amsler « Hitler » (3) figure sur la li des « best-sellers » de ce mois : c un grand succès pour un ouvrage

(1) Julliard. 464 pages. 16,80
(2) Julliard. 224 pages. 8,70
(3) Le Seuil, 190 pages, 4,50

ENTRE TOUTES
LES FEMMES
...Elue !
roman de
FRANZ HELLENS
aux ÉDITIONS ALBIN MICHEL

…ant, dont le titre seul peut attirer un public soucieux de connaître l'Histoire récente…

M. Amsler prétend expliquer la carrière d'Adolf Hitler en la réduisant à ses composantes psychologiques et sexuelles. Les complexes du médiocre barbouilleur de Vienne, devenu agitateur politique et plus ou moins indicateur policier, nous sont exposés avec complaisance.

L'auteur ne nous fait grâce d'aucun détail : nous apprenons que le « Führer » préférait les caleçons courts, cachait (peut-être) un goitre sous de trop correctes cravates, se bourrait de pilules pour ne pas commettre d'incongruités en présence d'Eva Braun, enfin qu'il suait des pieds…

Puritain maladif, célibataire hanté par des phantasmes, Hitler serait donc une sorte de personnage de Strindberg auquel la chance apporterait la domination de l'Etat le plus industrialisé d'Europe. Mais M. Amsler se doute de l'insuffisance de son « explication » et il ajoute : « Ainsi se révèle le paradoxe fondamental de la destinée hitlérienne : comment est-il possible de fonder un Etat moderne sur l'auto-érotisme hystérique d'un individu ? Hitler y est parvenu contre toute logique apparente avec la collaboration posthume d'un sociologue… »

Marx, apôtre du capitalisme

L'inspirateur de Hitler, nous dit M. Amsler, ce fut Max Weber ! Le « Führer » aurait puisé son idée de l'Etat national-socialiste, communauté mystique dominée par la personne d'un « grand sorcier », dans l'analyse célèbre que le sociologue libéral allemand propose de la « souveraineté charismatique », dans « Economie et Société »…

Si cette affirmation n'est pas un « canular », elle consterne. On ne peut retracer ici l'analyse de Weber, du moins faut-il s'étonner de voir établir un lieu de cause à effet entre l'effort de compréhension du sociologue et la confuse et schématique intelligence de l'agitateur raciste. Weber ne proposait pas une doctrine, il examinait une situation. Autant faire, alors, de Marx l'apôtre du capitalisme, parce qu'il en a démonté les mécanismes !

Ensuite, quelque réserve qu'on puisse formuler sur la pensée de Weber, le désir de lui attribuer la paternité du nazisme montre une incompréhension complète du mécanisme de la transmission des idées et de la formation des idéologies politiques dans une société moderne.

La société nazie

M. Amsler sent l'insuffisance de son analyse et, pour expliquer la formation de l'Etat nazi, il évoque les liens de Hitler avec l'armée allemande. Mais là aussi son explication est simpliste.

Utilisant sommairement l'ouvrage bien connu de Wheeler-Bennett (2), l'auteur évoque les mystérieux rapports de Hitler avec le général Von Seeckt (qu'il fait mourir en 1932, quand l'ancien chef de l'armée allemande ne disparut qu'en 1936), puis avec d'autres membres de la caste militaire.

Mais le nazisme ne résulte pas d'une association (d'ailleurs difficile et toujours incomplète) de l'Armée et du parti raciste de Hitler. La société fasciste implique la fusion aussi complète que possible du capitalisme organisé avec un appareil d'Etat géré par des groupes venus non seulement de l'armée, mais surtout de la haute administration, des banques, de l'industrie et des secteurs les plus importants du commerce. Le chef « charismatique » n'est, au départ, que l'instrument de ces groupes et son idéologie le ciment d'une société où sont effacées les différences de classes au profit des différences de races.

Il reste alors à expliquer les relations existant entre les structures traditionnelles de la société allemande et les problèmes posés par la grande industrialisation, les luttes par lesquelles Hitler se dégagea de ses maîtres et les entraîna, avec leur consentement, dans une défaite totale. Mais M. Amsler qui ignore les livres les plus importants parus à l'étranger (comme celui de Alan Bullock qui fait autorité) sur le phénomène hitlérien et qui réduit le nazisme à la pathologie de Hitler, ne pouvait écrire cet ouvrage !

JEAN DUVIGNAUD.

(2) « Le Drame de l'armée allemande » (Ed. Gallimard).

(Keystone.)

ADOLF HITLER.
Un personnage de Strindberg ?

RJ

Henny Dory - LA NUIT DE LA PASSION

UN roman qui enrichit sigulièrement la palette de l'auteur de « SANS REGRET ET SANS HONTE », « DIEU N'AIME PAS LES BORGNES » et « LA POUDRE D'ESCAMPETTE » (Prix Courteline 1958). LA NUIT DE LA PASSION décrit la tentative désespérée de deux rescapées des camps de la mort pour se réadapter à la vie normale. Ce roman pose avec une insoutenable acuité une question angoissante. « Est-ce qu'un malheur hors série n'assujettit pas à jamais à son souvenir ceux qui en ont été les victimes ? » Peut-on revivre quand on a connu cela.

Risquant leurs premiers pas dans la liberté retrouvée, Hélène et Sylvie luttent de toutes leurs forces pour reprendre goût à la vie ; mais à chaque instant, ce qu'elles reconstruisent avec tant de difficultés, s'effondre sous le poids de leur passé, et après tout, comme elle leur paraît médiocre cette liberté sans idéal, cette liberté acquise, jamais plus menacée. Sylvie est trop jeune pour se replier comme Hélène sur soi-même. Une sorte de fureur de vivre devient sa défense naturelle, une insensibilité, un cynisme provisoire seront peut-être salutaires. Mais soudain, le passé l'empoigne, l'agresse, ressurgit plus vivant, plus irrémédiable que jamais. Il est des voyages dont on ne revient jamais tout-à-fait… Peu d'écrivains l'ont dit d'une façon aussi simple et aussi poignante.

RJ

Madeleine Chapsal

LES ECRIVAINS EN PERSONNE

« Les interviews que publie Mme Madeleine Chapsal dans « L'Express » sont très excitantes et sur la douzaine qu'elle a réunie en volume sous ce titre exact : LES ECRIVAINS EN PERSONNE, une bonne moitié est de premier ordre ».

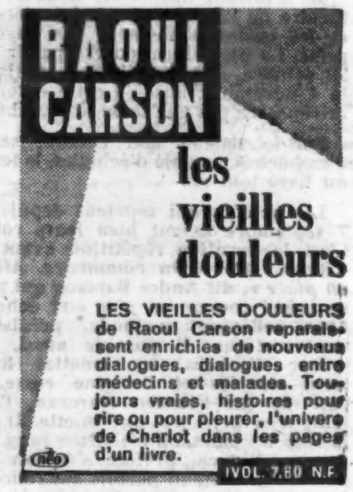
Emile HENRIOT,
de l'Académie française.
(Le Monde)

« Les questions sont brèves, modestes, souvent inattendues, souvent posées au défaut du personnage, à l'articulation de sa ruse la plus chère… Et, miracle de ces vies entraînées au grand jeu de l'expression, les réponses émeuvent, convainquent. On entend des voix, on les reconnaît. »

François NOURISSIER
(France-Observateur)

« Une compréhension en profondeur de l'auteur, un art du questionnaire extrêmement serré, très bref et pourtant mené avec une implacable rigueur logique. »

Manuel de DIEGUEZ (Combat)



RJ

● Dans LA GLOIRE DES MULLER, Roger Curel, l'auteur du GEANT DU GRAND FLEUVE, brosse un portrait vivant et passionné de la Dolce Vita algéroise.

Jean d'Ormesson

UN AMOUR POUR RIEN

JEAN D'ORMESSON après « L'AMOUR EST UN PLAISIR » publie « UN AMOUR POUR RIEN ». C'est donc encore plus et mieux qu'un roman d'amour. Une recherche romanesque, inquiète, parfois gaie, parfois nostalgique de ce miracle toujours pressenti, toujours fuyant : l'amour. Les monuments de Rome, les petites églises d'Ombrie, la brasserie Lipp et le très snob Epi Club verront se muer en passion, en souffrance, les sentiments les plus simples et que le narrateur croyait les plus anodins. Une écriture légère et ferme, un roman ciselé ou derrière l'enchaînement des gestes faciles se trame le destin même des passions.

RJ

● *Le roman UNE VIE DE BOY, de Ferdinand Oyono, vient de faire l'objet d'une adaptation radiophonique en Norvège qui a eu un grand retentissement.*

Les droits d'édition viennent d'être vendus à Det Norske Samlaget.

Andrée Chedid

LE SIXIEME JOUR

« Je n'ai jamais été aussi sûr de ne pas me tromper sur une réussite d'une telle qualité ».

Emile HENRIOT,
de l'Académie française.
(Le Monde)

« Le chemin que trace sous nos yeux Andrée Chedid est discret et poétique. On y rencontre des mendiants, un étudiant, un montreur de singes, une noce, un batelier — tous personnages fugitifs et cocasses qui dessinent, à l'arrière-plan du livre, le décor d'un Orient immobile, pour qui misère et mort sont compagnes quotidiennes et où il n'est pas difficile de reconnaître la réalité même ».

Bernard PINGAUD (L'Express).

« Ce roman qui demeure sobre sans pour autant écarter le pittoresque grave mais rayonnant d'amour, apparaît simple comme un proverbe et beau comme un hiéroglyphe ».

André BAY (Le Figaro Littéraire).

JULES ROY

la guerre d'Algérie

1 vol. 9 NF

JULLIARD

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte

● *L'« irrésistible » Francis Blanche, l'« insolente » Arletty répétant une pièce du « brillant » Félicien Marceau.*

FRANCIS BLANCHE ET LE LION.
On est tous des cabots.

RIEN que le titre, « L'Etouffe-Chrétien », pour surnommer Néron, c'est « amusant ». Rien que Francis Blanche, ce bébé bouffi, roi du coq-à-l'âne, pour jouer l'empereur des Romains, c'est « amusant ».

Je m'installe donc cette semaine au théâtre de la Renaissance. Les décors et les costumes ne sont pas encore prêts. La pièce sera jouée à partir du 20 octobre, et présentée à la critique le 4 novembre. Jusqu'à cette date, la critique n'a pas une seule soirée libre !

Sur le plateau mal éclairé, semé d'embûches, meublé d'échelles, le texte est livré tout nu.

Les acteurs qui répètent depuis le 7 septembre savent bien leurs rôles. C'est la dernière répétition avant le « filage » (1). « *On commence. Allez, en place* », dit André Barsacq qui met en scène comme on joue aux échecs. Avec réflexion, méthode, précision mathématique. Il possède aussi, du joueur d'échecs, les lunettes finement montées et l'origine russe. A côté de lui Félicien Marceau, l'auteur, n'en perd pas une miette. Il est là tous les jours, au troisième rang. Sa femme, Bianca, préfère s'asseoir au balcon. On entend parfois ses roucoulements italiens. Comme si elle découvrait les gags pour la première fois : le secret des bons mariages.

Les comédiens se sont placés sur le plateau. Les pions de l'échiquier. Ils récitent encore plus qu'ils ne jouent. Néron (Francis Blanche) se distrait, il martyrise Tigellin, son ministre.

« *Cette pomme, comment tu l'appelles, Tigellin ?*

— *Je l'appelle : une pomme.*

Un double décamètre

— *Moi, je la pèle avec un couteau. Vous êtes un âne, Tigellin.*

Et ce lion ? Ce lion, il est trop doux, qu'on le jette aux chrétiens. »

Tigellin (Alfred Adam) écrit les comptes de la garde prétorienne dans un journal féminin qui remplace aujourd'hui les parchemins, tandis que le garde noir agite un double décamètre en guise de fouet.

Voici une pièce sans ornements et sans parures, comme un échafaudage en construction.

« *Agrippine, vous allez plus vite, tandis que vous, Artemas, vous vous couchez côté jardin.* »

Barsacq appelle les comédiens par le nom de ses personnages. Il donne les indications, presque mot à mot.

Sur son manuscrit, pas de notes, rien que des flèches qui s'incurvent, se croisent ou se dédoublent. Ce sont les mouvements.

Barsacq a d'abord été décorateur. Il en a gardé le goût des lignes, des éléments, des masses.

« *Le choix des acteurs, c'est ce qu'il y a de plus important,* dit-il pourtant. *Et puis pour les pièces de Marceau, il y a un problème de ton. C'est un langage familier, qu'il ne faut pas prononcer comme s'il était gravé dans du marbre, mais qu'il ne faut pas non plus vulgariser. Les acteurs ne savent pas jusqu'où ils peuvent aller.*

Tenez, Jacques Duby. Pendant deux mois, il a refusé de jouer « L'Œuf ». Il disait : « Non, je ne veux pas regarder ma femme avec son amant par le trou de la serrure, c'est trop dégoûtant. » La pièce a quand même été triomphale, et Duby excellent. »

Des binious

Pendant tout l'été, dans sa maison de l'île Bréhat, André Barsacq a pensé au trône-balançoire, au lit coulissant, à toutes les « machineries » que nécessitent souvent les pièces de Marceau.

Dans un autre coin de Bretagne, à Belle-Isle, Arletty s'est pénétrée du personnage d'Agrippine, premier rôle autoritaire de sa carrière. Son manuscrit à elle est barré de traits, de mots soulignés une fois ou deux.

Ils sont tous bretonnants, dans ce théâtre. Par amour de la Bretagne, c'est la musique des binious que Marceau a choisie pour le mariage de Néron.

« *La musique est en retard,* crie Barsacq. *Reprenez.* »

Le mariage est horrible, monstrueux. L'affreuse farce éclate. La pièce de Marceau va surprendre. C'est une amère tragédie qui se termine par ces phrases :

« *La vie, la mort, tout est pareil... La haine, la douleur... Tout rejoint le même néant, les mêmes grimaces.* »

La répétition est terminée. Barsacq s'adresse aux comédiens :

« *Puis-je vous demander d'arriver un quart d'heure plus tôt, demain ?*

— *J'allais vous en prier* », répond Francis Blanche, toujours badin.

Barsacq a un sourire poli. Non, décidément, l'humeur n'est pas à la baliverne.

Le lendemain, à 2 heures justes, seul le lion est présent. Il arrive toujours le premier. Il a débuté comme singe à huit ans dans « Le Tour du Monde en 80 jours ». Depuis il a fait l'ours, le caïman, l'éléphant. Son métier, c'est sa passion. Il s'appelle Pongo, [...] semble à l'aise que sous son co[...] poilu. Il se met avec volupté [...] chaîne autour du cou et très fi[...] confie :

« *C'est de famille, ma fille,* elle [...] *le rat.* » En riant comme un li[...] ajoute : « *A l'Opéra* ».

Petit à petit, tous les comédien[s] trouvent leur case. Le roi, la reine, [les] tours, les chevaux. Ils sont q[...] en tout.

« *En place. Alors aujourd'hu[i] [...] file.* » Agrippine-Arletty en tai[...] rose prend tout à coup une extra[ordi]naire majesté. Côte à côte, plus sér[ieux] que des papes, Barsacq et Féli[cien] Marceau surveillent. Ils griffon[nent] leurs impressions sur de petits b[outs] de papier.

La première partie est term[inée] Francis Blanche descend dans la [salle] en criant d'une voix perchée : « [Es]*quimaux, chocolats glacés.* » Perso[nne] ne fait attention à ses facéties.

Barsacq profite de la pause p[our] montrer un geste à Arletty. Rien n['est] laissé au hasard. Ce geste, qui [a] semblé tout naturel à l'instant, se compose comme une figure de b[allet] soigneusement établi. Cinq min[utes] de mise au point à gauche et à dr[oite,] cour et jardin, comme on dit ici, [et] l'on reprend.

La pièce alterne entre les plais[an]teries les plus grasses, et les bout[ades] les plus désabusées.

On y parle de seins et de derri[ères] mais aussi d'âme et de destin.

« *Prendre un enfant. Lui confier* [au] *bourreau. Voir ce qui arriverait.* »

« *La phrase la plus triste du mon[de] : Il est trop tard.* »

« *Qu'est-ce que l'homme, Tigell[in] ? L'homme, c'est son conflit. Oui, [...] l'homme est quelque part, c'est là, [dans] cette marge entre ce qu'il est et [ce] qu'il a envie d'être, entre ce qu'il [fait] et ce qu'il a envie de faire. J'iden[tifie] l'homme avec sa volonté.* »

Ainsi Néron qui n'existe que lo[rs]qu'il a envie de quelque chose, [...] lorsqu'il veut, mais qui n'existe p[lus] parce que tout lui obéit et qu'il ne peut plus rien désirer.

(1) Répétition de la pièce entière sans interruption.

Cabarets Dancings

A MONTPARNASSE .CORA VAUCAIRE
COLLÈGE INN. 28, Rue Vavin. Dan 65-61

OUVERTURE
SOHO
Dans un cadre insolite deux heures de spectacle original avec 20 artistes inédits, dont les ballets nus des 6 SO(HO)PHISTICATED LADIES
DANSE à 22 h. - SHOW à 23 h.
4 r. A. Houssaye (Etoile) PARIS - BAL. 56-66

Restaurants

JEAN CONSTANTIN
LA TETE DE L'ART - OPE. 53-39

MOULOUDJI
CHEZ MA COUSINE - MON. 49-35

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR!"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

MOULIN ROUGE
Place Blanche - MON. 00-19
LA REVUE JAPONAISE
21 h. - Diner-dansant
23 h. - Spectacle
30 NF Minimum charge par personne avec 1/2 bout. de Champagne

Francis Blanche pleure.

Ses trois mentons, son nez en forme de fraise, sa tignasse rousse ne sont plus qu'un amas tremblant, déchirant. La pièce, encore une fois, est terminée. A demain.

Ainsi se suivent les répétitions. A la sortie, un journaliste demande à Francis Blanche :

« *Qu'est-ce qui se passe en gros, dans cette pièce ?*

— *En gros, il n'y a que moi* », répond-il avec une voix d'ogre.

Du rire aux larmes, du tac au tac, Francis Blanche, avec son air de sommelier pour restaurant à six étoiles-fourchettes, passe partout, et partout, gagman, poète ou acteur, il laisse la marque de ses dons exceptionnels.

Dans « Babette s'en va-t-en guerre », il s'est révélé comme un grand acteur, mais il disait : « *Je ne serai jamais qu'un bon second ou troisième rôle.* » Cette fois, il est Néron, et il pleure.

« *Vous savez, dans le fond, faire rire ou faire pleurer, c'est la même chose. Le tout, c'est d'intéresser le public. On est tous des cabots.* »

Le ronron des répétitions.

Peplum-sandwich

Deux heures et demie. Le lion est là. Aujourd'hui, ce sont d'autres détails qui vont être améliorés, d'autres intonations qui seront corrigées. La tapisserie au petit point. Jusqu'aux costumes, qui donnent brusquement meilleure impression, jusqu'aux décors qui vont situer enfin la pièce.

Néron portera un péplum en tissu-éponge rouge et blanc. « *Je serai le péplum-sandwich* », blague Francis Blanche pour son propre plaisir.

D'habitude, il improvise, calembourise, exulte, jaillit. Ici, on lui dit à quel moment il doit prendre sa respiration.

Il est tout coincé. La pièce n'est pas si drôle.

Reste Arletty, la célèbre Léonie Bathiat native de Courbevoie, le plus pur visage du cinéma français d'« Hôtel du Nord » aux « Visiteurs du Soir », le plus célèbre accent des faubourgs depuis un certain « Gueule d'atmosphère » gravé dans les mémoires.

Arletty, sage, réservée dans ses tailleurs tout secs, à peine égayés par des manchettes de linon tuyauté. Elle n'a presque pas parlé tout au long de la semaine. Assise dans un coin, quand ce n'est pas son tour, elle pose ses mains aux ongles carrés sur ses genoux qu'elle ne croise jamais. Le nez le plus droit, les oreilles les plus fines, des cheveux argentés tondus comme ceux d'un petit garçon, Arletty ne ressemble à personne.

« *Etes-vous drole ?* lui demandai-je, en désespoir de cause.

— *Moi, pas du tout. La preuve, au début d'une aventure, je pense toujours au moment où elle va finir. Je suis fataliste et contemplative. Rien de marrant, je vous jure. Mais j'ai un ton, quoi ! Un ton qui fait rigoler. Une certaine manière de constater. Non, vraiment, je ne suis pas drôle. Pour le genre « garçon de bains », il faut sonner ailleurs. Si vous y tenez, on peut dire que je suis « jobard ».*

Arletty n'aime pas parler d'elle. Immédiatement elle renverse les rôles. C'est elle qui m'interroge :

« *D'où vient votre petit tailleur ?* »

Elle a raison. Ce qu'elle dit n'est pas drôle, mais tout ce qu'elle dit est inimitable, merveilleusement original.

La semaine est finie. « *Je connais votre pièce par cœur* », dis-je, en m'en allant, à Félicien Marceau.

« *Vous ne connaissez rien du tout*, me dit-il. *Vous n'avez pas vu l'acteur principal : le public.* »

MICHELE MANCEAUX.

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● *« La famille Cardinal » : le modèle de l'insupportable.*

DONC nous n'eûmes ni « Cinq-Mars » ni « Les Tisserands ». Est-il plus difficile de boucher un trou avec un bon film qu'avec un mauvais? « La famille Cardinal » est le modèle de ce qui, au cinéma, n'est plus supportable.

● *La bataille d'Angleterre : trop de sourires*

MAGAZINE DU TEMPS PASSE : « La bataille d'Angleterre ». Qui veut trop prouver... Nous savons bien que le peuple de Londres a gardé son sang-froid sous les bombes. Ce flegme sera sa gloire dans les siècles. Mais à force de ne nous montrer que des héros qui vont à leurs affaires avec le sourire, des bouteilles de lait déposées à la porte des maisons détruites, le film devient cliché. Il dut tout de même y avoir des gens qui avaient peur, qui fuyaient, peut-être même qui pillaient. J'avais oublié que ce fut un bombardement de Berlin par les Anglais qui rendit Hitler furieux et déclencha son offensive contre Londres.

● *L'Assistance publique : sous de si belles couleurs.*

MEME reproche à l'émission « L'Assistance Publique, cette inconnue ». On nous la montre sous de si belles couleurs que je regrette presque de ne pas lui avoir confié mes quatre enfants. Non que l'Assistance Publique ne vaille mieux que sa réputation, j'en suis assuré. Mais il n'aurait pas fallu, dans la peinture que vous en faites, abuser du rose.

(A.P.)

HENRI DE MONFREID.
Mahométan par commodité.

● *Pourquoi pas « Chantecler » monté par Jean Vilar ?*

TRETEAUX, RACONTEZ-NOUS : « Le Théâtre de la Porte-Saint-Martin ». Ces tréteaux-là prennent la voix de Mme Dussane. Le goût du mélodrame est éternel : nous nous moquons d'« Antony », mais nos histoires policières paraîtront ridicules à nos petits-neveux. Le faux dans l'expression des sentiments, c'est le romantisme éternel : chaque génération les falsifie à sa manière.

Le grand moment de ce théâtre : la répétition générale de « Cyrano », en 1897. J'avais onze ans. Le bruit de ce triomphe parvint jusqu'à ma famille, qui pourtant communiquait peu avec le dehors. Un de mes oncles m'étonna beaucoup en m'assurant que ce que Cyrano appelait son « panache », c'était son nez.

« Chantecler » : j'étais étudiant à Paris et blasphémais Rostand (dont je savais « L'Aiglon » par cœur). Le soir de la générale de « Chantecler », nous allâmes, Jean de La Ville de Mirmont et moi, assister à la sortie des spectateurs, espérant discerner sur leurs figures des signes de contentement ou de déception. Eh bien ! je vous le dis : « Chantecler » monté par Jean Vilar (il suffirait de décider que l'arrière-garde est devenue l'avant-garde) ménagerait des surprises.

● *Paul Géraldy : autant de cheveux qu'autrefois.*

LECTURES POUR TOUS : Paul Géraldy. Je ne l'avais pas vu depuis des années. Il a autant de cheveux qu'autrefois, et aussi beaux, mais pas plus de menton ; au total : un charmant vieil homme. Il n'a découvert dans « Toi et moi » que trois mauvais poèmes qu'il a remplacés par trois qu'il trouve meilleurs. La poésie, selon lui, relève du théâtre ; je n'en crois rien. Qu'elle soit faite pour être récitée, cela se défend mieux. A mon sens, elle est faite en tout cas pour être retenue. Parce qu'elle n'est pas amie de la mémoire, la poésie moderne risque de se perdre dans le sable.

J'ai aimé, j'aime celle de Paul Eluard dont Max-Pol Fouchet nous parle, comme il sait faire. Mais je n'en ai rien retenu, alors que la nuit, Hugo, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Valéry viennent au secours de mon insomnie.

(R.T.F.)

PAUL GERALDY.
Au total, un charmant vieil homme.

● *Henri de Monfreid : pas besoin de « poupées ».*

HENRI DE MONFREID. J'ai des raisons personnelles d'aimer les octogénaires comme celui-là, dont on sent bien que la pensée n'a pas faibli, ni d'ailleurs le corps. Il est maigre comme un fauve qui n'a pas tous les jours « de douce et d'innocente proie » à se mettre sous la dent. François Chalais, volontiers impertinent avec les starlettes, nous sentons bien qu'il ne se fie pas trop à ce vieux pirate. Il a ses idées sur le personnage et oriente prudemment son enquête dans les directions dangereuses. Mais le piège est éventé avant d'avoir

→

été tendu. L'homme de lettres qu'est Monfreid intervient chaque fois que cela lui est commode : par exemple, il assure que c'est « pour se chercher lui-même » qu'il a couru le monde ; ce qui ne veut rien dire mais répond à tout. Il s'est fait mahométan par commodité. Le Père Teilhard de Chardin lui a paru être un surhomme : il a eu avec lui de sublimes conversations nocturnes — elles ne l'ont pas rendu « bigot », car il n'a pas besoin de « poupées ». Malgré la maîtrise de François Chalais, aucune des vraies clefs de ce destin ne nous est livrée.

● *Jacques Callot : toute la misère humaine.*

L'ŒUVRE GRAVE DE JACQUES CALLOT. Toute la misère humaine, à un moment de l'Histoire : ces gueux misérables, ces soldats violeurs de filles et puis amputés et abandonnés après la bataille, ces pendus comme d'horribles fruits... Quel fleuve ininterrompu de souffrances que l'histoire de l'homme ! Je me récite le passage de la prière de Pascal pour le bon usage des maladies : « *O Dieu qui aimez tant les corps qui souffrent que vous avez choisi pour vous le corps le plus accablé de souffrances qui ait jamais été au monde...* »

● *Nixon : des ennuis avec son fond de teint.*

CINQ COLONNES A LA UNE. Le mieux est l'ennemi du bien : la dernière émission de « Cinq colonnes à la une » fut si brillante que celle-ci paraît terne, bien que les morceaux en soient fort bons. Mais qu'on ne nous parle plus du Congo, au moins de quelque temps. Les secrets de la défense atomique anglaise, cela certes passionne, mais, pour moi, du moins, se traduit mal à l'écran. Le petit roi de Jordanie, guetté par les assassins, quel personnage tragique ! Nous voyons bien ici son drame. Les Anglais en ont fait un Anglais ; cet Arabe est un étudiant d'Oxford. La culture anglaise me paraît être plus que la nôtre une prison pour les Arabes et pour les Noirs. Elle les compromet davantage parce qu'elle est moins humaine. Elle n'a pas ce caractère d'universalité du génie français.

Le frère de Fabiola a la superbe gueule d'un garçon qui doit être moins dévot que sa sœur. Il parle d'elle simplement et librement. Nous visitons l'hôtel somptueux de la famille à Madrid. Une religieuse chevrotante nous donne des raisons d'aimer la future reine des Belges qui sera, nous assure-t-elle, une sainte reine.

Visite de l'O.N.U., sans fenêtres : l'air du dehors ne pénètre pas. Ici, un monde absurde a trouvé son « habitat », comme on dit aujourd'hui, à la mesure de son absurdité. Ce monde où l'un des deux candidats à la présidence des Etats-Unis médite en ce moment sur les changements qu'il doit apporter à son fond de teint pour sa prochaine exhibition à la T.V. Car c'est son fond de teint qui lui a fait perdre la première manche. En deux siècles, ce grand peuple se sera usé comme nous en mille ans. L'accélération de l'Histoire est, pour les nations, celle de la sclérose.

FRANÇOIS MAURIAC.

ENQUÊTE

La croisade de M. Terrenoire

● *Où en est-on de la chasse aux sorcières à la R.T.F. et dans le cinéma ?*

VOICI où en est, cette semaine, l'application des mesures du 28 septembre, qui frappent d'interdit les signataires de la Déclaration des 121 :

● La R.T.F., qui dépend de M. Terrenoire, et le Centre du Cinéma, qui dépend de M. Malraux, ont l'une et l'autre recours à des commissions composées de personnalités qui examinent les programmes ou les films candidats aux subventions. Dans la Commission des Lettres de la R.T.F., figurait Alain Robbe-Grillet, et dans celles des « avances sur l'aide financière aux films », Marguerite Duras. Treize jours après le 28 septembre, Marguerite Duras est toujours membre de sa commission : mais les travaux de celle-ci sont suspendus. Treize jours avant le 28 septembre, M. Terrenoire avait pris un arrêté mettant fin aux fonctions d'Alain Robbe-Grillet d'une manière parfaitement illégale.

● M. Raymond Janot, directeur de la R.T.F., qui signa la lettre de congédiement d'Alain Robbe-Grillet, a reçu ces derniers temps un important courrier. Claude Mauriac lui a écrit qu'il démissionnait de la Commission de la Télévision parce qu'il « *refuse d'appartenir à un organisme dont les responsables font aussi peu de cas de la liberté d'expression et du droit au travail* ». D'autres lettres ont été envoyées par des comédiens, comme Loleh Bellon, et par les critiques qui participent au « Masque et la Plume », l'émission de François-Régis Bastide et Jérôme Peignot. Elles sont unanimes à souligner l'impossibilité de participer à un débat littéraire, théâtral ou cinématographique, si tant de noms restent frappés d'interdit.

● Dans le courrier de M. Janot encore, de nombreuses motions syndicales d'une grande fermeté (un Comité de Liaison du Spectacle a été constitué pour la défense des libertés du travail et d'opinion) et des centaines de lettres de spectateurs furieux des bouleversements apportés dans la programmation de la radio et de la télévision ces dernières semaines.

● M. Terrenoire a donné lundi des « apaisements » à une délégation des producteurs de télévision, composée de MM. Pierre Lazareff, Etienne Lalou, Louis Pauwels et Roger Stéphane. Le soir même, était constituée une « Société des Producteurs de Télévision » (ils sont 14), qui se propose de défendre les intérêts professionnels, moraux et matériels de ses membres, notamment en ce qui concerne l'exercice du droit à l'information.

● Les milieux du cinéma, optimistes au début, se sont rendu compte que tous les producteurs seraient touchés si les mesures du 28 septembre étaient appliquées. Ainsi le producteur de « La Française et l'Amour » risque de perdre une part d'aide pour avoir choisi comme complément de programme « Le Sourire » de Serge Bourguignon, commenté par Claude Roy. Unifrance, organisme d'Etat pour la diffusion du film français à l'étranger, devait organiser le voyage de François Truffaut à Londres le 21 octobre, puis au Mexique pour la présentation de « Tirez sur le pianiste ». Unifrance y a renoncé.

PIERRE BILLARD.

RICHARD BURTON DANS « LES CORPS SAUVAGES ». (Archives.)
Le visage ravagé d'un homme en colère.

CINÉMA

● *« Les Corps sauvages » : John Osborne a dû aimer Shakespeare.*

ON se demande une fois de plus pourquoi « Look back in Anger » (« Rappelle-toi avec colère ») donne en français « Les Corps sauvages ». C'est dommage car c'est un titre vulgaire et faussement affriolant qui pourrait ôter l'envie de voir ce film qui est excellent (1).

Je n'ai pas vu la pièce de John Osborne et j'ignore en quelle mesure le film suit le thème de l'auteur. Celui qui « se rappelle avec colère » est un jeune homme déchiré, violent qui ne supporte rien, ni l'inégalité, ni le temps qui passe sans rien changer, ni la tiédeur, ni les mensonges. A ce compte-là, il ne supporte, bien entendu, pas grand-chose de la vie, et en arrive à déchirer les autres. (Je dois dire que s'il n'avait pas des moments de sincérité assez bouleversants et s'il n'était pas interprété par le merveilleux Richard Burton, il ferait facilement figure d'un dangereux enquiquineur.) Il est marié à une jeune femme qui l'aime et qu'il aime, mais qu'il tourmente sans cesse car, comme elle le dit elle-même, « elle est conventionnelle ». Etant conventionnelle, elle serre les dents, ne hurle pas et se tient bien. Ce qui fait qu'on a souvent envie de donner une paire de claques à son mari. Cette paire de claques lui est finalement donnée par Claire Bloom, une amie de sa femme, qui s'éprend de lui lorsque sa femme le quitte. Ils vivent ensemble un temps et finalement sa femme revient. Elle a perdu l'enfant qu'elle portait de lui et dont elle n'avait même pas osé lui annoncer la venue. Ils repartent ensemble.

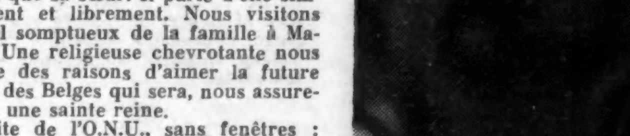
Le fil d'Ariane

L'intérêt de ce film, en dehors d'une mise en scène rapide et belle, réside dans l'absence totale de conventions. Le mari est insupportable mais on le plaint. Les deux femmes ne se détestent pas. Lorsque l'amie annonce que la femme attendait un enfant, il n'éclate pas en sanglots et ne se précipite pas au téléphone ; il répond simplement qu'une vieille dame qu'il aimait est morte le jour même et que le reste lui est égal. On est tout le temps surpris, choqué et apitoyé. On comprend. On comprend cette colère d'un type intelligent qui en est réduit, étant diplômé, à vendre des sucreries, que sa belle-famille renie, qui voit un de ses amis chassé du marché parce qu'il est hindou. « *Mais qu'est-tu venu faire dans cette ville pourrie ?* » lui crie-t-il lorsque l'autre est interdit. « *J'étais intouchable chez moi, un paria* » dit l'autre. Il n'y a même pas le traditionnel coup de poing dans la figure du mauvais flic. Il y a simplement le visage ravagé d'un homme impuissant à combattre la pourriture de la terre, d'un homme en colère.

John Osborne a dû aimer Shakespeare. Les grandes scènes, les grandes fureurs de Richard Burton sont pleines de ce délire, de cette violence et de cet humour que l'on voit plus souvent au théâtre qu'au cinéma. Le film est superbement joué, avec ce talent qu'ont parfois les acteurs anglais et qui écrase gaiement les autres. Il y a aussi un merveilleux rôle de «copain», des vues superbes de Londres, des brouillards et des gémissements de trompette. Et surtout, comme fil d'Ariane, une vérité grinçante et impitoyable que les brusques tendresses du film ne cherchent pas à atténuer. C'est un très bon film.

FRANÇOISE SAGAN.

(1) Cinéma d'Essai Caumartin.



« L'Intendant Sansho » : dans le Japon médiéval, l'odyssée dramatique d'une famille.

Mieux que tout autre, le cinéma nippon a su réveiller les vieilles légendes de son pays en les transfigurant pour glorifier la violence et la guerre ou la douceur et la paix. Mizoguchi, qui est mort en 1956 et fut l'un des maîtres du cinéma japonais, s'attacha plus particulièrement, dans la dernière partie de sa vie, à utiliser les thèmes et l'histoire de la féodalité pour traduire ses préoccupations sociales et mettre en évidence sous nos yeux les crimes de l'injustice et de la violence individuelle et collective.

Inspiré d'une légende du XI[e] siècle, « L'Intendant Sansho » (1) raconte l'odyssée dramatique d'une famille dont le chef, gouverneur de province, est banni pour avoir marqué trop de douceur à l'égard de ses sujets. Le père quittera donc le pays, tandis que la mère, suivie de ses deux jeunes enfants, s'enfermera dans la forêt pour rejoindre la frontière.

Victime de bandits, elle sera arrachée aux siens pour être livrée à la prostitution, tandis que ses enfants seront vendus comme esclaves et ne s'évaderont que dix ans plus tard. Mais la jeune fille, parce qu'elle a été souillée, ira se noyer dans un étang tandis que son frère, après mille péripéties, retrouvera enfin cette loque humaine, aveugle et impotente : sa mère.

Pourquoi sommes-nous si profondément touchés par cette histoire dont un studio de Hollywood aurait fait une ridicule mascarade ? D'où lui vient cet accent de vérité ? Sans doute parce que l'Extrême-Orient sort à peine de la féodalité dont l'empreinte marque encore l'homme de là-bas jusque dans son comportement physique. Sans doute aussi parce que, depuis que le monde est monde, nous savons que les formes d'oppression n'ont guère varié et qu'il existe encore quelque part dans notre société qui a si bonne conscience un enfant que l'on arrache à sa mère, un banni, une victime de la prostitution. Mais il y a surtout l'art de Mizoguchi qui, avec réalisme et un souci permanent de la beauté, a su admirablement, dans le cadre d'une civilisation féroce et religieuse, mettre en évidence l'éternelle sensibilité féminine, humiliée, bafouée et torturée dans ses sentiments les plus instinctifs et les plus nobles.

« L'Intendant Sansho » est une vaste fresque où l'on retrouve la poésie des « Contes de la Lune Vague », un cantique aussi, rendant un pieux hommage à ce qu'il y a de plus sacré dans la femme, noyau de la famille et source de liens tendres et délicats que la brutalité de la vie expose aux plus grands déchirements.

BRUNO GAY-LUSSAC.

(1) Studio Etoile.

SPECTACLES

- « Psychose », dont HITCHCOCK prépare le lancement à Paris, lui rapportera au total 250 millions de nouveaux francs.
- Réédition en Angleterre des « Vacances de M. Hulot » dans une version anglaise préparée par TATI lui-même.
- Après un mois d'exploitation en version intégrale, interdite aux moins de 18 ans, « LES MAGICIENNES », amputées de dix minutes, passent à nouveau en censure pour obtenir un visa tous publics.
- La Fédération Nationale des Cinémas Français (les exploitants) confirme ses directives de boycottage intégral en France et à l'étranger du film « Le Testament du Dr Cordelier », réalisé par JEAN RENOIR il y a deux ans et produit par la Télévision française.
- Une nouvelle salle de cinéma s'ouvre à Paris, à l'angle des boulevards Saint-Michel et Saint-Germain : LE STUDIO SAINT-GERMAIN.
- Prochainement, en France, DES JUKE-BOXES CINÉMATOGRAPHIQUES : pour 0,50 NF, le passage du disque sera accompagné de la projection d'un petit film de trois minutes.
- La société anglaise Rank a acheté le film « SAINT-TROPEZ BLUES », sans en avoir rien vu : pour le titre.
- L'interdit qui empêchait « LE PONT DE LA RIVIÈRE KWAI » d'être projeté en Algérie, a été levé il y a huit jours. En revanche, la plupart des films égyptiens demeurent interdits.

(Archives.)

CHARLTON HESTON DANS « BEN-HUR ».
Les grandes personnes ont aussi leur mot à dire.

« Ben-Hur » : trop sérieux, voilà l'ennui.

C'EST un journal américain, le « New York World Telegram », qui a eu le mot de la fin : « Les quinze millions de dollars dépensés pour « Ben-Hur » en sont les véritables vedettes » (2).

Oui, c'est luxueux, « Ben-Hur ». C'est même le comble du luxe. Toutes ces vraies galères et ces galériens — même pas maigres. Tous ces chevaux alezans, bais, pommelés, noirs. Et ce héros à profil de cheval, piaffant, noble, musclé. Et la course de chars où on ne peut manquer de pincer le bras de sa voisine, même si on ne la connaît pas. A-t-on jamais vu course de chars pareille au cinéma ? Voulez-vous d'autres références ? En voici : onze Oscars, cent mille figurants ; des lances comme s'il en pleuvait ; des glaives en quantité suffisante pour équiper Caligula ; un kilométrage de pellicule capable d'encercler le globe terrestre — sans le serrer ; l'ancienne Jérusalem en partie ressuscitée ; le plus grand acteur autrichien jouant quelques instants, pour la gloire, pour le plaisir, le rôle d'un homme à qui on a coupé la langue ; huit hectares d'arène ; dix ans de préparation ; un an de tournage. Non mais quelle veine, quelle auréole pour un réalisateur ! William Wyler, le bon papa gâteau de « Vacances romaines » et de « Mrs Minniver », a de quoi en parler jusqu'à la fin de ses jours à ses petits-enfants, s'il en a.

Il y a des gens qui s'imaginent que seuls les enfants sont juges dans ce genre de cinéma. Ce n'est pas juste. Les grandes personnes aussi ont leur mot à dire. J'en connais quantité qui raffolent de ces superproductions bibliques où, la main sur le cœur, des hommes sans cravate, se disent : « Ave ! » ; où, au lieu de philosopher sur l'amour et ses complications modernes, ces mêmes hommes s'occupent à arrêter le soleil, à tailler en pièces des lions et des Philistins ; où, enfin, ils sacrifient à Isis et s'enivrent avec des rires gras, le nez plongé dans des coupes d'or rehaussées de pierres précieuses, cependant que des bayadères lascives tournoient. L'été qui vient de s'écouler nous avait offert « Samson et Dalila », « David et Goliath », « Les Gladiateurs », « Les derniers jours de Pompeï ». Puis-je avouer que je n'ai manqué aucun de ces spectacles et, même, que j'ai eu la chance de voir, à Barcelone, « Les Dix Commandements » et, à Carcassonne, « Hannibal » ? Heures jamais perdues, surprises inattendues et cependant guettées. Succédant au morceau de bravoure, le morceau croustilleux ; une perle de grand style, Yul Brynner, par exemple, en Pharaon, un petit téléphone vissé sur son crâne célèbre, Victor Mature et son rire beurré, Heddy Lamar, jouant les tentatrices sans que bouge un pli de son visage, un licteur enfin, un figurant ressuscitant, sous la tunique ou le casque, Piegelé, de notre cher Courteline. Ah ! comme je me réjouissais de voir « Ben-Hur »...

Dirai-je que j'ai été déçue en dépit de ces galères, de ces dollars, de ces Oscars, de ces chars? Oui, hélas! Pourquoi ? Trop long ? Non. Quatre heures, ça passe vite, quatre heures en technirama. Trop bien fait ? Jamais rien n'est trop bien fait. Trop sérieux ? Oui, je crois que c'est ça. Trop sérieux, voilà l'ennui.

Sauf Ponce Pilate

A part le remarquable jeu de sourcils de Ponce Pilate (Frank Thring), il n'y a pas une seconde, sinon d'humour, voire de détente dans ce grand business où l'on a voulu avoir bon goût et le sens du ridicule. L'histoire est grave, paraît-il, et dramatique. Quel dommage ! Et le pittoresque, alors ? Cher Cecil B. de Mille, il nous eût davantage gâtés que M. Wyler. Le début du film, par exemple, la tuile qui tombe du haut de la maison de Ben-Hur sur la tête du procureur romain, je jure qu'il aurait su l'utiliser plus efficacement, cette tuile.

Charlton Heston, qui fut Moïse, est Ben-Hur. Agréablement prognathe, muni de beaux yeux porcelaine, il a un sex-appeal de bon ton. Ironie, zéro. Jack Hawkins est le consul Quintus Arrius qui le protège. Dire que, le mois dernier, son cynisme nous enchantait dans « Hold up à Londres ». Ici, il pontifie. Il discourt. Il a de beaux sentiments.

Au fond, les deux inconvénients de ce nouveau « Ben-Hur », ce sont les discours et les beaux sentiments.

CHRISTINE DE RIVOYRE.

(2) Gaumont-Palace.

MARILYN
et
YVES
réunis pour votre plaisir dans
LE MILLIARDAIRE
ERMITAGE V.O. · MAX-LINDER V.F. · IMAGES V.F.

MARIA CASARÈS ET PIERRE BRASSEUR DANS « CHER MENTEUR ».
Des lettres retrouvées dans un carton à chapeau.

(Pic.)

THÉATRE

● *Trois pièces, trois faits divers, trois folles.*

GABY MORLAY à l'asile ; Lila Kedrova internée; Danièle Delorme amnésique ou démente (et interdite...). Trois pièces : trois familles, trois femmes, trois folles. La famille n'est plus la cellule sociale, c'est l'antichambre du cabanon. Si on crée une vraie censure au théâtre, ce qui ne saurait tarder, Dieu merci, il faut la confier à M. Chenot, ministre de la Santé, qui agira avec fermeté contre les Philippe Hériat, les Audiberti et autres Pirandello.

Pour conserver sa fortune, un mari est obligé de présenter devant sa famille sa femme disparue depuis dix ans. Un de ses amis trouve une entraîneuse dans un cabaret de Berlin, qui présente une étrange ressemblance avec la disparue. Elle accepte de tenir le rôle — et peut-être n'est-ce pas un rôle. Mais, le jour du conseil de famille, surgit une démente extirpée d'un asile qui, elle aussi, peut-être... (1).

Une femme dynamique, impérieuse, impériale, terrorise sa fille, son mari, son futur gendre, ses locataires. Elle les déboussole, en fait des épaves, des candidats à la folie, au suicide, à la prison. Démasquée par un policier-psychiatre, elle est internée. Les siens vivent enfin, respirent, prospèrent. Mais, en vérité, elle leur manque, et quand elle sort de l'asile... (2).

Une vieille dame très riche inquiète ses filles, deux pimbèches égoïstes, et ses gendres, l'un surtout, un affreux bonhomme glacé et sans scrupules. On veut la faire interner pour lui arracher sa fortune. On la séquestre arbitrairement dans une pseudo-maison de santé. Mais grâce à la gentillesse et au dévouement d'une vieille amie, d'un avocat, d'une infirmière et de domestiques fidèles (ah ! les braves gens !) elle déjouera tous les pièges et retrouvera au milieu de ces étrangers une famille selon son cœur... (3).

Les trois pièces, rapprochées ainsi par le hasard du calendrier, racontent trois faits divers qui ne sont pas sans analogie et, comme dans une leçon de technique théâtrale, nous voyons les trois histoires traitées par trois esprits différents s'épanouir en des œuvres qui n'ont presque aucun rapport.

(Lipnitzki.)
DANIÈLE DELORME ET J.-M. FEREY.
Un homme de génie.

« Comme tu me veux »

L'homme de génie — c'est Pirandello — concentre toute la lumière sur le seul aspect passionnant de son faits divers, comme la loupe isole un détail d'un tableau : cette inconnue, est-ce la femme disparue ? Est-ce une simulatrice ? Mais la simulatrice sincère qui se plie au désir de son mari (« comme tu me veux »), qui se moule sur la personnalité de la disparue d'autant plus facilement qu'elle est elle-même amnésique et donc vide de toute personnalité préalable, est-ce qu'elle ne devient pas réellement celle qu'elle semble être ? Et si elle échoue, n'est-ce pas parce que le mari n'a pas voulu assez fort retrouver sa femme ? Ainsi, au centre d'un jeu de miroirs ou d'échos, l'essence même de ce que nous appelons notre moi est remis en balance. Pièce admirable, parce que Pirandello traite l'anecdote policière entièrement, ce qui donne sa solidité à l'œuvre, et parce qu'il isole en gros plan un problème psychologique sur lequel nous pouvons méditer indéfiniment. La mise en scène serrée de M. Antoine Bourseiller met en valeur la solidité, le jeu très sensible, très vrai, de Mme Danièle Delorme qui baigne l'œuvre d'émotion.

« La Logeuse »

L'homme de talent — c'est Audiberti, et « Talent » est le titre d'un de ses meilleurs romans, dont le sujet n'est pas si loin de celui de « La Logeuse » — transpose son fait divers en grossissant tout jusqu'aux limites de l'absurde-burlesque et de l'absurde-terrifiant. La fille se suicide tout le temps, la logeuse a sur la conscience (ou plutôt à côté de la conscience) douze cas de démence, cinq suicides et trois meurtres. Nous n'y croyons plus, nous rions, d'autant qu'Audiberti fait des étincelles, lance en l'air des mots qui deviennent parfois des vers-luisants — et parfois des vers-mots... Et puis on s'aperçoit (d'autant plus que c'est une des pièces les mieux jouées de Paris pour l'instant par une troupe parfaitement homogène : Lila Kedrova, Jacques Duby en grande forme, Jean-Roger Caussimon, René Dary) que tout est vrai, qu'il faut tout croire et qu'Audiberti nous parle sérieusement à sa manière d'un problème pirandellien : la logeuse pénètre par effraction dans le cœur de ses locataires ; mais si on déloge la logeuse, le logis reste vide, si bien que cette logeuse criminelle, il faut peut-être la louer parce qu'elle réussit révéler les hommes à eux-mêmes.

« Les Joies de la famille »

L'homme de métier enfin — c'e Philippe Hériat, et cela ne veut cert pas dire qu'il est sans talent — transpose ni n'approfondit son fa divers : il le découpe. Et cela fait brave et consciencieux mélodrame l'on a envie de siffler les méchants d'applaudir les bons à tout rompre. l'auteur voulait couper une brève all sion tout à fait gratuite à une relati à la fois incestueuse et lesbienne, c « Joies de la famille » deviendraie un spectacle où l'on pourrait amen sa grand-mère le dimanche après-mi pour lui donner l'impression d'êt encore dans le coup.

Mme Gaby Morlay, au deuxièm acte, en longue chemise d'hôpita dans une chambre sinistre et lépreu tenant tête au faux médecin marro puis au gendre combinard abject q la fait séquestrer, et s'évadant en grâce à son courageux jeune avoc et à l'infirmière au grand cœur, c'e la grande Gaby Morlay, celle qui, da « Le Voile bleu », au cinéma, m fait verser, je l'avoue, des torrents larmes. Mais pourquoi ne joue-t-el pas « Le Voile bleu » ?

● *« Cher Menteur » de G.B. Shaw : un grande soirée.*

De quarante-trois à quatre-ving quatre ans (1899-1940), George Be nard Shaw entretint des relatio amoureuses avec Mrs Patrick Cam bell. Ils étaient mariés chacun de le côté, leurs relations restèrent « étra gement innocentes », mais avec Sha c'était plus important qu'un adultère *« Celles de mes affaires de cœur q furent consommées,* a-t-il dit un jour, *ne comptent ni en durée ni en gravit à côté de celles qui ne le furent pas. »* Relations épistolaires aussi, heureuse ment pour nous : de la correspon dance entre ces amants innocents e terribles, retrouvée à la mort d Mrs Campbell dans un carton à cha peau, M. Jerome Kilty a tiré une pièce.

(Pic.)
JACQUES DUBY ET LILA KEDROVA.
Un homme de talent.

« Cher Menteur ». Pas de décor, peu d'accessoires, deux comédiens au na turel, cela commence comme une agréable et instructive conférence lecture dialoguée. Et puis le décou page est tellement adroit, les morceaux de bravoure si bien mis en place, les démêlés sentimentaux et profession nels entre l'auteur et l'actrice au cours des répétitions sont si drôles, que ça bouge, ça se dessine : Stella, enquiqui neuse et femme-oiseau dans les serres de G.B.S., dont l'humour apparaît peu à peu comme un vernis brillant sur un roc d'égoïsme.

Tout est brillant ici d'ailleurs, le texte adapté par M. Jean Cocteau, la mise en scène de M. Jerome Killy, et

(1) Pirandello : « Comme tu me veux » (Studio des Champs-Elysées).

(2) Audiberti : « La Logeuse » (Œuvre).

(3) Philippe Hériat : « Les Joies de la famille » (Comédie des Champs-Elysées).

Cinémonde publie cette semaine un NUMÉRO SPÉCIAL
LES NYMPHETTES DU CINÉMA

6 répliques de « Cher Menteur »

« Je n'encourage jamais les malades. Ma femme est malade, ma mère est malade. J'ai deux pièces malades. C'est moi qui ai besoin qu'on me plaigne. »

« Cette guerre devient par trop idiote... le Kaiser réclame de temps en temps un nouveau million d'hommes pour les faire tuer. Et le Roi réclame aussitôt son million d'hommes pour tuer le million du Kaiser. »

« Un jour j'aimerais écrire une pièce sur Jeanne d'Arc qui commencerait par le balayage de ses cendres, après le martyre, et enchaînerait sur son arrivée au ciel. Dans l'une de mes scènes, on verrait Voltaire et Shakespeare raser les murs pour éviter d'avoir à se dire bonjour. »

« Mon cher cœur, la solitude est merveilleuse. Mais pas quand on est seul. »

« Le monde change. A son désavantage. »

« Vous arracheriez les cordes de la harpe d'un archange pour ficeler vos paquets. »

surtout, surtout la virtuosité des exécutants de la sonate : Maria Casarès et Pierre Brasseur. Brasseur n'est pas Shaw le végétarien, c'est entendu, mais qu'est-ce que ça peut faire ? Il est sobre et juste comme il ne l'a pas été depuis des années, et adroit avec cela, éblouissant, dosant l'émotion et la malice de manière à nous avoir à tous les coups. Et Maria Casarès, aussi drôle et aussi sensible, exécutant les nombreuses ruptures de ton avec un doigté souverain et vieillissant de l'intérieur comme un être vivant. De ce qui n'est pas une grande œuvre, de ce qui n'est peut-être même pas une œuvre du tout, ils font une grande soirée (4).

ROBERT KANTERS.

PEINTURE

L'art devant l'ordre

● ***L'artiste peut-il s'intégrer à un art officiel ? Trois expositions viennent de poser la question.***

UNE saison artistique à Paris, c'est un défilé frénétique d'expositions de tous les temps, de tous les pays. A la semaine moldave succède l'intermède aztèque ; on vient à peine de se familiariser avec le génie japonais qu'il faut découvrir le prodige italien. Il arrive pourtant, en de rares occasions, que des manifestations de cette sorte convergent et se complètent. Ce fut le cas cette année. L'art russe au musée d'Art Moderne, « Louis XIV », au musée des Arts Décoratifs et Poussin au Louvre, ont mis en lumière ce qui est sans doute le grand problème de l'époque des « grands ensembles » dans tous les domaines : les rapports de l'ordre général avec la nature individuelle. Les régimes fortement centralisés et autoritaires tendent à susciter des styles « universels », grâce auxquels ils contrôlent la sensibilité des gens comme, par d'autres moyens, on contrôle leurs pensées, leurs gestes. Quels sont les rapports de l'art officiel avec cet être marginal par excellence, l'artiste ?

L'art soviétique, que l'on a pu voir ce printemps, fait ressortir une des lois qui régissent l'art officiel : la nécessité d'être entendu de tous. Il ne peut donc innover, mais seulement codifier l'art dominant de l'époque précédente. Affaire d'histoire, non de goût. L'Etat soviétique a rejeté l'expérience des Kandinsky, Chagall, Malevitch, Pevsner et autres pionniers de l'art contemporain parce qu'elle était l'apanage d'une minorité. Leur malchance a été de venir vingt ans trop tôt. Aujourd'hui qu'une audience vaste leur est acquise, cet empêchement a disparu ; et de fait, l'abstraction géométrique est devenue, en certains pays, le style officiel. Si la Russie de 1930 adopta le « réalisme socialiste », c'est que seule la manière de Bouguereau, Meissonier ou Répine offrait alors un langage suffisamment répandu ; seule elle était, dans tous les sens du mot, *représentative.* L'art officiel de Byzance avait eu plus de chance : il pouvait reprendre celui, hautement développé, de l'Empire romain. L'art de Louis XIV fut non moins heureux : les moissons que devait récolter Versailles avaient été semées à Vaux.

L'admirable exposition «Louis XIV» (1) a permis de se faire une idée de ce dont est capable un style officiel quand la conjoncture est favorable. L'impression de grandeur s'impose irrésistiblement, bien qu'il s'agisse avant tout de mobilier. Mais précisément, ce mobilier est monumental, c'est-à-dire conçu comme une architecture : telle armoire pousse la ressemblance jusqu'à présenter la perspective d'une colonnade en trompe-l'œil. Ce ne sont pas des meubles, mais plutôt des im-meubles. Dès lors, tout fauteuil prend des allures de trône, chaque lit a un air d'autel, et l'on comprend que les « Mémoires » de Saint-Simon tournent presque entièrement autour du droit de s'asseoir sur un tabouret : s'asseoir sur ces tabourets-là, c'est une consécration.

(Marquis.)

DAPHNÉ (DÉTAIL D'UN MEUBLE LOUIS XIV).
Une volonté royale de « planning ».

Des « shows » mortuaires

Aussi, le style Louis XIV fait preuve, même dans le divertissement, de solennité. Ses meubles ont une lenteur majestueuse, comme la musique de Lulli. La pompe est toujours un peu funèbre : le style Louis XIV a connu ses plus éclatantes réussites dans ces véritables *shows* mortuaires dont le régime honorait les grands du royaume trépassés. Un type de commode en vogue épousait la forme dite *en tombeau.* Cette solennité distingue le luxe Louis XIV de celui de nos styles bourgeois. Il veut projeter un idéal, non profiter d'un confort. L'incommodité fameuse de Versailles fait ressortir, de façon presque comique, tout ce qu'il y a d'abnégation dans ce style. Egocentrique mais non égoïste, il sacrifie l'agrément à l'étiquette. La surcharge des ornements n'étouffe pas les objets: elle en manifeste la puissance inhérente, comme un haltérophile fait éclater sa force en soulevant des poids énormes. Le luxe compris ainsi transcende la jouissance. « *Un prince,* écrit Louis XIV, *doit voir dans ces divertissements autre chose que de simples plaisirs. Les peuples se plaisent au spectacle... Par là, nous tenons leurs esprits et leurs cœurs quelquefois plus fortement que par la récompense et les bienfaits, et, à l'égard des étrangers, ce qui se consume en ces dépenses, qui peuvent passer pour superflues, fait sur eux une impression très avantageuse de magnificence, de puissance, de richesse et de grandeur.* »

On ne saurait mieux résumer la raison d'être de l'art officiel : le style Louis XIV doit trompetter en tous lieux la splendeur souveraine du Roi Soleil. Chaque console, chaque tenture, chaque assiette est un hymne à sa gloire. Il règne en conquérant sur la réalité — les natures mortes d'un Largillière amoncellent fruits et vaisselles comme des trophées — de même que sur la mythologie. Naïades, satyres, divinités sont moins que des sujets : des esclaves, qui plient l'échine sous le marbre du dessus de table comme les vaincus ployaient sous le poids de l'imperator triomphant.

Ce triomphe nécessite une totale unité de dessein. Partout se manifeste la volonté royale de contrôle, de *planning* : tel dessin ordonne le service d'un dîner comme il le ferait d'un jardin de Le Nôtre ou d'une bataille de Turenne. Pour centraliser, uniformiser la production artistique, le roi et Colbert confièrent à une sorte de ministre délégué aux Affaires culturelles le soin de la diriger. Sous l'autorité de Le Brun s'organisa un véritable Centre National de la Recherche Artistique. Académies et manufactures veillaient à ce que tout talent fût embrigadé et qu'il contribuât à l'*ornement* du règne. Aussi, sont-ce les ornementistes qui, depuis Lepautre et Berain jusqu'à Audran, donnent le ton. Au sein de l'art officiel, il n'y a de place que pour l'artisan, exécutant soumis et habile d'un décor. Nous ne disons pas d'un homme qu'il est l'artiste de la gloire de quelqu'un, mais qu'il en est l'artisan.

Comment réagira l'artiste à qui l'on propose une fonction à ce point ancillaire ? Pour le savoir, il suffisait, cet été, de traverser le Carrousel : Poussin régnait au Louvre — ce Louvre qui lui avait valu tant de déboires. Appelé de Rome à Paris par Louis XIII, comblé d'honneurs, il en était reparti moins de trois ans après.

(Archives.)

DAPHNÉ PAR POUSSIN.
Une indépendance solitaire.

(4) Athénée.

(1) Qui ferme le 15 octobre.

→

STUDIO BERTRAND
LE CRI
(v. o.) d'ANTONIONI

LA PAGODE
LA DAME SANS CAMELIAS
de MICHELANGELO ANTONIONI
1re exclusivité

CONCOURS INTERNATIONAL
d'interprétation pianistique
MAGDA TAGLIAFERRO
24 MARS 1961
Limite d'inscription : 15 novembre 1960
Audition préliminaire : 21 novembre
Renseignements : Ecole MAGDA TAGLIAFERRO
Tél. ELY. 65-67

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Ecrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE

→

« Je n'ai jamais su ce que le Roi désirait de moi » écrivit-il plus tard. C'était simple, pourtant : il voulait en faire son Le Brun. Orner des plafonds, fournir des cartons de tapisserie et des frontispices de livres, voilà ce qu'on lui demandait. Mais Poussin le solitaire refusait de s'intégrer dans un ensemble, ne pouvait consentir à n'être qu'un décorateur. Rarement, au long de son existence, il se plia aux exigences d'un mur d'église ou de palais. Tel le loup de la fable, il préférait sa liberté médiocre à une réussite agrémentée d'un collier. Plutôt que d'avoir à « flatter ceux du logis, à ses maîtres complaire », ainsi que dit La Fontaine, il opta pour le tableau de chevalet aux dimensions médiocres, exécuté dans l'indépendance solitaire de son atelier.

Des mythes sérieux

Rien n'illustre mieux la différence d'attitude entre Poussin et l'artiste officiel de Louis XIV que la comparaison des sujets traités. Ce sont les mêmes : les dieux et les demi-dieux antiques. Chez Le Brun et ses aides, ils subissent complaisamment le joug, simples motifs décoratifs. Pour Poussin, au contraire, ces sujets sont des maîtres : non pas mythologies frivoles, mais mythes sérieux. Il y croit. Et parce qu'il y croit, ils cessent d'être pour lui ces fantômes stéréotypes qui hanteront les théâtres et les mairies jusqu'au début de notre siècle, et lui révèlent la nature, grande source de la peinture moderne — la nature, divinité première, dont les dieux, selon la pensée antique spontanément retrouvée par Poussin, ne sont que des émanations. C'est pourquoi, dans son œuvre, ils ne sont plus pétrifiés en un cliché sans âge : ils vivent et meurent *de mort naturelle*. Les dieux, selon l'expression d'Empédocle, « traversent l'univers d'un pas rapide ». Ils traversent de ce même pas l'œuvre de Poussin, disparaissent, lui laissant la terre, que Poussin léguera à Corot et à Courbet. La densité spirituelle dont ils sont porteurs se serait évaporée au sein d'un ensemble décoratif. Poussin, qui vient d'envoyer un tableau à son ami Chantelou, le supplie *« de l'orner d'un peu de corniche, car il en a besoin, afin que, en le considérant en toutes ses parties, les rayons de l'œil soient retenus et non point épars au dehors, en recevant les espèces des autres objets voisins »*. Poussin a fui la Cour et l'art officiel parce qu'il ne voulait point qu'on arrachât à son univers sa corniche, sa bordure protectrice.

La leçon est claire : l'artiste moderne ne peut s'intégrer à un art officiel. Mais que celui-ci se garde d'écraser le créateur récalcitrant : Poussin ne saurait devenir Le Brun, mais Le Brun est le disciple de Poussin. Le grand ensemble tire sa vitalité de ce petit particulier qui le nie.

PIERRE SCHNEIDER.

DISQUES

Offensive de la musique contemporaine

● *Du « chocard des Alpes » au « courlis cendré », avec le « Catalogue d'oiseaux » d'Olivier Messiaen.*

En ce début de saison discophilique, la musique contemporaine entreprend une vigoureuse contre-attaque qui constitue dès maintenant un événement majeur et une agréable diversion après les multitudes de « redites » de l'année passée. L'offensive est conduite par les Disques Vega dans leur collection « Présence de la musique contemporaine » : « Erwartung », l'opéra à un personnage de Schoenberg dans la splendide interprétation d'Helga Pilarczyk (C 35 A 175), les « Structures pour 2 pianos » de Pierre Boulez (C 30 A 278) et surtout le « Catalogue d'Oiseaux » d'Olivier Messiaen, album luxueux qui comporte trois disques (VAL II).

Olivier Messiaen (52 ans), org... à la Trinité depuis 1931, guide per... nent des jeunes musiciens d'ava... garde dans sa classe du Conservat... de Paris, est, sans doute, grâce à s... œuvre imposante et à son imme... influence, le premier musicien fr... çais. Après la guerre, il provoqua ... scandale avec ses « Petites Liturg... de la Présence Divine », œuvre d... laquelle un critique perçut alors ... « style de négresse frétillante et ... brique ».

Les temps ont changé. Olivier M... siaen, après avoir apporté sa cont... bution à l'épanouissement actuel de ... musique sérielle dans le « Mode ... Valeurs et d'Intensités », se consac... à l'ornithologie et à la transpositi... très libre des chants d'oiseaux.

L'audition du « Catalogue d'O... seaux », magnifiquement enregis... par Yvonne Loriod, dure plus de de... heures. Du « chocard des Alpes » ... « courlis cendré », l'album de ... *gent ailée* (dédicataire de l'œuvre) ... d'une extraordinaire diversité d'e... pression, de climat, de style pian... tique. Pas un soupçon d'ennui, pas u... minute de lassitude, mais un émer... veillement constant.

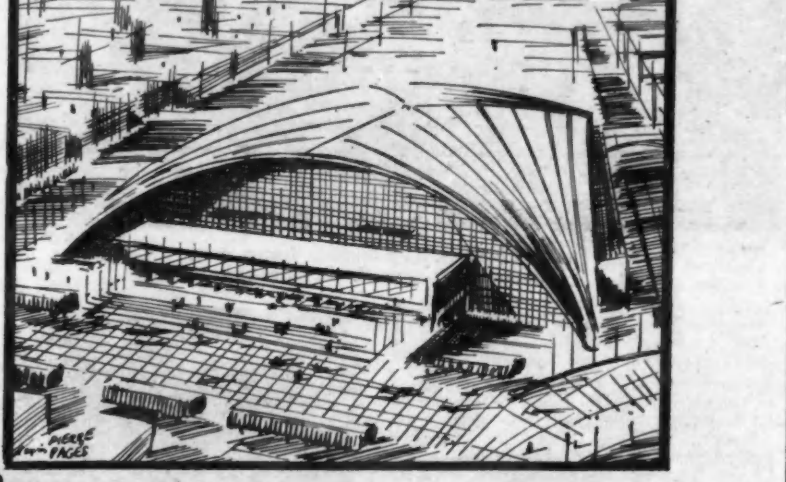
Les amateurs de musique classiq... ne sont pas pour autant oubliés. Ain... en ce début de saison, on leur propo... des « monuments » qui trouvero... sans difficultés le chemin des disc... thèques : l'Intégrale des Symphoni... de Beethoven dirigée par Bru... Walter (stéréo et mono, Philips), ... festival symphonique wagnérien so... la baguette d'Otto Klemperer (Colu... bia SAX 2347/8) et les derniers en... gistrements beethovéniens de Wal... Gieseking (Columbia FCX 852/3), tr... réalisations « classiques » admi... bles. Enfin, un incroyable festi... Karajan, morceau de bravoure ... Sibélius à Tchaïkowsky à l'usage d... amateurs de virtuosité orchestrale ... de prodiges stéréophoniques. (Co... lumbia SAXF 160).

CLAUDE SAMUEL.

PARIS

14-23 OCTOBRE 1960

Centre National des Industries et des Techniques



14e SALON INTERNATIONAL DE L'EMBALLAGE

Sur 40.000 m2 de superficie, soit le double de celle du Salon de 1959, 400 exposants représentant les principales firmes françaises et étrangères vous présenteront leurs réalisations les plus récentes.
A une époque où les problèmes d'emballage, de conditionnement, d'expédition et de vente prennent une place de plus en plus importante dans l'économie des nations modernes, la visite du Salon de l'Emballage revêt pour chaque industriel et chaque commerçant un intérêt évident.

Le Salon comprend deux grandes sections :

PUBLIPAC

BIENNALE INTERNATIONALE DE L'EMBALLAGE
Tous les matériaux d'emballage : papiers, cartons, matières plastiques, bois, verre, métaux, textiles, complexes, etc.
Tous les emballages et accessoires pour l'expédition et la vente.
Matériels de pesage et de stockage. Tout ce qui concerne la présentation des produits et la publicité sur le lieu de vente.

AUTOPAC

BIENNALE INTERNATIONALE DES MACHINES POUR L'EMBALLAGE
Machines pour la production des emballages en toutes matières et de leurs accessoires.
Machines pour l'emballage et le conditionnement mécanique de tous les produits.

Service d'information : 40, rue du Colisée - PARIS 8e
BALzac 34-92

Visitez en même temps :
le 7e SALON INTERNATIONAL DE L'ÉQUIPEMENT DES INDUSTRIES DE L'ALIMENTATION
le 11e SALON INTERNATIONAL DE L'ÉQUIPEMENT DE BUREAU

GITANES
cigarettes du connaisseur
papier blanc ou papier maïs
sans filtre, l'étui 1,30 NF
avec filtre, l'étui 1,35 NF
RÉGIE FRANÇAISE DES TABACS

j. c. d'ahetze
250 Rivoli (Concorde)
cravates « intelligentes »
et décorées par Picasso
ses soies sauvages (12 NF)
et ses bérets basques

LISEZ **cinéma 60**
LE GUIDE DU SPECTATEUR
*
A partir du N° 50 - une nouvelle rubrique :
le cinéma à la TV.
ANALYSE DES FILMS
PROGRAMME DU MOIS

Pour le prix inouï de (plus frais de port) **60 NF**
APPRENEZ L'ANGLAIS
AVEC LA METHODE EFFICACE
English is good for you
de John U. SIDGWICK (M. A. University of Cambridge)
Préface de M. André MAUROIS, de l'Académie française
composée de : 1 fort volume luxueusement relié et illustré
12 disques microsillons 17 cm. 33 tours
1 magnifique coffret de rangement
Expédition dans toute la France - Documentation « D » sur simple demande
SAINT-LAZARE MUSIQUE - 33-37, rue de Londres - PARIS (9e)

LA PREUVE *par la* COPIE!

A·B·DICK photocopie tout :
TOUT ce qui est imprimé, dactylographié, manuscrit, dessiné, photographié, tiré au duplicateur (feuilles volantes ou pages reliées)...
TOUTES les couleurs d'encres, de crayons, de stylos à bille de toute origine, de rubans machine...
ET ses copies sont d'un noir intense permanent, sur un fond franchement blanc : plus de copies brunes, jaunâtres, fades, illisibles.
A • B • DICK = copies totales et durables !
Démonstration gratuite et sans engagement :
Y. A. CHAUVIN
Concessionnaire exclusif pour la France
4 bis et 6, rue aux Ours, PARIS (3e)
TURbigo 84-35 +
8.303
Demandez la CARTE-TEST A • B • DICK/YAC

IMPERMÉABLES
et
PARDESSUS
de
Jack Romoli
Exclusivités masculines
58, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

UTILISATEURS DE MAZOUT

Les Etablissements ROLLET, fabricants du « DIABLOTIN », le ramoneur chimique des cheminées, ont mis au point un nouveau produit : c'est le Diablotin-Mazout liquide à mélanger au mazout.

Le produit, agissant par catalyse, ramone progressivement, sans dérangement, sans danger et économise 10 à 12 % de combustible.

En vente chez tous les droguistes.

(Communiqué)

Une paravitamine rend la vie et la couleur aux cheveux gris

Les travaux d'experts cosmétologues viennent de permettre d'identifier la paravitamine complexe FB 2, qui possède la propriété conceptionnelle de restituer aux cheveux gris leur teinte naturelle. Cette découverte est appelée à bouleverser complètement le marché des teintures car, en quelques jours, une chevelure grise — même si elle a été teinte durant de nombreuses années — revit et reprend graduellement sa teinte naturelle et la conserve.

Ce résultat est tout naturel, car les observations scientifiques les plus récentes démontrent que la paravitamine FB 2 est le facteur de pigmentation de la chevelure.

Nos lecteurs et lectrices qui désirent recevoir plus de détails sur cette paravitamine peuvent écrire de notre part au Comptoir des Produits d'Hygiène et de Beauté (rayon E 606), boulevard de Strasbourg, n° 37, Paris. Un exposé leur sera adressé gratuitement et sous pli discret.

XANTY
SANTÉ BEAUTÉ VITALITÉ
30e ANNIVERSAIRE
56 rue de Dunkerque
PARIS IXe - TRU 84 30

LES TECHNIQUES MODERNES A L'ASSAUT DU BUREAU

L'un des bastions du conservatisme français, le bureau, s'effrite sous la poussée des méthodes modernes. Après le téléphone, le télescripteur, la machine à écrire, l'interphone, etc., la machine à dicter vient révolutionner la vie du bureau.

Comme tous les auxiliaires mécaniques, elle a d'abord rencontré de vives résistances auprès de certains de ses utilisateurs « forcés » ; elle a aussi eu des partisans trop zélés qui ont voulu l'imposer partout. Un fait cependant demeure : il y a actuellement une demande croissante de machines à dicter.

DICTEUR ET NON DICTATEUR

La machine à dicter introduit dans l'entreprise une méthode nouvelle.

L'intérêt principal de cette méthode, c'est de récupérer environ 30 % du temps consacré par une secrétaire au courrier, et de rendre indépendants l'un de l'autre dicteur et dactylo.

Le dicteur ne dépend plus de la dactylo ; il peut à tout moment, quelle que soit l'heure, trouver une oreille à qui il confiera : lettres, notes, rapports, prises de rendez-vous, etc., etc. ; la secrétaire, de son côté, n'est plus « à la botte » du dicteur ; elle peut organiser au mieux son travail en fonction du volume de dictée, facile à évaluer d'après le volume enregistré (toutes les machines à dicter possèdent un compteur). Elle n'a plus à subir les coups de feu ou à faire des heures supplémentaires.

Une machine à dicter, utilisée une heure par jour, s'amortit en un an.

ORGANISATION ECONOMIE

La méthode de dictée mécanique est un facteur d'organisation du bureau ; en effet, le tandem dicteur-secrétaire trouve dans la machine à dicter un auxiliaire précieux. Mais lorsqu'on s'attaque à des entreprises importantes ayant réellement besoin d'un service courrier, le changement est encore plus radical.

Il existe en effet toutes sortes de formules permettant d'organiser un central dactylographique en fonction d'un central magnétophonique ; dans ce cas, un groupe de dicteurs se sert d'un ou plusieurs magnétophones, par le truchement soit de micros individuels, soit de postes téléphoniques reliés à ce central.

La dictée mécanique fait gagner 1,10 NF par lettre.

PAS D'AMATEURISME

L'étude d'un service magnéto-dactylographique n'est pas une affaire d'amateur.

En effet, il faut bien reconnaître que, d'une part, UN MAGNETOPHONE N'EST PAS FORCEMENT UNE MACHINE A DICTER. Il y a donc déjà un problème de matériels à choisir en fonction de certains impératifs : facilité de manœuvre, télécommande, exactitude des repérages, des corrections, des repiquages, etc. caractéristiques que ne présente pas obligatoirement un magnétophone (lequel, par contre, présente des qualités de musicalité, réglage de tonalité, etc., inutiles sur une machine à dicter).

D'autre part, l'étude de la rentabilité d'un tel service, de son organisation, de son équipement, ne peut être faite par n'importe qui.

Des Ingénieurs-Conseils se sont spécialisés dans ce domaine :

LA MAISON DU MAGNETOPHONE, la plus importante maison spécialisée d'EUROPE, est à la disposition des entreprises intéressées pour :
- étudier leur problème ;
- faire le bilan dactylographique ;
- proposer, chiffres en mains, une organisation rentable ;
- faire essayer et comparer, sans engagement, toute une sélection de machines à dicter de grandes marques exposées dans les Salons situés 9, rue de la Paix (parking place Vendôme).

A l'époque des fusées, est-il logique de dicter encore comme au temps des scribes égyptiens ?

Une documentation complète peut vous être envoyée sur simple demande téléphonique (RIChelieu 73-29).

LA MAISON DU MAGNETOPHONE, la plus importante Maison spécialisée d'EUROPE, sera présente au SICOB qui s'ouvre demain le 14 octobre. Vous pouvez vous documenter à son stand, jusqu'au 25, sur toutes les nouveautés et toutes les possibilités des machines à dicter.

DICTER, C'EST UN ART

Un art facile à acquérir, et que la dictée mécanique perfectionne rapidement.

Quelques impératifs : ordonner ses idées, se détendre ; dicter clairement, en phrases courtes, précises, rapides ; ponctuer ses phrases, donner toutes les instructions complémentaires.

« Monsieur, voulez-vous travailler avec moi ? » C'est le titre d'une brochure qui vous aidera à apprendre ou à enseigner une bonne méthode de dictée.

Elle est envoyée gracieusement sur demande à LA MAISON DU MAGNETOPHONE, 9, rue de la Paix, PARIS (2e). RIC. 73-29.

Le bloc-notes sonore...

Portatif, l'enregistreur devient le bloc-notes sonore de l'homme (ou de la femme) moderne. Les bandes peuvent être expédiées par poste, sans nécessité de retranscription.

Minivox, Minifon, Grundig Niki TK 1 ou Stenorette B, GBG, Phonotrix, Magnette Stuzzi, tous les modèles portatifs de grandes marques se choisissent à LA MAISON DU MAGNETOPHONE, 9, rue de la Paix, PARIS (2e). RIC. 73-29.

DECOR MUSICAL

Si vous voulez parfaire le confort de votre home, des spécialistes de l'enregistrement HIFI et stéréophonie vous feront essayer et comparer sur le ROBOT ELECTRONIQUE les différents éléments de votre chaîne HIFI à LA MAISON DU MAGNETOPHONE, 9, rue de la Paix, PARIS (8e). RIC. 73-29.

Communiqué

116.000 NUMEROS DE PLUS PAR SEMAINE

Chaque semaine, en 1960, PARIS-MATCH a été tiré en moyenne à 116 000 exemplaires de plus qu'en 1959.

Voici les chiffres officiels :

En 1959 — du 1er janvier au 1er octobre, le tirage moyen hebdomadaire de PARIS-MATCH était de 1 634 432 exemplaires.

En 1960, pour la même période, le tirage moyen hebdomadaire de PARIS-MATCH est passé à 1 750 634 exemplaires.

Soit une hausse hebdomadaire de 116 202 exemplaires (+ 7,1 %).

Pourquoi ?

Parce que chaque semaine 90 rédacteurs et 30 photographes travaillent nuit et jour à Paris et tout autour du monde pour vous présenter un magazine toujours plus complet, plus vivant, plus intéressant.

De nombreux témoignages nous confirment que les derniers enrichissements apportés à la formule de PARIS-MATCH ont trouvé chez nos lecteurs des échos très favorables.

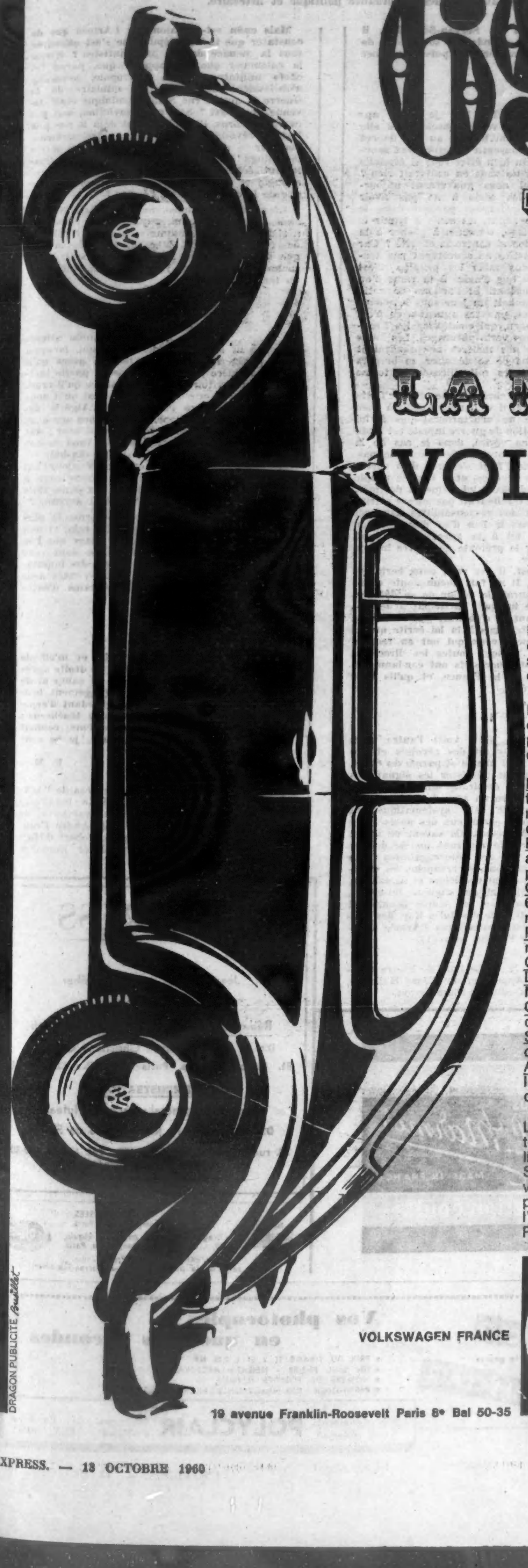
C'est notre fierté de n'avoir jamais ralenti notre effort, ni limité nos ambitions.

Nous continuerons.

PARIS MATCH

Fac-similé de la page publiée dans le numéro 601 de « Paris-Match »

DRAGON PUBLICITÉ



6950 nf

VOICI

LA NOUVELLE

VOLKSWAGEN

La nouvelle Volkswagen, comme toutes les Volkswagen qui ont valu à ce nom la 3ème place mondiale des constructeurs automobiles se définit par une double caractéristique.

D'abord c'est une Volkswagen : conception de base qui a fait ses preuves, longévité surprenante, économie maximum, rendement et valeur de revente exceptionnels.

Mais c'est aussi la nouvelle Volkswagen qui en 1960 ajoute 10 perfectionnements importants aux 3000 dont elle a bénéficié depuis sa création. Les voici :

<u>Moteur plus puissant</u> : 34 cv à 3600 t/m (7 cv fiscaux). Reprises plus sèches et accélérations plus souples sur tous les rapports de la boîte
<u>Boîte de vitesses</u> entièrement synchronisées assurant un fonctionnement plus souple et plus silencieux
<u>Capacité du coffre à bagages</u> augmenté de 60 % grâce à l'utilisation d'un modèle de réservoir à essence plus plat
<u>Phares-Code asymétriques</u> assurant un meilleur éclairage du côté droit de la route.
<u>Carburateur inversé</u> à starter automatique
<u>Lave-glace</u> à double ajustage d'aspersion
Nouveau système de <u>feux clignotants</u>
<u>Commande contact démarreur</u> équipée d'un coupe-circuit de démarreur
<u>Serrures de portières</u> à double dispositif de sécurité
<u>Amortisseur hydraulique</u> de direction améliorant la souplesse de conduite et par conséquent la sécurité

Les 14 modèles Volkswagen (5 modèles tourisme et 8 utilitaires et bus) sont en vente libre partout en France - Venez les voir au Salon de l'Automobile (stand 17 et 25). Si vous n'en avez pas le temps écrivez-nous pour recevoir la documentation complète et l'adresse du concessionnaire le plus proche. Pour conclure, un bon conseil : essayez-la.

VW de luxe

VOLKSWAGEN FRANCE

19 avenue Franklin-Roosevelt Paris 8e Bal 50-35

DRAGON PUBLICITÉ Brillet

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

9 OCTOBRE.

MAINE DE BIRAN, dont le « Journal » aura été ma lecture et ma nourriture en ce sombre automne, dit « qu'il faut beaucoup d'activité d'esprit, de force, de constance et surtout d'habitude méditative pour se donner à soi-même un mouvement qui n'est plus communiqué du dehors ». Maine de Biran, qui se croyait vieux quand il notait cela en 1816, était encore tout pénétré de sa jeunesse. En vérité, l'âge et la grâce aidant, nous atteignons naturellement à cette surabondance de vie au-dedans de nous, qui se suffit à elle-même ; et ce qui vient du dehors, bien loin d'y aider, lui fait obstacle. Arrivé à ce stade, le vieil homme incline à se détourner d'un monde où tout n'est plus que confusion, que violence aveugle. Le voilà arrivé au bout du chemin, pliant sous le faix de sa vie. Oui, il se reconnaitrait le droit de déposer son fardeau avant le dernier tournant, de pousser la porte de l'auberge, de pénétrer dans la salle obscure, de s'asseoir à la table, en face de cet homme et de ne plus rien vouloir connaitre que lui, qui rompt éternellement le pain dans un grand silence.

Mais que faire ? Le vieil homme appartient encore à ce monde absurde et fou. On exige qu'il intervienne dans ces disputes furieuses dont il découvre d'un seul regard, dans les camps opposés, les passions et les raisons. Tout ce que lui-même a dit et écrit a créé des équivoques. Ne doit-il pas s'efforcer de les dissiper, même s'il n'espère pas y parvenir ? Comme si les passions, et surtout les passions politiques, pouvaient jamais se rendre à des raisons !

ESSAYONS pourtant. J'ai protesté contre l'arrestation de mon cher Robert Barrat. Elle était un défi à la justice : pourquoi l'avoir incarcéré, lui seul ? Son dossier est vide, j'en ai aujourd'hui la certitude. Il ne subsiste aucune raison pour qu'il paye plus que les autres, lui que rien d'officiel ne lie à l'Etat. Et je livre à la méditation de ceux qui le condamnent ce propos d'un Algérien : « La France ne vit plus dans le cœur des Algériens, mais elle y vit passionnément, que grâce au témoignage de ceux que l'on baptise traitres ou défaitistes. »

Approuverai-je donc les chrétiens qui ont cru que la charité leur faisait un devoir de prêcher l'insoumission ? Non, je les désapprouve sans hésiter une seconde. Les indicibles souffrances de ce peuple algérien que Jules Roy nous décrit, nous concevons qu'ils en aient été eux-mêmes accablés et qu'ils n'en puissent plus supporter le poids. Je les comprends. Je ne les en aime que mieux. Mais même sur le plan de la charité, je suis assuré qu'ils se trompent. Joubert dit de certaines natures que « comme elles ont des ailes pour s'élever, elles en ont aussi pour s'égarer ».

Mais d'abord, ô mes frères écrivains et artistes, agnostiques ou chrétiens, il existe une humble vérité, qui relève de l'évidence et que vous vous accordez pour ne rappeler jamais : c'est qu'aucun gouvernement d'aucun pays ne pourrait, sans se renier lui-même, accorder à qui que ce soit le droit à l'insoumission, et surtout celui de la recommander aux jeunes gens. A Moscou et dans les démocraties populaires, les signataires d'un tel manifeste n'appartiendraient déjà plus au monde des vivants : mais partout ailleurs, et en France même, que le chef du gouvernement s'appelât Thorez, Mendès France, Bidault ou Servan-Schreiber, il n'hésiterait pas une seconde sur son devoir de conjurer le plus grave péril qui puisse menacer l'Etat.

CERTES, je vous approuve d'avoir obéi à votre conscience si elle exigeait que votre nom figurât au bas de cet appel. Mais c'était consentir d'avance aux sanctions inévitables. Ou bien étiez-vous si étourdis que de croire qu'il ne vous en coûterait rien ? Pourquoi ceux qui nous gouvernent aujourd'hui seraient-ils les seuls à ne pas avoir conscience de ce qu'impose partout dans le monde le salut de l'Etat, les seuls à trahir le devoir de leur charge, les seuls à pécher à la fois contre la justice et contre la charité ? Car la charité et la justice ne concernent pas seulement les individus mais les peuples. C'est pécher contre elles que d'aider à la ruine d'un Etat encore chancelant. Si l'artisan de cette restauration succombait un jour sous les coups que vous lui portez, pauvres agneaux, ce n'est pas vous, lui disparu, qui conduiriez les Français paitre dans vos verts pâturages. Les loups qui deviendraient nos maitres ne prendraient même pas la peine de se déguiser en bergers et de donner à leurs mitrailleuses la forme d'une houlette.

Et si mon frère chrétien me dit : « Cette guerre est injuste et il vaut mieux obéir à Dieu qu'à César... » je ne m'attarderai pas à lui montrer que la notion de guerre injuste est toute subjective ; car en vérité, dans le cas de la guerre d'Algérie, le problème ne se pose pas, puisque le chef de l'Etat s'efforce d'en sortir, offre la paix aux rebelles, et à tout le peuple algérien le droit de fixer lui-même sa destinée. Que le général de Gaulle n'ait pas encore atteint son but, qu'il ait des responsabilités dans cet échec, ce n'est pas le lieu d'en discuter. Son désir de mettre fin à la guerre, ses appels suffisent à ruiner le prétexte de guerre injuste que vous invoquez.

Injuste elle l'est, il est vrai, dans certaines de ses méthodes. Il ne fait aucun doute qu'un soldat chrétien aurait le devoir de se dérober, si on exigeait de lui qu'il participât à des sévices, et ce faisant, il n'obéirait pas seulement à la loi non écrite, mais à la loi écrite qu'ont violée impudemment ceux qui ont eu recours à ces pratiques, puisque toutes les directives des gouvernements successifs ont condamné la torture au nom de la France, et qu'ils l'ont toujours réprouvée.

CAR voilà l'autre volet du diptyque : qu'il y ait des révoltés et des insoumis au sein de l'Armée et parmi ses chefs, c'est ce que feignent d'ignorer les signataires du contre-manifeste de droite qui osent écrire que « c'est commettre un acte de trahison que de calomnier et de salir systématiquement l'Armée ». Je relève parmi eux des noms d'historiens et de philosophes. Ils savent ce qu'est un fait d'histoire. Ne rouvrons pas le dossier des disparitions et des interrogatoires trop poussés. Rappelons-nous, en revanche, les sacrifices consentis par tant d'officiers et de soldats, l'héroïsme quotidien et qui s'ignore lui-même, l'aide enfin apportée à un peuple déchiré et démuni de tout. Il reste des Jules Roy, des Bollardière, des Clostermann dans l'Armée française : la gauche l'oublie trop (1).

(1) N.D.L.R. — Le livre de Pierre Clostermann, « Appui feu sur l'Oued Hallail », est paru aux éditions Flammarion.

Mais enfin est-ce calomnier l'Armée que de constater que la IVe République s'est effondrée sous la menace de ses parachutistes ? Est-ce la calomnier que de rappeler que, parmi les chefs militaires de la métropole, beaucoup n'obéissaient déjà plus au ministre de la Guerre et que la rue Saint-Dominique était devenue un désert ? Soit par conviction, soit par esprit de corps, ils emboitaient déjà le pas aux légions révoltées. Et si pour notre immense malheur — ah ! je n'y puis songer sans serrer les poings ! — le général de Gaulle devait finalement échouer et se briser contre ce mur aveugle et sourd, serait-ce calomnier l'Armée que de le dire et que de l'écrire ?

Et n'est-ce pas nous, mes confrères et mes amis, que vous calomniez quand vous consentez à signer un texte comme celui-ci : « C'est une des formes les plus lâches de la trahison (...) que de faire croire à l'étranger que le pays souhaite l'abandon de l'Algérie et la mutilation du territoire... » ?

CETTE calomnie atteint directement le général de Gaulle qui, lorsqu'il parle d'Algérie algérienne, montre assez qu'il ne la considère pas comme faisant partie intégrante du territoire français. Mais ce qu'il croit, et ce que nous croyons avez lui, c'est qu'il nous reste une dernière chance que l'Algérie demeure unie à la Métropole, une chance que nous sommes en train de perdre précisément ; car qui de vous admet encore dans le fond de son cœur que les Arabes (ils seront dix-huit ou vingt millions quand les enfants d'aujourd'hui seront devenus des hommes) consentiront à n'être pas indépendants et libres, eux seuls, alors que toute l'Afrique noire l'est déjà devenue ?

Vous osez écrire que c'est la forme la plus basse de la trahison que de croire cela, et moi je vous le dis : c'est le plus bas usage que l'on puisse faire de la langue française dont vous avez la garde (2) que de la plier à des imputations aussi indignes, à des contre-vérités dont il me semble impossible que certains d'entre vous ne rougissent pas.

JE me relis et m'effraie de heurter ainsi du front le mur de droite après le mur de gauche. Je n'ai plus de camp ni de parti, si j'en ai jamais eu. Etrangement heureux pourtant et paisible, et débordant d'espérance en ce matin d'un dimanche ténébreux : « Tant que je me reste à moi-même, confiait Maine de Biran à son « Journal », je ne sens pas le malheur. »

F. M.

(2) N.D.L.R. — Sept membres de l'Académie française ont signé le manifeste « contre les professeurs de trahison », ce sont : MM. Henry Bordeaux, André François-Poncet, Pierre Gaxotte, Robert d'Harcourt, le maréchal Juin, Jules Romains, Henri Massis.

L'EXPRESS

DIRECTION

Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Rédacteur en Chef : Philippe Grumbach

Dir. de « Mme Express » : Christiane Collange

91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau

Dir. de la Publicité : Marie-Claire de Fleurieu

29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 03-20
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

Composition de TYPO-ELYSEES, 91, av. des Champs-Elysées, Paris.
Tirage des I.P.R. Raymond Séguin, 10, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.
« L'EXPRESS », S.A. Presse-Union.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber.

Avec l'appareil POLYMICRO
Et le papier POLYCLAIR

Vos photocopies en quelques secondes

* PRIX DU TIRAGE 21 x 27 : 0,25 NF
* UN SEUL PAPIER - NEGATIF ARCHIVABLE
* NOMBRE DE POSITIFS ILLIMITE
* RESTITUTION DES DOCUMENTS MICROFILMES

Renseignements Documentation **POLYCLAIR** 52, rue de Ponthieu PARIS-8e - ELY. 89.81